

LE CAMARADE
DE
VOYAGE

SOUS LE SAULE — LES AVENTURES DU CHARDON
LA FILLE DU ROI DE LA VASE
LE SCHILLING D'ARGENT — LE VILAIN PETIT CANARD
LA PETITE SIRÈNE
LA SOUPE A LA BROCHETTE, ETC., ETC., ETC.

PAR ANDERSEN

TRADUCTION DE MM. GRÉGOIRE ET MOLAND

ILLUSTRATIONS DE YAN' D'ARGENT

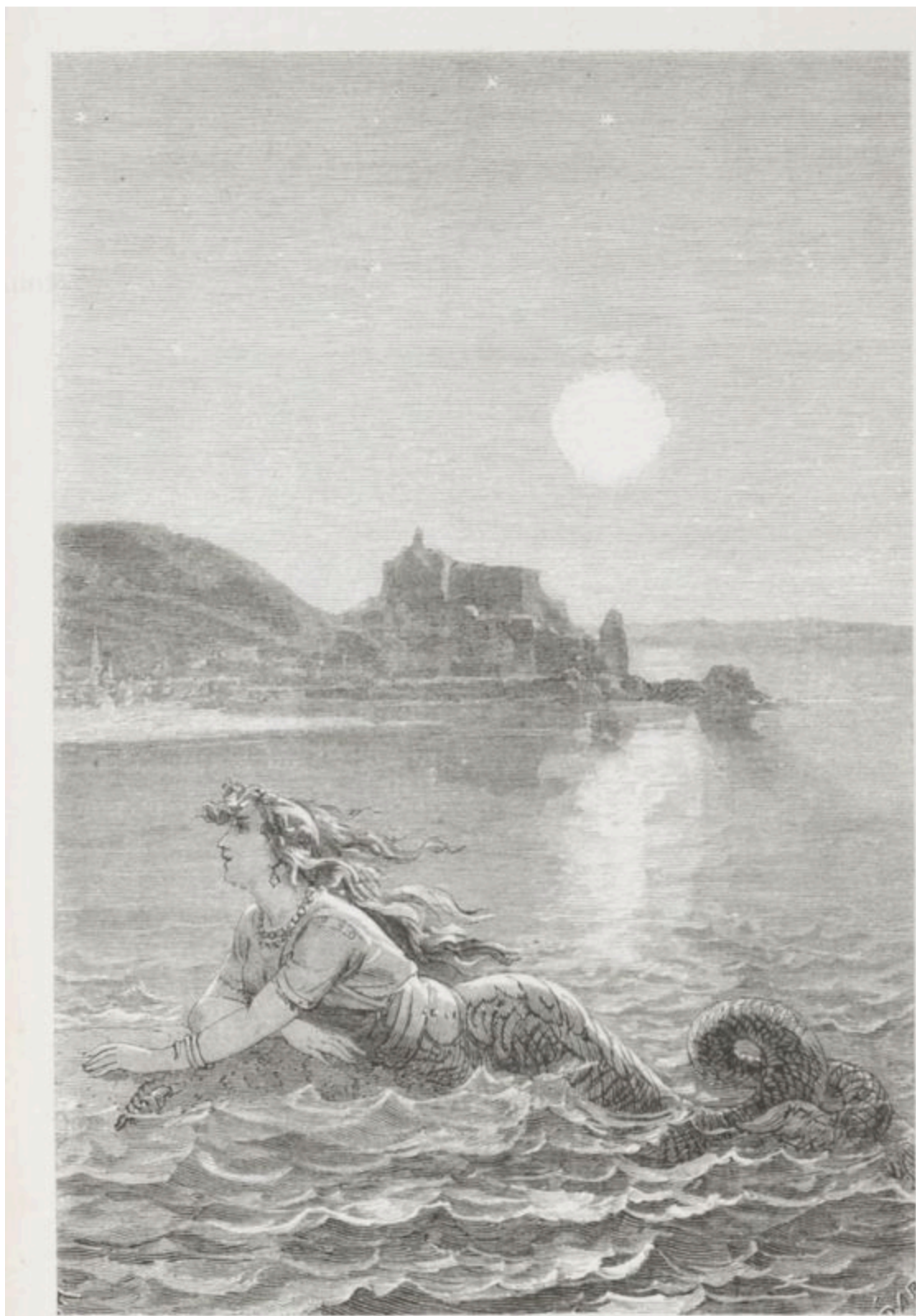


PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES



C
AND

.. Elle s'élança vers la surface des eaux. (P. 224.)



LE CAMARADE
DE
VOYAGE

SOUS LE SAULE — LES AVENTURES DU CHARDON
LA VILLE DU ROI DE LA VASE
LE SCHILLING D'ARGENT — LE VILAIN PETIT CANARD
LA PETITE SIRÈNE
LA SOUPE A LA BROCHETTE, ETC., ETC., ETC.

PAR ANDERSEN

TRADUCTION DE MM. GRÉGOIRE ET MOLAND

ILLUSTRATIONS DE YAN' D'ARGENT



PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, PLACE DES SAINTS-PÈRES





SOUS LE SAULE

I

Le pays autour de la petite ville de Kjoegé, en Seeland, est très-nu. Elle est au bord de la mer ; la mer est toujours une belle chose ; mais le rivage de Kjoegé pourrait être plus beau qu'il n'est. Partout vous ne voyez autour de la ville qu'une plaine tout unie ; rien que des champs, pas d'arbres ; et la route est longue jusqu'au bois le plus prochain.

Cependant, quand on est né dans un pays et qu'on y est bien attaché, on y découvre toujours quelque chose qu'on trouve ravissant et que plus tard on désire revoir, même lorsqu'on habite les plus délicieuses contrées.



Et à Kjoegé il y a, en effet, à l'extrémité de la petite ville, le long du ruisseau qui se jette dans la mer, quelques pauvres jardinets où, en été, l'on peut, avec un peu de bonne volonté, se croire comme au paradis.

C'est ce que s'imaginaient notamment deux enfants de familles voisines qui venaient jouer là après s'être glissés à travers les groseilliers qui séparaient les jardinets de leurs parents. Dans l'un se trouvait un sureau, dans l'autre un vieux saule. C'est sous ce dernier arbre que les enfants se plaisaient surtout. On leur avait permis de se tenir sous le saule, quoiqu'il fût bien près du ruisseau, et qu'ils eussent pu tomber à l'eau ; mais l'œil de Dieu veille sur les petits. Sans cela, ils seraient aussi par trop à plaindre.

Les deux enfants, du reste, prenaient bien garde au ruisseau. Le petit garçon même redoutait tant l'eau que, l'été, sur la plage, il n'y avait pas moyen de le décider à se tremper dans la mer, où les autres enfants aimaient tant à barboter. On le taquinait, on se moquait de lui. Il lui fallait supporter ces railleries en patience. Mais Jeanne, sa petite camarade, rêva une fois qu'elle voguait sur les vagues dans une barque, et que lui (il s'appelait Knoud) s'avançait vers elle ; et l'eau lui monta jusqu'au cou, puis par-dessus la tête, et il finit par disparaître. Dès le moment que le petit Knoud apprit ce rêve, il ne supporta plus les plaisanteries des autres garçons. Il avait été à l'eau ; Jeanne l'y avait vu en songe. En réalité, il ne s'y hasarda jamais ; mais qu'il était fier de ce qu'il avait fait dans le rêve de sa petite amie !

Leurs parents, qui étaient pauvres, se voyaient souvent. Knoud et Jeanne jouaient ensemble dans les jardins et sur la route, dont les fossés étaient plantés d'une rangée de saules. Ces arbres n'avaient pas grande mine, avec leurs têtes découronnées ; aussi n'étaient-ils point là pour la montre, mais pour le profit. Le vieux saule du jardinet, lui, était plus beau ; ses longues branches formaient un berceau où les deux enfants aimaient à se nicher.

Dans la petite ville se trouve une grand'place où se tient le marché. Au temps de la foire, on y voyait de longues rues formées de tentes et de baraques où s'étaient des rubans, des jouets, des bottes et tout ce qu'il est possible de désirer. La foule s'y pressait. Parmi les boutiques, il y avait une grande boutique de pain d'épice ; et ce qui était une bonne fortune sans pareille, c'est que le marchand de pain d'épice venait toujours, pendant la foire, loger chez les parents du petit Knoud. Celui-ci attrapait de temps en temps quelque bon morceau de pain d'épice, et Jeanne en recevait naturellement sa part.

Mais ce qui était peut-être plus charmant encore, c'est que le marchand savait toutes sortes de contes sur toutes choses imaginables, même sur ses pains d'épice. Un soir il conta à ce propos une histoire qui fit sur les deux enfants une impression si profonde, qu'ils ne l'oublièrent de leur vie. Le mieux est donc que vous la sachiez aussi, d'autant qu'elle n'est pas longue.

« J'avais à la montre de ma boutique, dit-il, deux jeunes gens de pain d'épice, l'un un homme avec un chapeau, l'autre une demoiselle sans chapeau. Ils n'avaient de figure humaine que d'un côté ; il ne fallait pas les considérer de l'autre. Du reste, les hommes sont de même ; il n'est pas bon de regarder leur envers. Le bonhomme avait à gauche une amande amère,

c'était son cœur. La demoiselle était toute pétrie de miel. Ils se trouvaient à ma montre comme échantillons ; ils y demeurèrent si longtemps qu'ils finirent par s'aimer. Mais ils ne s'en témoignèrent rien l'un à l'autre. Il fallait bien pourtant qu'ils se dissent quelque chose, s'ils voulaient que leur tendresse aboutît à quelque chose.

« C'était à lui, comme homme, à prononcer le premier « mot, » pensait-elle tout bas. Elle eût souhaité seulement de savoir s'il payait son affection de retour.



« Quant aux idées du jeune homme, elles étaient plus vastes, comme le sont d'ordinaire celles du sexe viril. Il rêvait qu'il était un gamin des rues, comme il en voyait tant passer devant lui, et qu'il possédait quatre schillings (quatre sous) avec lesquels il achèterait la demoiselle pour la manger.

« Ils continuèrent à reposer des jours et des semaines derrière ma vitrine. A la longue ils se desséchèrent. Les idées de la jeune fille devenaient d plus en plus tendres et dignes d'une femme :

« Je suis déjà bien heureuse, soupira-t-elle,
« de m'être trouvée si longtemps à côté de lui ! »

« Et crac ! la voilà qui se fendit en deux et trépassa.

« Si elle eût connu mon amour, se dit l'autre,
« elle eût probablement supporté l'existence. » Voilà l'histoire, et en voici les deux héros, continua le marchand. Ce ne sont pas les premiers pains d'épice venus ; ce sont des personnages remarquables, qui témoignent que l'amour muet ne mène jamais à rien. Tenez, je vous les donne. »

Il remit à Jeanne le bonhomme, qui était encore entier. Knoud reçut les deux morceaux qui formaient jadis la demoiselle. Mais les enfants se sentaient tellement saisis par cette touchante histoire qu'ils n'avaient pas le cœur de manger les deux amoureux.

Le lendemain ils les emportèrent au cimetière. Ils s'assirent sur l'herbe, près du mur de l'église, qui, hiver comme été, est tapissé de riches guirlandes de lierre. Ils placèrent les pains d'épice dans une niche au milieu de la verdure, en plein soleil, et racontèrent à une troupe d'autres enfants toute l'histoire de l'amour muet qui ne vaut rien.

L'histoire fut trouvée charmante ; mais, quand ils voulurent regarder de nouveau le couple infortuné, on s'aperçut que la demoiselle avait disparu : un grand garçon l'avait dévorée par pure méchanceté. Knoud et Jeanne en pleurèrent à chaudes larmes ; puis à la fin, probablement pour ne pas laisser le jeune homme seul au monde, ils le mangèrent ; mais l'histoire, ils ne l'oublièrent jamais.

Ils continuèrent à jouer ensemble sous le sureau et sous le saule. La petite fille chantait les plus belles chansons du monde, d'une voix claire comme le son d'une cloche d'argent. Knoud, lui, n'avait pas de voix pour chanter, mais il savait par cœur les paroles, et c'est déjà quelque chose. Les gens de Kjoegé, même la femme du bimbelotier, qui avait habité la capitale, s'arrêtaient pour écouter Jeanne chanter.

« Cette petite, disait la dame, a vraiment une voix délicieuse. »

C'étaient là des jours heureux, mais ils ne durèrent pas. Les deux familles se séparèrent. La mère de Jeanne mourut, et son père avait l'intention de se remarier, et cela dans la capitale où, lui avait-on dit, il pourrait mieux gagner son pain en devenant messenger dans une bonne maison, emploi lucratif qui lui était promis. Au départ, les voisins versèrent des larmes ; les enfants éclatèrent en sanglots. On promit de s'écrire au moins une fois l'an.

II

Knoud fut placé comme apprenti chez un cordonnier. Il était trop grand pour qu'on le laissât courir les champs à ne rien faire. C'est alors qu'il fut confirmé. Combien il eût souhaité, en ce jour de fête, d'être à Copenhague auprès de la petite Jeanne ! Hélas ! il ne sortit pas de Kjoegé. Il n'avait jamais vu la capitale, bien qu'elle ne soit qu'à cinq milles de distance de la petite ville. Quand le temps était clair, Knoud apercevait, au delà du golfe, les hautes tours de Copenhague, et, le jour de la confirmation, il vit même reluire distinctement au soleil la croix dorée de l'église Notre-Dame. Comme ses pensées volaient auprès de Jeanne !

Pensait-elle encore à lui ? Oui ; vers Noël arriva une lettre de son père annonçant qu'ils prospéraient très-bien à Copenhague, et que Jeanne notamment pouvait, à cause de sa belle voix, s'attendre à beaucoup de bonheur. Elle avait déjà un emploi à la comédie, à celle où l'on chante ; elle y gagnait un peu d'argent, et c'était elle qui envoyait aux chers voisins de Kjoegé un écu pour s'amuser le soir de Noël. Elle les priait de boire à sa santé ; c'était ce qu'elle avait ajouté de sa main dans un post-scriptum à la lettre, et il y avait encore :

« Bien des amitiés à Knoud. »

Toute la famille pleura à la lecture de cette lettre. C'étaient là pourtant de bonnes nouvelles ; aussi pleuraient-ils de joie. Tous les jours Jeanne avait occupé la pensée de Knoud ; et maintenant il voyait qu'elle pensait aussi à lui. Plus le temps approchait où il aurait fini son apprentissage, plus il lui paraissait évident qu'elle devait être sa femme. A cette idée, un gai sourire se jouait sur ses lèvres, et il tirait son fil deux fois plus vite ; il lui arriva même, en appuyant de toutes ses forces contre le tire-pied, de s'enfoncer profondément l'alêne dans le doigt ; mais cela lui était bien égal. Il se disait que certainement il ne jouerait pas le rôle d'un muet, comme avaient fait les deux jeunes gens de pain d'épice, et que leur histoire lui servirait de leçon.

Le voilà passé compagnon. Il a le sac serré sur le dos. Pour la première fois il se rend à Copenhague, où il est déjà engagé chez un maître. Combien Jeanne sera surprise et joyeuse ! Elle compte à présent dix-sept ans et lui dix-neuf.

Il voulait acheter à Kjoegé un anneau pour elle ; mais il réfléchit qu'il en trouverait de bien plus beaux à Copenhague. Il dit adieu à ses parents, et par un jour d'automne pluvieux, il quitta à pied sa ville natale. Les feuilles tombaient des arbres. Il arriva tout trempé dans la capitale et se rendit chez son nouveau maître.



Dès que vint le premier dimanche, il s'apprêta pour rendre visite au père de Jeanne. Il tira dehors ses habits neufs et un beau chapeau, acheté à Kjoegé, qui lui allait fort bien. Jusqu'ici Knoud n'avait porté que la casquette.

Il trouva la maison qu'il cherchait et monta bien des escaliers. Il lui semblait qu'il allait avoir le vertige. Il considérait, non sans effroi, comment les gens sont juchés les uns au-dessus des autres dans cette terrible capitale.

Dans la chambre, tout avait un air d'aisance. Le père de Jeanne le reçut très-amicalement. Sa nouvelle femme ne connaissait pas Knoud ; elle lui offrit cependant une poignée de main et une bonne tasse de café.

« Cela va bien faire plaisir à Jeanne de te revoir, dit le père ; tu es vraiment devenu un fort gentil garçon. Tu vas la voir. Oh ! c'est une fille qui me donne bien de la joie, et qui, avec l'aide de Dieu, m'en donnera plus

encore. Elle a là une chambre pour elle toute seule, et c'est elle-même qui en paye le loyer. »

Le brave homme frappa discrètement à la porte, comme s'il était un étranger, et ils entrèrent. Comme tout était charmant dans cette chambrette ! On n'aurait rien trouvé de plus beau chez la reine, pensa Knoud, c'était impossible : il y avait là des tapis, des rideaux qui descendaient jusqu'à terre, une chaise recouverte de velours ; partout des fleurs, des tableaux et une glace où l'on risquait de mettre le pied, tant elle était grande : elle était grande comme une porte.

Knoud vit toutes ces merveilles d'un seul coup d'œil ; il n'avait cependant d'yeux que pour Jeanne, qui était devant lui. C'était une demoiselle ; elle était tout autre que Knoud ne se l'imaginait, mais bien plus belle. Dans tout Kjoegé il n'y avait pas une seule jeune fille comme elle ; elle avait l'air si distingué qu'elle en était presque imposante. Elle regarda Knoud d'un air étonné, mais un instant seulement ; puis elle se précipita vers lui comme si elle allait l'embrasser ; elle ne le fit pas, mais en fut bien près.

Oui, elle se réjouissait de tout son cœur de revoir son ami d'enfance. N'avait-elle pas des larmes dans les yeux ? Que de questions elle se mit à lui adresser ! Elle demanda des nouvelles de tout le monde, des parents de Knoud, du père Saule et de la mère Sureau, ainsi qu'ils appelaient autrefois leurs chers arbres, comme si c'étaient des êtres vivants. « Après cela, pourquoi n'auraient-ils pas été doués de vie, dit Jeanne, puisque les pains d'épice eux-mêmes en ce temps-là s'animaient dans un conte qui me revient à la mémoire ? » Jeanne se rappelait les bonshommes du marchand de la foire, leur amour muet, le long séjour qu'ils avaient fait l'un près de l'autre à l'étalage, jusqu'à ce que l'un d'eux se brisât en deux morceaux. Elle rit au souvenir de cette histoire ; quant à Knoud, le sang lui était monté aux joues et son cœur battait deux fois plus vite que d'ordinaire, « Non, se dit-il, Dieu soit loué ! elle n'est pas du tout devenue fière. »

Ce fut encore elle, il le remarqua bien, qui le fit inviter par ses parents à rester toute la soirée. Plus tard, elle prit un livre et fit une lecture à haute voix. Il semblait à Knoud que ce qu'elle lisait avait rapport à son amour, tant les pensées de l'auteur étaient en harmonie avec les siennes. Puis elle chanta une chanson toute simple, mais pour Knoud, ces quelques vers étaient tout un poème où, s'imaginait-il, débordait le cœur de la jeune fille. Certainement elle aimait Knoud, il n'y avait pas à en douter. Les larmes

coulèrent sur les joues du jeune homme à cette pensée ; il ne put les retenir. Il ne savait plus proférer une parole. Il lui semblait qu'il devenait entièrement bête ; et cependant elle lui pressa la main et dit : « Tu as un bon cœur, Knoud, reste toujours tel que tu es. »

Ce fut là une soirée sans pareille ; dormir ensuite, il n'y fallait pas songer, et Knoud, en effet, ne ferma pas l'œil du reste de la nuit.

Lorsqu'il avait pris congé, le père de Jeanne lui avait dit : « Eh bien, maintenant tu ne nous oublieras pas tout à fait ; tu ne laisseras point passer l'hiver entier sans revenir nous voir ? »

Il lui était d'avis que, sur ces paroles, il pouvait très-bien y retourner le dimanche suivant et il en avait l'intention, ce qui ne l'empêchait pas, le soir, après le travail (et l'on travaillait à la lumière), de se promener à travers la ville et de passer toujours par la rue où Jeanne habitait. Il regardait les fenêtres de sa chambre, qui étaient presque toujours éclairées. Une fois il aperçut distinctement l'ombre de la jeune fille sur le rideau. Quelle belle soirée ce fut pour lui ! Madame la maîtresse n'aimait pas du tout ces continuelles sorties du soir ; elle secouait la tête en signe de mauvais présage. Le maître souriait et disait : « C'est un jeune homme ; il faut bien que jeunesse se passe. »

« Dimanche, nous nous verrons, pensait Knoud, et je lui dirai qu'elle possède toute mon âme, et qu'elle doit devenir ma femme. Je ne suis qu'un pauvre apprenti cordonnier, mais bientôt je serai maître ; je travaillerai, je peinerai autant qu'il le faudra. Oui, je m'expliquerai franchement. L'amour muet ne mène à rien. L'histoire des pains d'épice me l'a dès longtemps prouvé. »

Le dimanche arriva, et Knoud se présenta ; mais quel malheur ! ils étaient tous invités à une soirée en ville. Knoud ne partant pas, il fallut le lui dire : Jeanne lui pressa la main et lui demanda : « As-tu déjà été au théâtre ? Il faut pourtant que tu y ailles une fois. Je chante mercredi, et si ce jour-là tu es libre, je t'envoierai un billet. Mon père sait où demeure ton maître. »

Comme c'était affectueux de sa part ! Le mercredi, à midi, il reçut, en effet, une enveloppe cachetée, sans un mot d'écrit dedans, mais le billet y était. Le soir, Knoud alla pour la première fois au théâtre. Il y vit Jeanne : qu'elle était belle et gracieuse ! Il est vrai qu'on la mariait à un étranger, mais ce n'était que de la comédie, qu'une feinte. Knoud le savait. Sans cela, elle n'aurait pas eu certainement le cœur de lui envoyer un billet pour qu'il

vît de ses yeux une pareille chose. Tout le monde frappait des mains et s'extasiait tout haut, et Knoud criait : Hourra !

Oui, le roi lui-même souriait à Jeanne, montrant combien il avait de plaisir à l'entendre ! Que Knoud se sentait peu de chose ! « Mais je l'aime tant, se disait-il, et elle m'aime bien aussi ; cela égalise tout. Cependant l'homme doit prononcer le premier mot ; c'est ce que pensait la demoiselle de pain d'épice. Son histoire renferme plus d'une leçon. »

Dès que vint le dimanche, il retourna chez ses amis. Il était aussi ému que le jour de sa confirmation. Jeanne était seule et le reçut ; cela ne pouvait pas mieux se rencontrer.



« C'est bien d'être venu, dit-elle ; je pensais t'envoyer mon père ; mais j'avais le pressentiment que tu viendrais ce soir. Car j'ai à te dire que vendredi je pars pour la France ; il le faut pour que je parvienne à quelque chose de sortable. »

Il sembla à Knoud que tout dans la chambre tournait sens dessus dessous. Il sentait son cœur prêt à se briser en mille pièces. Pas une larme ne lui vint aux yeux, mais on voyait bien quel était son chagrin.

« Brave et fidèle garçon ! » dit-elle. Cela dénoua la langue de Knoud. Il lui dit avec quelle ardeur il l'aimait et qu'elle devait devenir sa femme. Mais dès qu'il eut prononcé ces mots, il vit Jeanne changer de couleur et pâlir. Elle laissa aller sa main et répondit d'un ton sérieux et affligé : « Ne te rends pas malheureux, Knoud, et ne me rends pas malheureuse aussi. Je serai toujours pour toi une bonne sœur, en laquelle tu peux avoir confiance ; mais jamais plus. » Et elle passait sa douce main sur le front brûlant de Knoud : « Dieu nous donne la force, dit-elle encore, de venir à bout des choses difficiles, pourvu que nous ayons de la volonté et du courage. »

En ce moment sa belle-mère entra dans la chambre.

« Knoud est hors de lui parce que je pars en voyage, dit Jeanne. Sois donc un homme ! » En parlant ainsi, elle mettait sa main sur l'épaule du jeune Knoud, faisant semblant qu'il n'eût été question entre eux que de voyage et pas d'autre chose. « Tu es un enfant, continua-t-elle ; il faut qu'à présent tu sois bon et raisonnable, comme autrefois sous le saule, quand nous étions petits. »

Le monde paraissait à Knoud être sorti de ses gonds ; ses pensées étaient comme un fil détaché qui voltige çà et là, poussé par le vent. Il restait là, il ne savait pas si on l'avait prié de rester ; mais Jeanne et la belle-mère étaient amicales et compatissantes. Jeanne lui versa du thé, et chanta. Sa voix ne résonnait pas comme autrefois, mais elle était incomparablement belle. Le cœur du jeune homme se dilatait à l'entendre. Puis ils se séparèrent. Knoud ne tendait pas la main à Jeanne. Elle le comprit et dit : « Tu donneras pourtant la main à ta sœur en la quittant, mon vieux camarade d'enfance ! » Et elle souriait à travers les larmes qui coulaient sur ses joues, et elle répéta le nom de frère. Oui, c'était là une belle consolation. Ainsi se firent leurs adieux.



III

Elle s'embarqua pour la France. Tous les jours Knoud errait longtemps à travers les rues de Copenhague. Les autres compagnons de l'atelier lui demandaient pourquoi il se promenait toujours ainsi plongé dans ses réflexions. Ils l'engagèrent à prendre part à leurs plaisirs. « Il faut s'amuser pendant qu'on est jeune ! » lui disaient-ils.

Il alla avec eux à la salle de danse. Il y avait là beaucoup de jolies jeunes filles. Aucune n'était aussi jolie que Jeanne. Là où justement il croyait pouvoir l'oublier, il eut au contraire son image plus présente à la pensée.

« Dieu nous donne de la force, avait-elle dit, pourvu que nous ayons de la volonté et du courage. » Il se rappelait cette parole et elle lui inspirait des sentiments de piété. Les violons résonnèrent en ce moment, et les jeunes filles dansèrent une ronde. Il tressaillit d'effroi. Il lui paraissait qu'il était dans un endroit où il n'aurait pu conduire Jeanne, et cependant elle y était, puisqu'il la portait dans son cœur. Il sortit et courut, à travers les rues, passant devant la maison où elle avait demeuré. Là il faisait sombre ; tout était vide et désert. Le monde suivait son chemin, et Knoud le sien.

L'hiver vint et les eaux gelèrent. La nature changea d'aspect et l'on eût dit partout des apprêts funèbres. Mais lorsque le printemps revint et que le premier bateau à vapeur reprit la mer, Knoud fut saisi du désir de voyager au loin, au loin, ailleurs qu'en France.

Il boucla son sac et s'en alla au loin, au loin, à travers l'Allemagne, de ville en ville, sans séjourner ni s'arrêter. Ce ne fut que lorsqu'il entra dans l'antique et curieuse cité de Nuremberg qu'il lui sembla qu'il redevenait maître de ses pieds, et qu'il se décida à y rester.

Nuremberg est une ville singulière, qui a l'air d'une image découpée dans quelque vieille chronique historiée.

Les rues serpentent capricieusement ; les maisons n'y aiment pas à se suivre en rang et évitent la ligne droite. Partout des pignons flanqués de

tourelles. Des statues sortent des murailles surchargées de sculptures bizarres. Du haut des toits de structure singulière, des gargouilles, sous forme de dragons, de lièvres, de chiens aux longues jambes, s'élancent jusqu'au milieu de la rue.

Knoud, le sac au dos, s'arrêta sur la place du Marché. Il resta debout près d'une vieille fontaine ornée de superbes statues de bronze figurant des personnages bibliques et historiques, entre lesquels les jets d'eau s'élancent. Une jolie servante y puisait précisément de l'eau. Knoud, fatigué par la marche, avait grande soif ; elle lui présenta à boire, et lui donna aussi une des roses d'un bouquet qu'elle portait à la main. Cela parut au jeune homme d'un bon augure.

De puissants sons d'orgue venant d'une église-voisine se firent entendre et lui rappelèrent son pays. Ils lui semblaient tout pareils à ceux qui faisaient résonner l'église de Kjoegé. Il entra dans le vaste sanctuaire. Le soleil, y pénétrant à travers les vitraux de couleur, éclairait les rangées de hauts et sveltes piliers. La piété remplit les pensées de Knoud, et la paix et le repos rentrèrent dans son cœur.

Il chercha et trouva à Nuremberg un bon maître ; il demeura chez lui et apprit la langue allemande.

Les anciens fossés qui entouraient les fortifications de la ville sont divisés et convertis en jardins potagers ; mais les hautes murailles avec leurs tours massives sont encore debout. Le chemin couvert existe toujours. Le cordier y tourne sa corde. Dans les fentes des vieux murs, les sureaux croissent par bouquets touffus, avançant leurs branches au-dessus des petites maisonnettes basses qui sont adossées aux fortifications. Dans l'une de ces maisonnettes habitait le maître chez qui travaillait Knoud. Au-dessus de la mansarde où le jeune homme se tenait assis, un beau sureau étendait son feuillage.



Knoud resta là un été et un hiver ; mais le printemps vint ensuite, et alors il ne put y tenir. Le sureau fleurit ; il remplissait l'air de senteurs. Il rappelait à Knoud un autre sureau, et le jeune homme se sentait reporté dans le jardinet de Kjoegé. Alors il quitta ce maître pour en chercher un autre dans l'intérieur de la ville, où il ne poussait pas de sureau.

Son nouvel atelier était proche d'un vieux pont, au-dessous duquel roulait un ruisseau rapide qui faisait tourner bruyamment une roue de moulin. L'eau passait entre des maisons qui avaient toutes de vieux pignons délabrés ; on eût dit qu'elles allaient les secouer dans le ruisseau. Là ne poussait pas de sureau, mais juste en face de l'atelier se dressait un grand vieux saule qui s'accrochait par ses racines à la maison pour ne pas être

entraîné par le torrent. Il laissait une partie de ses branches pendre dans le ruisseau, comme celui du jardin de Kjoegé.

Oui, Knoud avait passé de la mère Sureau au père Saule. Les soirs de clair de lune, le saule avait quelque chose qui lui allait au cœur, l'attendrissait et le décourageait. Il ne put y tenir. Pourquoi ? demandez-le au saule, demandez-le au sureau en fleur.

Il dit adieu à son maître de Nuremberg et quitta la ville. A personne il ne parlait de Jeanne. Il ensevelissait son chagrin au fond de lui-même. L'histoire des pains d'épice lui revenait parfois à la mémoire, et il en comprenait mieux que jamais le sens profond. Il savait pourquoi le bonhomme avait à gauche une amande amère. Le cœur de Knoud était aussi plein d'amertume. Jeanne, au contraire, qui avait toujours été si douce et si affectueuse, n'était — elle pas tout sucre et tout miel comme la demoiselle du naïf récit ?

Sa pensée s'étant arrêtée à ces souvenirs, il se sentit oppressé. A peine pouvait-il respirer. Il crut que la courroie de son sac en était cause, il la desserra. Cela ne servit à rien. Pour lui, il y avait deux mondes dans lesquels il vivait : le monde extérieur qui l'environnait, et celui qui était au fond de son âme, monde de souvenirs et de sentiments ; c'est dans celui-ci qu'il habitait le plus souvent, et à l'autre il demeurait à peu près étranger.

Ce n'est que lorsqu'il aperçut les hautes montagnes que son esprit se détacha des mornes pensées et prit garde aux choses du dehors. A ce spectacle grandiose, ses yeux se remplirent de larmes.

Les Alpes lui apparurent comme les ailes ployées de la terre. « Qu'arriverait-il, se disait-il, si elle déployait et étendait tout à coup ces ailes immenses avec leurs forêts sombres, leurs torrents, leurs masses de neige ? Sans doute, la terre, au jugement dernier, s'élèvera ainsi portée dans l'infini, et, comme une bulle de savon au soleil, elle se dispersera en des millions d'atomes dans l'éclat des rayons de la divinité. Oh ! que n'est-ce aujourd'hui le jugement dernier ? » disait Knoud en soupirant.

Il traversa un pays qui lui parut un magnifique verger. Du haut des balcons des chalets, les jeunes filles qui battaient le chanvre le saluaient de la tête ; il leur répondait honnêtement, mais sans jamais ajouter une parole gaie, comme font d'ordinaire les jeunes gens de son âge.

Lorsqu'à travers les épaisses feuillées, il découvrit les grands lacs aux eaux verdâtres, il se souvint de la mer qui baigne le rivage où il était né, et

de la baie profonde de Kjoegé. La mélancolie envahit son âme, mais ce n'était déjà plus de la douleur.

Il vit le Rhin tout entier se précipiter du haut d'un rocher et s'éparpiller en des millions de gouttes qui forment une masse blanche et nuageuse à travers laquelle les couleurs de l'arc-en-ciel se jouent comme un ruban voltigeant dans l'air. Cet imposant spectacle le fit songer à la cascade bruissante et écumante du ruisseau qui agite les roues du moulin de Kjoegé. Partout le souvenir du lieu de sa naissance le poursuivait.

Volontiers il serait resté dans une de ces tranquilles cités des bords du Rhin ; mais il y croissait trop de sureaux et trop de saules. Il continua de voyager ; il franchit de hautes montagnes sur des sentiers qui longeaient des rocs coupés à pic, comme une gouttière longe le faîte d'un toit. Il se trouvait au-dessus des nuages qui flottaient sous ses pieds ; il entendait à une prodigieuse profondeur le fracas des torrents roulant au fond des vallées. Rien ne l'effrayait ni ne l'étonnait. Sur les sommets neigeux où fleurissent les roses des Alpes, il marchait vers les pays du soleil. Il dit adieu aux contrées du Nord, et il arriva, sous des allées de châtaigniers enlacés de vignes, à des champs de maïs. Des monts escarpés le séparaient, comme une immense muraille, des lieux qui lui avaient laissé de si tristes souvenirs. « Et il était bon que cela fût ainsi, » se disait-il.

IV

Devant lui était une grande et magnifique ville ; les gens du pays l'appelaient Milano. Il y trouva un maître allemand qui lui donna du travail. Le maître était un vieux brave homme, et sa femme une bonne femme bien pieuse. Les deux vieux se prirent d'affection pour le compagnon étranger qui parlait peu, mais n'en travaillait que plus, et qui vivait honnêtement et chrétiennement.

Il semblait à Knoud que Dieu avait délivré son cœur du poids pesant qui l'oppressait. Son plus grand plaisir était de monter au Dôme, dont le marbre était blanc comme la neige de son pays. Il avançait à travers les tourelles pointues, les aiguilles et les arcades. A chaque recoin, à chaque ogive, de blanches statues lui souriaient. Au-dessus de lui il avait le ciel bleu ; au-

dessous, la ville, puis la plaine immense de la verte Lombardie, et tout au loin les hautes montagnes. Il pensait à l'église de Kjoegé, à ses murs rouges couverts de lierre ; il y avait une bien grande différence entre elle et la cathédrale milanaise ! Il ne désirait pas la revoir ; il ne voulait plus retourner là-bas. C'est ici, derrière les montagnes, qu'il souhaitait d'être enterré.

Il y avait un an qu'il était en cette ville, et trois ans qu'il avait quitté sa patrie. Un jour son maître, pour le distraire, le conduisit, non aux Arènes voir les exercices équestres, mais bien au grand Opéra. La salle valait certes la peine d'être vue. Elle a sept étages de loges garnies toutes de beaux rideaux de soie. Du premier rang jusqu'au plus haut de l'édifice, des dames élégantes, parées comme si elles allaient au bal, étaient assises, avec des bouquets à la main. Les messieurs aussi avaient revêtu leur costume de cérémonie ; beaucoup avaient des habits chamarrés d'or et d'argent. Il faisait clair comme en plein soleil ; une magnifique musique retentissait. C'était bien plus beau qu'à la comédie de Copenhague. Mais là il y avait Jeanne.

Elle était aussi ici. Oui, on aurait dit un enchantement. La toile se lève, et voilà que Jeanne apparaît, couverte de pierreries et de soie, avec une couronne d'or sur la tête. Elle chanta comme les anges du bon Dieu savent seuls chanter. Elle s'avancait tout à fait sur le devant de la scène, et souriait comme Jeanne seule savait sourire. Elle regardait justement Knoud. Le pauvre garçon saisit la main de son maître, criant tout haut : « Jeanne ! » Mais il n'y eut que le vieux qui l'entendit ; la musique étouffa sa voix. Et le maître de Knoud, faisant un signe de tête affirmatif : « Oui, oui, dit-il, elle s'appelle bien Jeanne. » En même temps il tira une feuille de papier imprimé et y montra le nom... Le nom de Jeanne y était tout au long.

Non, ce n'était pas un rêve. Tous les assistants étaient transportés d'enthousiasme. Ils jetaient des bouquets, des couronnes. Chaque fois que Jeanne quittait la scène, ils la rappelaient ; elle venait, disparaissait, revenait de nouveau.

Après le spectacle, les gens se pressaient autour de sa voiture. On détela les chevaux pour la traîner. Knoud y était au premier rang. Il était joyeux, affolé plus encore que les autres. Lorsque la voiture s'arrêta devant la maison splendidement éclairée où Jeanne était logée, il se plaça près de la portière de la voiture. Jeanne en descendit. La lumière tombait en plein sur son gentil visage. Elle souriait, remerciait tout le monde avec une douce

grâce, était profondément émue. Knoud la regarda dans les yeux et elle le regarda aussi, mais ne le reconnut point. Un homme qui avait sur la poitrine une étoile étincelante de diamants lui présenta le bras : « Ils sont fiancés, » disait-on dans la foule.

Knoud rentra au logis et aussitôt il prépara son sac. Il voulait, il lui fallait absolument retourner dans sa patrie, auprès du sureau, auprès du saule. Ah ! sous le saule, en une heure un homme peut repasser en esprit sa vie entière.

Les braves gens chez qui il demeurerait le prièrent vivement de rester auprès d'eux. Tout ce qu'ils purent dire ne le retint pas. Ils lui firent remarquer que l'hiver était proche, que la neige tombait déjà dans les montagnes. « Il faut bien, répondit-il, que les voitures se frayent un passage ; dans l'ornière qu'elles auront faite, je saurai trouver mon chemin. »



V

Il prit son sac et son bâton et marcha vers les montagnes. Il les monta et les descendit. Ses forces diminuaient, et il ne voyait encore ni village ni maison. Il allait vers le Nord. Les étoiles étincelaient autour de lui. Ses jambes vacillaient, la tête lui tournait. Au fond de la vallée, il vit briller

aussi des étoiles, comme s'il y eût un ciel au-dessous de lui aussi bien qu'au-dessus.

Il se sentait malade. Les étoiles d'en bas augmentaient sans cesse. Leur lueur devenait de plus en plus forte, et elles se mouvaient çà et là. C'était une petite ville, dont il apercevait les lumières. Quand il eut reconnu cela, il rassembla ses dernières forces et atteignit une pauvre auberge.

Il y resta la nuit et tout le jour suivant. Il avait besoin de repos et de soins. Le dégel était venu ; il pleuvait dans la vallée. Dans la matinée du jour suivant, il vint un homme avec une vielle, qui joua un air qui ressemblait tout à fait à une mélodie danoise. Il fut alors impossible à Knoud de séjourner plus longtemps, il se remit en route, il marcha vers le Nord ; il marcha pendant bien des journées, avec hâte, comme s'il craignait que tout le monde ne fût mort en son pays avant qu'il y arrivât.

Il ne parlait à qui que ce fût de ce qui le poussait ainsi. Personne ne se doutait de la cause de son chagrin, qui était pourtant le plus profond qu'un homme puisse ressentir. Une pareille douleur n'intéresse pas le monde, pas même vos amis, et Knoud, du reste, n'avait pas d'amis. Comme un étranger, il traversait les pays étrangers, marchant toujours vers le Nord.

Le soir survint. Il suivait la grande route. La gelée se faisait de nouveau sentir. Le pays devenait plat. On voyait des prés, des champs. Au bord de la route s'élevait un grand saule. Tout avait un air qui rappelait à Knoud son pays. Il s'assit sous l'arbre ; il était bien fatigué ; sa tête s'inclina, ses yeux se fermèrent pour le sommeil.

Cela ne l'empêcha pas de remarquer que le saule abaissait et étendait ses branches au-dessus de lui. L'arbre lui apparut comme un puissant vieillard. Oui, c'était le père Saule lui-même qui le souleva dans ses bras et le porta, le fils fatigué et épuisé, dans sa patrie, sur le rivage uni de Kjoegé. Oui, c'était le père Saule en personne qui avait parcouru le monde à la recherche de son Knoud, qui l'avait trouvé et ramené dans le jardin, au bord du ruisseau, et là était Jeanne dans toute sa splendeur, avec la couronne d'or sur la tête, telle qu'il l'avait vue la dernière fois ; elle lui cria de loin : « Sois le bienvenu ! ».



Deux figures singulières se dressaient aussi devant lui. Il les connaissait dès son enfance, mais elles avaient bien plus la forme humaine qu'alors. Elles étaient fort changées à leur avantage. C'étaient les deux pains d'épice, l'homme et la femme ; ils lui tournèrent le côté droit, et vraiment ils avaient fort bonne mine.

« Nous te remercions, lui dirent-ils, tu nous as rendu un grand service. Tu nous as délié la langue, tu nous as appris qu'il ne faut pas taire ses pensées ; sans quoi l'on n'aboutit à rien. Aussi avons-nous atteint notre but et nous sommes fiancés. » Ayant dit, ils traversèrent les rues de Kjocgé, la main dans la main. Ils avaient l'air tout à fait convenable, et même du côté de l'envers il n'y avait rien à redire. Ils se dirigèrent vers l'église. Knoud et Jeanne les suivaient, eux aussi, la main dans la main. L'église était là comme autrefois avec ses murailles toujours tapissées de lierre vert. La grande porte s'ouvrit à deux battants. L'orgue résonnait. Ils entrèrent dans la grande nef. « Les maîtres en avant, » dirent les fiancés de pain d'épice, et ils firent place à Knoud et à Jeanne, qui s'agenouillèrent en face de l'autel. Jeanne pencha la tête contre le visage de Knoud ; des larmes froides coulaient de ses yeux ; la glace qui enveloppait son cœur fondait par l'ardent amour de Knoud. Il s'éveilla alors et se trouva assis sous le vieux saule, dans un pays étranger, par une froide soirée d'hiver. Les nuages secouaient une grêle qui lui fouettait le visage.

« Cette heure-ci, dit-il, a été la plus belle de ma vie ; et c'était un rêve ! Mon Dieu, laissez-moi rêver encore ainsi ! » Il referma les yeux, s'endormit et rêva.

Vers le matin il tomba de la neige. Le vent la poussa sur lui. Il dormait toujours. Des gens des hameaux environnants passèrent, allant à l'église. Ils virent quelqu'un étendu au bord de la route. C'était un compagnon. Il était mort de froid sous le saule.





LES AVENTURES DU CHARDON

Devant un riche château seigneurial s'étendait un beau jardin, bien tenu, planté d'arbres et de fleurs rares. Les personnes qui venaient rendre visite au propriétaire exprimaient leur admiration pour ces arbustes apportés des pays lointains, pour ces parterres disposés avec tant d'art ; et l'on voyait aisément que ces compliments n'étaient pas de leur part de simples formules de politesse. Les gens d'alentour, habitants des bourgs et des villages voisins venaient le dimanche demander la permission de se promener dans les magnifiques allées. Quand les écoliers se conduisaient bien, on les menait là pour les récompenser de leur sagesse.

Tout contre le jardin, mais en dehors, au pied de la haie de clôture, on trouvait un grand et vigoureux chardon ; sa racine vivace poussait des branches de tous côtés, il formait à lui seul comme un buisson. Personne n'y faisait pourtant la moindre attention, hormis le vieil âne qui traînait la petite voiture de la laitière. Souvent la laitière l'attachait non loin de là, et la bête tendait tant qu'elle pouvait son long cou vers le chardon, en disant : « Que tu es donc beau ! tu es à croquer ! » Mais le licou était trop court, et l'âne en était pour ses tendres coups d'œil et pour ses compliments.

Un jour une nombreuse société est réunie au château. Ce sont toutes personnes de qualité, la plupart arrivant de la capitale. Il y a parmi elles beaucoup de jolies jeunes filles. L'une d'elles, la plus jolie de toutes, vient de loin. Originnaire d'Écosse, elle est d'une haute naissance et possède de vastes domaines, de grandes richesses. C'est un riche parti : « Quel bonheur de l'avoir pour fiancée ! » disent les jeunes gens, et leurs mères disent de même.

Cette jeunesse s'ébat sur les pelouses, joue au ballon et à divers jeux. Puis on se promène au milieu des parterres, et, comme c'est l'usage dans le Nord, chacune des jeunes filles cueille une fleur et l'attache à la boutonnière d'un des jeunes messieurs. L'étrangère est longtemps à choisir sa fleur ; aucune ne paraît être à son goût. Voilà que ses regards tombent sur la baie, derrière laquelle s'élève le buisson de chardons avec ses grosses fleurs rouges et bleues.

Elle sourit et prie le fils de la maison d'aller lui en cueillir une : « C'est la fleur de mon pays, dit-elle, elle figure dans les armes d'Écosse ; donnez-la-moi, je vous prie. »

Le jeune homme s'empresse d'aller cueillir la plus belle, ce qu'il ne fit pas sans se piquer fortement aux épines. La jeune Écossaise lui met à la boutonnière cette fleur vulgaire, et il s'en trouve singulièrement flatté. Tous les autres jeunes gens auraient volontiers échangé leurs fleurs rares contre celle offerte par la main de l'étrangère. Si le fils de la maison se rengorgeait, qu'était-ce donc du chardon ? Il ne se sentait pas d'aise ; il éprouvait une satisfaction, un bien-être, comme lorsque après une bonne rosée les rayons du soleil le venaient réchauffer.

« Je suis donc quelque chose de bien plus relevé que je n'en ai l'air, pensait-il en lui-même. Je m'en étais toujours douté. A bien dire, je devrais être en dedans de la haie et non pas en dehors. Mais, en ce monde, on ne se trouve pas toujours placé à sa vraie place. Voici du moins une de mes filles qui a franchi la haie et qui même se pavane à la boutonnière d'un beau cavalier. »

Il raconta cet événement à toutes les pousses qui se développèrent sur son tronc fertile, à tous les boutons qui surgirent sur ses branches. Peu de jours s'étaient écoulés, lorsqu'il apprit, non par les paroles des passants, non par les gazouillements des oiseaux, mais par ces mille échos qui, lorsqu'on laisse les fenêtres ouvertes, répandent partout ce qui se dit dans l'intérieur des appartements, il apprit, disons-nous, que le jeune homme qui avait été

décoré de la fleur de chardon par la belle Écossaise avait aussi obtenu son cœur et sa main.

« C'est moi qui les ai unis, c'est moi qui ai fait ce mariage ! » s'écria le chardon, et plus que jamais il raconta le mémorable événement à toutes les fleurs nouvelles dont ses branches se couvraient.

« Certainement, se dit-il encore, on va me transplanter dans le jardin, je l'ai bien mérité. Peut-être même serai-je mis précieusement dans un pot où mes racines seront bien serrées dans du bon fumier. Il paraît que c'est là le plus grand honneur que les plantes puissent recevoir. »

Le lendemain, il était tellement persuadé que les marques de distinction allaient pleuvoir sur lui, qu'à la moindre de ses fleurs il promettait que bientôt on les mettrait tous dans un pot de faïence, et que pour elle elle ornerait peut-être la boutonnière d'un élégant, ce qui était la plus rare fortune qu'une fleur de chardon pût rêver.

Ces hautes espérances ne se réalisèrent nullement ; point de pot de faïence ni de terre cuite ; aucune boutonnière ne se fleurit plus aux dépens du buisson. Les fleurs continuèrent de respirer l'air et la lumière, de boire les rayons du soleil le jour, et la rosée la nuit ; elles s'épanouirent et ne reçurent que la visite des abeilles et des frelons qui leur dérobaient leur suc.

« Voleurs, brigands ! s'écriait le chardon indigné, que ne puis-je vous transpercer de mes dards ! Comment osez-vous ravir leur parfum à ces fleurs qui sont destinées à orner la boutonnière des galants ! »

Quoi qu'il pût dire, il n'y avait pas de changement dans sa situation. Les fleurs finissaient par laisser pencher leurs petites têtes. Elles pâlissaient, se fanaient ; mais il en poussait toujours de nouvelles : à chacune qui naissait, le père disait avec une inaltérable confiance : « Tu viens comme marée en carême, impossible d'éclore plus à propos. J'attends à chaque minute le moment où nous passerons de l'autre côté de la haie. »

Quelques marguerites innocentes, un long et maigre plantin qui poussaient dans le voisinage, entendaient ces discours, et y croyaient naïvement. Ils en conçurent une profonde admiration pour le chardon, qui, en retour, les considérait avec le plus complet mépris.

Le vieil âne, quelque peu sceptique de sa nature, n'était pas aussi sûr de ce que proclamait avec tant d'assurance le chardon. Toutefois, pour parer à toute éventualité, il fit de nouveaux efforts pour attraper ce cher chardon avant qu'il fût transporté en des lieux inaccessibles. En vain il tira sur son licou ; celui-ci était trop court, et il ne put le rompre.

A force de songer au glorieux chardon qui figure dans les armes d'Écosse, notre chardon se persuada que c'était un de ses ancêtres ; qu'il descendait de cette illustre famille, et était issu de quelque rejeton venu d'Écosse en des temps reculés. C'étaient là des pensées élevées, mais les grandes idées allaient bien à un grand chardon comme il était, et qui formait un buisson à lui tout seul.

La voisine l'ortie l'approuvait fort... « Très-souvent, dit-elle, on est de haute naissance sans le savoir ; cela se voit tous les jours. Tenez, moi-même, je suis sûre de n'être pas une plante vulgaire. N'est-ce pas moi qui fournis la plus fine mousseline, celle dont s'habillent les reines ? »

L'été se passe, et ensuite l'automne. Les feuilles des arbres tombent. Les fleurs prennent des teintes plus foncées et ont moins de parfum. Le garçon jardinier, en recueillant les tiges séchées, chante à tue-tête :

Amont, aval ! en haut, en bas !
C'est là tout le cours de la vie !

Les jeunes sapins du bois commencent à penser à Noël, à ce beau jour où on les décore de rubans, de bonbons et de petites bougies. Ils aspirent à ce brillant destin, quoiqu'il doive leur en coûter la vie.

« Comment ! je suis encore ici, dit le chardon, et voilà huit jours que les noces ont été célébrées ! C'est moi pourtant qui ai fait ce mariage, et personne n'a l'air de penser à moi, non plus que si je n'existais point. On me laisse pour reverdir. Je suis trop fier pour faire un pas vers ces ingrats, et d'ailleurs, le voudrais-je, je ne puis bouger. Je n'ai rien de mieux à faire qu'à patienter encore. »

Quelques semaines se passèrent. Le chardon restait là, avec son unique et dernière fleur ; elle était grosse et pleine, on eût presque dit une fleur d'artichaut ; elle était poussée près de la racine, c'était une fleur robuste. Le vent froid souffla sur elle ; ses vives couleurs disparurent ; elle devint comme un soleil argenté.

Un jour le jeune couple, maintenant mari et femme, vint se promener dans le jardin. Ils arrivèrent près de la haie, et la belle Écossaise regarda par

delà dans les champs : « Tiens ! dit-elle, voilà encore le grand chardon, mais il n'a plus de fleurs !

— Mais si, en voilà encore une, ou du moins son spectre, dit le jeune homme en montrant le calice desséché et blanchi.

— Tiens ! elle est fort jolie comme cela, reprit la jeune dame. Il nous la faut prendre, pour qu'on la reproduise sur le cadre de notre portrait à nous deux. »

Le jeune homme dut franchir de nouveau la haie et cueillir la fleur fanée. Elle le piqua de la bonne façon : ne l'avait-il pas appelée un spectre ? Mais il ne lui en voulut pas : sa jeune femme était contente. Elle rapporta la fleur dans le salon. Il s'y trouvait un tableau représentant les jeunes époux : le mari était peint une fleur de chardon à sa boutonnière. On parla beaucoup de cette fleur et de l'autre, la dernière, qui brillait comme de l'argent et qu'on devait ciseler sur le cadre.



L'air emporta au loin tout ce qu'on dit.

« Ce que c'est que la vie, dit le chardon : ma fille aînée a trouvé place dans une boutonnière, et mon dernier rejeton a été mis sur un cadre doré. Et moi, où me mettra-t-on ? »

L'âne était attaché non loin ; il louchait vers le chardon : « Si tu veux être bien, tout à fait bien, à l'abri de la froidure, viens dans mon estomac, mon

bijou. Approche ; je ne puis arriver jusqu'à toi, ce maudit licou n'est pas assez long. »

Le chardon ne répondit pas à ces avances grossières. Il devint de plus en plus songeur, et, à force de tourner et retourner ses pensées, il aboutit, vers Noël, à cette conclusion qui était bien au-dessus de sa basse condition : « Pourvu que mes enfants se trouvent bien là où ils sont, se dit-il ; moi, leur père, je me résignerai à rester en dehors de la haie, à cette place où je suis né.

— Ce que vous pensez là vous fait honneur, dit le dernier rayon de soleil. Aussi vous en serez récompensé.

— Me mettra-t-on dans un pot ou sur un cadre ? demanda le chardon.

— On vous mettra dans un conte, » eut le temps de répondre le rayon avant de s'éclipser.



LA FILLE DU ROI DE LA VASE

I

Les cigognes racontent à leurs petits bien des histoires qui se passent toutes dans les joncs des marais ; elles sont appropriées à l'âge, à l'esprit des jeunes cigognes. Les toutes petites sont déjà ravies quand leur mère leur chantonne cribble crabble plouremourre ; mais, quand elles ont quelques semaines de plus, elles veulent qu'il y ait un sens dans ce qu'on leur dit ; elles aiment surtout à entendre raconter des histoires du temps passé où figurent des cigognes de la famille.



Des deux plus longs et plus curieux contes qui se sont conservés chez les cigognes, il y en a un qui est partout connu : c'est celui de Moïse, exposé par sa mère sur le Nil. Des cigognes l'aperçurent et voltigèrent autour du berceau, délibérant sur ce qu'il fallait faire pour sauver l'enfant ; c'est ce qui attira l'attention de la fille du Pharaon.

Le second conte n'est pas connu encore des enfants des hommes. Voilà pourtant près de mille ans qu'il passe de bec en bec, d'une mère cigogne à une mère cigogne : l'une le raconte mieux que l'autre. Nous allons le raconter mieux qu'elles toutes, si la vanité humaine ne nous abuse.

Le couple de cigognes qui y joue un rôle habitait chaque été le toit de la maison de bois d'un féroce Viking, comme on appelait ces pirates du Nord qui faisaient trembler les petits-fils de l'empereur Charlemagne. Cette maison était située non loin de la grande bruyère qui couvrait, près de Skagen, les tourbières de la pointe septentrionale du Jutland. Là est aujourd'hui le cercle de Hjoerring ; on peut lire, dans les manuels de géographie, la description de la vaste bruyère qui s'étend toujours sur cette contrée. Autrefois, dit-on, elle formait le fond d'une mer qui s'est soulevé peu à peu. Maintenant, ce sont, à plusieurs lieues à l'entour, des tourbières entourées de prairies humides ; le sol est marécageux et vacille sous les pieds ; il y pousse quelques arbres rabougris, des joncs, des myrtilles. Presque toujours d'épais brouillards s'appesantissent sur ces lieux qui, il y a soixante ans, étaient encore infestés de loups. C'est avec raison qu'on les

appelle les marais sauvages. On n'a pas de peine à s'imaginer que d'eau, que de boue étaient accumulées en cet endroit, il y a mille ans, et quel pays désolé cela faisait !

L'aspect général était le même qu'à présent. Les roseaux avaient les mêmes grandes feuilles pointues, ils portaient les mêmes plumets d'un bleu brun. Les bouleaux avaient comme aujourd'hui leurs écorces blanches, leurs feuilles délicates et pendantes. Quant aux êtres vivants, les mouches, les libellules avaient comme aujourd'hui leur tunique de gaze, taillée de même. Les cigognes étaient vêtues de blanc et de noir, et portaient des bas rouges ; elles n'ont point changé de costume. Les hommes seuls avaient une coupe d'habits un peu différente de celle de nos jours ; quelle qu'elle fût, celui d'entre eux, maître ou serf, chasseur ou guerrier, qui osait s'avancer sur le sol mouvant des marais, avait le sort réservé à quiconque aujourd'hui s'y hasarde : il enfonçait, disparaissait, allait trouver le Roi de la vase qui, disait-on, régnait dans le grand empire souterrain des marécages. On sait bien peu de chose du gouvernement de ce potentat ; n'en disons donc pas de mal, il est possible que son gouvernement soit très-paternel.

Au bord des marécages, à proximité du large bras de mer du Kattégat, s'élevait la maison du pirate normand. Elle était bâtie de grosses poutres ; les caves étaient recouvertes de dalles de pierre ; l'eau n'y pénétrait pas. Elle avait trois étages et au-dessus se dressait une tourelle. Sur le faîte de la tourelle un couple de cigognes avait construit son nid, où la mère cigogne couvait tranquillement ses œufs.

Un soir le papa ne revint au gîte que fort tard ; il paraissait tout saisi, tout bouleversé ; ses plumes étaient hérissées.

« J'ai à te conter quelque chose d'affreux, dit-il à sa compagne.

— Tu t'en garderas bien, répondit maman cigogne ; fais donc attention que je couve et que ton histoire pourrait me donner le frisson : mes œufs s'en ressentiraient, j'en suis sûre.

— Il faut que tu le saches, reprit-il : ici est arrivée la fille du roi d'Égypte qui en hiver nous donne l'hospitalité ; elle a osé entreprendre ce long voyage et... elle est perdue !

— Comment ! perdue ! Elle qui est de la famille des fées !... Allons, raconte vite, tu sais bien que rien ne m'est plus nuisible que l'attente dans le temps où je couve.

— Vois-tu, petite mère, la douce créature a cru à ce que disait le médecin, ainsi que tu me l'as rapporté toi-même après l'avoir entendu ; elle a cru que

certaines fleurs qui poussent ici dans les marais guériraient son père malade ; elle est venue volant à travers les airs, sous le plumage d'un cygne, en compagnie des autres princesses qui, sous le même déguisement, viennent tous les ans ici dans le Nord pour se rajeunir. Elle est arrivée, et déjà elle a disparu.



— Tu es trop prolix dans ton récit, dit la mère cigogne ; cela m'agace d'être ainsi tenue en suspens ; je me tourne et me retourne ; mes œufs sont exposés à se refroidir. Allons, dépêche-toi.

— Voici donc ce que j'ai observé, ce que j'ai vu. Me promenant ce soir au milieu des joncs, là où le terrain marécageux n'enfoncé pas encore sous mon poids, j'aperçois trois cygnes qui s'approchent en fendant les airs. Quelque chose dans leur façon de voler me dit : Regarde bien, ce ne sont pas de vrais cygnes, ils n'en ont que le plumage. Hé ! hé ! il n'est pas facile de nous en faire accroire, à moi ni à toi, petite mère.

— Sans doute, sans doute, fit-elle, mais passe plus vite sur ces détails de plumage et arrive tout de suite à la princesse.

— Tu te souviens, continua le père cigogne sans s'émouvoir de l'impatience de sa moitié, tu te souviens qu'au milieu du marais il y a une espèce de lac ; en te soulevant un peu sur ton nid, tu peux même en découvrir d'ici une extrémité. Sur le bord de ce lac, tout contre les roseaux, gisait un grand tronc d'aune. Les trois cygnes s'y posèrent, battirent des ailes et regardèrent autour d'eux ; puis, ne voyant personne, l'un d'eux jeta son plumage et je reconnus aussitôt notre princesse d'Égypte. Elle était là assise au bord des roseaux, sans autre vêtement que ses longs cheveux noirs qui la couvraient tout entière. Je l'entendis qui recommandait aux deux autres de bien faire attention à son plumage de cygne, pendant qu'elle allait plonger pour cueillir la fleur qu'elle croyait apercevoir sous l'eau du marais. Les deux autres firent un signe de tête affirmatif. Alors elles attirèrent à elles (car c'étaient aussi des princesses) l'habit de plume.

« Que vont-elles donc en faire ? » me demandai-je ; la princesse se le demandait probablement aussi. La réponse vint bien vite. Les deux cygnes s'élevèrent dans les airs en s'écriant : « Plonge, plonge tant que tu veux, reste dans ton marais, tu ne reverras plus l'Égypte. A quoi te servira-t-il maintenant d'avoir toujours été la favorite de notre père ? » Et tout en criant ainsi elles se mirent à déchirer le plumage en mille pièces ; le vent en dispersa les plumes, on eût dit une giboulée de neige. Puis elles s'enfuirent à tire-d'aile, les deux perfides princesses.

— C'est vraiment épouvantable, interrompit la mère cigogne, je ne veux plus entendre de pareilles horreurs. Voyons, dis vite ce qui se passa ensuite.

— La pauvre délaissée gémit tout haut et pleura à chaudes larmes. Ces larmes tombèrent sur le tronc d'arbre qui soudain se mit en mouvement ; car ce n'était pas un aune véritable, c'était le Roi de la vase qui règne sur le

vaste fond des étangs. Je le vis de mes yeux se retourner et tendre ses bras, qui ressemblaient à de longues branches couvertes d'herbes et de boue. La malheureuse enfant, effrayée, sauta en bas du tronc, se mit à courir sur le sol marécageux ; mais il ne peut pas même me porter en cet endroit ; elle enfonça aussitôt ; le faux tronc d'arbre fit de même en l'entraînant. De grosses bulles d'air noir s'élevèrent à la place où ils s'étaient engloutis, et il ne resta plus trace de lui ni d'elle. La voilà enfermée au fond des marais ; elle ne portera pas en Égypte la fleur miraculeuse. Ton cœur se serait fendu, petite mère, si tu avais vu cet affreux spectacle.

— Alors, pourquoi venir me raconter de pareilles choses, quand j'ai à soigner mes œufs ? Mais, après tout, la princesse est fée, elle saura bien se tirer d'affaire. Quelqu'un viendra à son secours, tandis que si cela était arrivé à toi, à moi, à n'importe quelle cigogne, c'en serait fait d'elle pour jamais.

— Tous les jours, j'irai voir s'il se passe quelque chose de nouveau, » dit le père cigogne, et c'est ce qu'il fit en effet.

Longtemps il n'aperçut rien ; enfin il vit du fond du marais s'élever une tige verte. Lorsqu'elle fut au niveau de l'eau, il en sortit une feuille qui se développa en largeur à vue d'œil ; il s'y joignit un bouton de fleur. Un matin, le père cigogne, passant par là, vit le bouton s'épanouir par la force des chauds rayons du soleil, et au milieu de la corolle se trouvait une ravissante enfant, une délicieuse petite fille. Elle ressemblait tant à la princesse d'Égypte, que le père cigogne crut d'abord que c'était cette princesse même qui s'était ainsi rapetissée. Mais, en y réfléchissant, il pensa que ce devait être la fille de la princesse et du Roi de la vase ; c'était pour cela, se disait-il, qu'elle reposait sur les feuilles d'iris.



« Elle ne peut pourtant pas rester là, continua-t-il à se dire. Que faire ? Dans mon nid, nous sommes déjà bien du monde. Ah ! une idée : la femme du Viking n'a pas d'enfant ; elle en souhaite un si vivement ! Ne dit-on pas communément : « C'est la cigogne qui a apporté ce petit être ? » Eh bien, cette fois il en sera réellement ainsi. Je vais porter l'enfant à la femme du pirate. Quelle joie ce sera pour elle ! »

Et papa cigogne fit comme il le disait : il enleva la petite du calice de la fleur, vola vers la maison du Viking. La fenêtre était close, non avec des carreaux de vitre, mais avec des peaux de vessie assez minces pour laisser filtrer la lumière. Il les troua de son bec, entra dans la salle et déposa l'enfant sur le sein même de la femme du pirate, qui dormait. Puis il vola vers son nid, au sommet de la tourelle de bois, et il raconta ce qu'il avait vu et ce qu'il avait fait. Les petites cigognes eurent la permission d'écouter ; elles étaient déjà assez grandelettes et assez raisonnables pour cela.

« Vois-tu, dit-il, la princesse n'est pas morte ; elle a envoyé son enfant en haut au soleil, et voilà la petite pourvue d'un abri.

— C'est ce que j'ai dit dès le commencement ! s'écria maman cigogne. Mais c'est assez nous occuper des autres. Pense un peu à ta propre famille. Voilà le temps de la migration qui approche ; je sens par moments des tiraillements sous les ailes. Les coucous et les rossignols sont déjà partis ; les cailles sont prêtes à filer dès que le vent sera favorable. Nos petits, si je ne m'abuse, se comporteront bravement pendant le voyage et nous feront honneur. »



II

La femme du pirate fut remplie de joie, lorsqu' en se réveillant elle trouva sur son sein la ravissante petite fille. Elle l'embrassa, la caressa ; mais la petite se mit à crier épouvantablement, à se démener, à frapper des pieds et des mains ; elle paraissait d'une humeur terrible. Enfin, à force de pleurer, elle s'endormit, et quand elle dormait elle était le plus joli bijou qu'on pût voir.



La Viking en était folle ; son cœur ne souhaitait plus qu'une chose, c'était de faire admirer l'enfant à son mari. Celui-ci était parti pour une expédition avec ses hommes. Elle attendait son retour qu'elle croyait proche. Elle se mit avec tout son monde à préparer la maison pour la rentrée du maître. On tendit les belles tapisseries aux brillantes couleurs, qu'elle et ses suivantes avaient tissées, où elles avaient brodé les images de leurs dieux : Odin, Thor et Freïa. Les esclaves nettoyèrent pour les rendre luisants les vieux boucliers de cuivre qui devaient décorer la grande salle. On posa des coussins sur les bancs ; on entassa du bois sec au milieu de la salle, à l'endroit du foyer, de sorte que la flamme pût aussitôt en jaillir. La femme du pirate mit elle-même la main à la besogne ; le soir elle fut bien fatiguée et s'endormit vite.

Un peu avant le matin elle s'éveilla. Quelle ne fut pas son angoisse ! l'enfant avait disparu. Elle sauta en bas de sa couche, alluma un falot et chercha partout dans la chambre. Enfin sur le lit, à la place des pieds, elle vit, non pas la petite fille, mais une énorme et affreuse grenouille. Elle se trouva presque mal à la vue de ce monstre. Elle prit une lourde barre de fer pour tuer la bête ; celle-ci la regarda avec des yeux si étrangement tristes et éplorés, que la femme s'arrêta et n'osa frapper le coup.



Elle se remit à chercher dans tous les coins. La grenouille fit entendre un cri doux et plaintif. La femme en frissonna ; elle courut vers la fenêtre et l'ouvrit à la hâte. Le soleil venait de se lever, il darda ses rayons vers le lit jusque sur la grosse grenouille. Aussitôt la large bouche de la bête se contracta, devint petite et vermeille, les membres se détirèrent, s'allongèrent, le corps prit une forme élégante et gracieuse, et la délicieuse petite fille de la veille reparut ; il ne restait rien de la vilaine grenouille. « Qu'est-ce que ce prodige ? se dit la femme du pirate stupéfaite. Est-ce un abominable rêve ? Quoi qu'il en soit, reprit-elle après s'être un peu remise, voilà cette enfant chérie qui m'est rendue ! » Elle l'embrassa, la serra sur son cœur ; mais la petite se débattait, griffant et mordant, comme un chat sauvage.

Ce ne fut pas ce jour-là ni le suivant que le pirate revint. Il était cependant en route pour le retour. Mais le vent lui était contraire, il soufflait vers le sud. En revanche, c'était le vent favorable que les cigognes attendaient. Il en est ainsi en ce monde : le vent qui contrarie les uns est favorable aux autres.

Après que quelques jours et quelques nuits se furent passés, la femme du Viking vit bien ce qu'il en était de l'enfant. Un affreux charme pesait sur la petite. Le jour elle était ravissante comme une elfe, comme une fille du soleil, mais elle avait un caractère méchant et sauvage. La nuit, elle devenait une horrible grenouille, et alors elle était douce et humble, elle gémissait ; ses yeux étaient remplis de chagrin. Il y avait là deux natures

qui, au dehors comme en dedans, alternaient selon le cours du soleil. Le jour, l'enfant avait la figure, la beauté de sa mère, mais sans doute le caractère de son père. La nuit, son corps rappelait qui était son père, le fangeux monarque, mais elle avait l'âme et le cœur de sa mère. « Qui pourra rompre cette malédiction, cet enchantement fatal ? » se disait la femme du Viking. Elle ne vivait plus que dans la douleur et l'angoisse. Son cœur s'était attaché à l'infortunée créature. Oserait-elle confier à son mari, qui allait revenir, ce qu'il en était de cette petite fille ? Non, certes, car il est probable qu'il la ferait, selon l'usage du temps, exposer sur la grande route, pour y être recueillie par le premier venu ou pour y périr. Dans la bonté de son cœur, la Viking ne voulait pas que cela arrivât, et elle résolut de ne laisser jamais voir à son mari l'enfant que pendant le jour.

Un matin, il y eut sur le toit de la maison un grand bruit de battements d'ailes. Plus de cent couples de cigognes s'y étaient rassemblées, après s'être la nuit exercées par de grandes manœuvres à bien voler en rangs.

« Tous les mâles sont-ils ici prêts à partir ? s'écria le chef, — et les femmes et les enfants aussi ? Bien. En avant.

— Comme nous nous sentons légères ! disaient en chœur les jeunes cigognes. Cela nous tire, nous démange jusque dans les ongles des pattes, comme si nous avions le corps rempli de grenouilles vivantes. Ah ! que c'est donc beau de faire un voyage à l'étranger !

— Restez bien en ligne au milieu de nous, criaient les papas.

— Ne faites pas aller trop le bec, ajoutaient les mamans : cela fatigue la poitrine. »

Et toute la troupe s'éleva à une grande hauteur dans les airs et, se dirigeant vers le sud, disparut.

Au même moment retentit à travers la bruyère le son du cor des combats. Le pirate venait de débarquer avec ses hommes. Ils revenaient tous chargés d'un riche butin pillé sur les côtes de Cornouailles, où, comme en Bretagne, le peuple éploré chantait dans les églises : « Délivrez-nous, Seigneur, des féroces Normands ! »

L'animation, le bruit, les fêtes, les plaisirs rentrèrent dans la demeure du Viking. La grosse tonne d'hydromel fut portée dans la grande salle. On mit le feu au bois entassé sur le foyer. Le sacrificateur immola des chevaux. Un immense banquet se préparait. Le prêtre aspergea les esclaves avec le sang de l'animal offert aux dieux. Le feu flamba ; la fumée s'assemblait au plafond et se dispersait, s'échappant par où elle pouvait. Les poutres étaient

noircies de longues traînées de suie. On était habitué à cela, les cheminées n'étaient pas encore inventées.

Beaucoup d'hôtes avaient été invités ; ils reçurent de riches présents. Toute ruse, toute perfidie, toute rancune, étaient oubliées ou mises de côté. On buvait ferme ; on se jetait à la tête les os des viandes : c'était un témoignage de franche amitié. Un barde jouait de la harpe ; mais ce barde était un guerrier comme les autres, il avait fait partie de l'expédition, il avait fait le coup de hache. Il entonna un chant où chacun entendit célébrer ses hauts faits de guerre et ses belles qualités. Le poète savait au moins ce dont il parlait. Chaque strophe se terminait par ce refrain : « Fortune, or, joie et amis disparaissent ; toi-même tu mourras un jour ; mais un nom glorieux ne périt jamais. »

Les convives frappaient alors sur leurs boucliers, frappaient sur la table avec leurs couteaux. C'était un tintamarre terrible.

La femme du Viking était assise au banc d'honneur ; elle portait des vêtements de soie, des bracelets d'or, de grosses perles d'ambre. Elle était resplendissante. Le barde parla d'elle aussi dans sa chanson, et du trésor qu'elle venait d'apporter à son vaillant époux. Celui-ci du fond du cœur se réjouissait de la petite fille. Il ne l'avait vue que de jour, dans sa merveilleuse beauté. Les manières sauvages de l'enfant lui plaisaient par-dessus tout : « Ce deviendra, disait-il, une robuste guerrière qui saura manier l'épée et combattre contre un homme ; elle ne clignera pas l'œil, quand par plaisanterie on lui rasera le sourcil avec le tranchant du glaive. »

La tonne d'hydromel fut vidée. On en apporta une autre. Les Normands étaient vaillants à la table comme à la bataille. Ils connaissaient cependant le proverbe : « Les bêtes savent quand elles doivent quitter le pâturage, mais l'homme qui n'est pas sage ne mesure pas la capacité de son estomac. »

Ils connaissaient encore cet autre proverbe : « Tu as beau être le bienvenu ; si tu restes trop longtemps, tu ennuias ton hôte. »

Ils restèrent le plus tard possible : l'hydromel et le lard sont un fameux régal ; et la joie ne tarit pas.

La nuit, quand on fut enfin couché, les esclaves s'en donnèrent à leur tour. Ils trempèrent leurs doigts dans la suie mêlée à la graisse, et les léchèrent avec délices ; ils rongèrent ce qui demeurait autour des os. Ce temps était, ma foi, un bon temps.

Pendant le cours de l'année, le pirate remit de nouveau à la voile, bien que les tempêtes d'automne soufflassent déjà. Il partit avec ses hommes pour les côtes de Bretagne, « une petite promenade, » disait-il. La femme resta avec l'enfant. Maintenant elle aimait presque mieux la pauvre grenouille avec ses yeux si doux et ses profonds soupirs, que la belle enfant qui se débattait, qui égratignait et mordait sans cesse.

Les humides brouillards qui rongent les feuilles des bois étaient descendus sur la bruyère. La neige tombait en épais flocons ; l'hiver s'avancait ; les moineaux s'étaient installés dans les nids des cigognes et disaient beaucoup de mal des maîtres absents. Mais qu'étaient donc devenus notre couple de cigognes et ses petits ?



III

Elles étaient en Égypte, le pays lumineux où, même au cœur de l'hiver, le soleil darde des rayons aussi chauds que ceux qu'il lance chez nous au plus fort de l'été. Partout les tamarins, les myrtes, les lauriers étaient en fleur. Le croissant de Mahomet reluisait sur les coupoles des mosquées. Aux plus hauts balcons des minarets se perchaient les cigognes, se reposant de leur long voyage.

Elles allèrent par couples regagner leurs anciens nids, construits à la suite l'un de l'autre sous les arcades des temples ruinés, accrochés aux chapiteaux des colonnes antiques restées debout. Le dattier les couvrait de

ses palmes comme d'un parasol. Sur le fond de l'horizon transparent se dessinait la silhouette grise des pyramides ; le désert découvrait sa vaste étendue où le lion de ses grands yeux fiers contemple le sphinx de marbre. Cela ne ressemblait pas aux marécages du Jutland, mais c'était un beau pays.

Les eaux du Nil s'étaient retirées ; les grenouilles grouillaient dans la vase. C'était là un fameux spectacle pour les cigognes. Les jeunes, qui n'avaient jamais été à pareille fête, crurent d'abord que c'était un mirage trompeur.



« Je vous l'avais bien dit, s'écria la mère cigogne, que vous trouveriez un pays de Cocagne ! Vive la chaude Égypte ! Vive le Nil, le fleuve nourricier ! »

Les jeunes cigognes avaient des chatouillements à l'estomac, rien qu'à voir les abondants festins qui les attendaient.

« Allons-nous plus loin ? demandèrent-ils. Y a-t-il à voir quelque chose par delà ? »

— Non, non, c'est ici qu'il faut s'arrêter, répondit la mère cigogne. Après ces belles contrées viennent des forêts immenses où les branches des arbres s'enchevêtrent les unes dans les autres, où les plantes grimpantes interceptent tout passage. Il n'y a que l'éléphant qui, avec le poids de son énorme pied, puisse s'y frayer un chemin. Là les serpents sont trop gros pour nous, et les lézards sont trop agiles. D'autre part, si vous avanciez dans

le désert, vous seriez aveuglés par le sable quand le temps est favorable, et quand il ne l'est pas un tourbillon vous emporterait au loin et vous ne retrouveriez plus votre gîte. Écoutez la voix de l'expérience : le mieux est de nous fixer ici : nous y avons des grenouilles et des sauterelles à gogo ; que faut-il de plus ? Nous voici donc au terme de notre voyage. »

En effet, on demeura en ces parages. Les vieux se casèrent dans un nid suspendu à un minaret élancé. Ils se livrèrent aux douceurs d'un repos bien mérité, s'occupant à lisser leurs plumes et aiguisant leurs longs becs contre leurs jambes rouges. De temps à autre, ils tendaient le cou, saluaient les passants avec gravité, puis levaient la tête et jetaient autour d'eux un regard de leurs gros yeux bruns : ils avaient l'air d'en savoir long.

Les jeunes femelles se pavanaient au bord du fleuve, à travers les joncs. Elles y faisaient des connaissances parmi les jeunes cigogneau, sans que le sentiment leur fit oublier de croquer à chaque troisième pas une grasse grenouille. Puis elles prenaient dans leur bec quelque petit serpent, le balançaient un peu, en dodelinant de la tête, pensant que cela leur allait bien ; après quoi elles dévoraient la bête, qui se tortillait.

Les petits mâles se chamaillaient, se battaient à coups d'ailes, à coups de bec. Le sang coulait souvent, et décidait les questions de préférence. De la sorte, ils se fiancèrent tous l'un après l'autre. Alors chacun avec sa chacune s'occupa de bâtir un nid. On recommença à se quereller pour les bonnes places. C'est que dans les pays chauds on est vif et violent. Enfin tout finissait par s'arranger et s'apaiser.

Les vieux regardaient tout cela d'un air paternel. Même quand les jeunes se battaient, ils souriaient, car tout s'écoule bien à la jeunesse. Tout le monde des cigognes était heureux. Le soleil resplendissait tous les jours. La nourriture était abondante. On n'avait qu'à penser au plaisir.

Mais dans le somptueux palais de celui que les cigognes appelaient leur hôte, toute joie avait fui. Le haut et puissant seigneur reposait sur un lit de douleur, au milieu d'une superbe salle tendue de riches tapis. Il gisait là, raide, paralysé, inerte comme une momie. Sa famille, ses serviteurs se tenaient autour de lui. Il n'était pas mort, mais en voyant en quel état il se trouvait, on ne pouvait dire non plus que c'était vivre.

La fleur miraculeuse des marais du nord, que celle qui l'aimait le plus tendrement avait voulu aller elle-même chercher pour le guérir, n'avait pas été apportée. Sa plus jeune et plus charmante fille, qui, dans cette intention, avait franchi sous le plumage d'un cygne les mers et les continents, n'était

point revenue. Ses deux sœurs, à leur retour, dirent : « Elle a succombé, » et voici l'histoire qu'elles avaient forgée :

« Toutes trois, dirent-elles, nous volions depuis longtemps à travers les airs, lorsqu'un chasseur nous aperçut, lança sa flèche qui vint frapper notre malheureuse sœur. Elle tomba lentement, chantant le doux chant du cygne, quand il dit adieu à la vie. Elle tomba au milieu d'un bois, non loin d'un grand lac du nord. Nous creusâmes sa tombe sous un bouleau. Puis nous songeâmes à la vengeance. Nous attachâmes un brandon sous l'aile d'une hirondelle qui nichait sous le toit de chaume du chasseur. La maison fut bientôt en flammes. Tout brûla, et le meurtrier de notre sœur périt dans le feu, qui jetait sa lueur au-dessus du lac, jusqu'au pied du bouleau où reposait son innocente victime. Pauvre sœur ! jamais tu ne reverras l'Égypte ! Jamais tu ne rentreras dans ta patrie ! »

En faisant ce récit, elles pleuraient toutes deux des larmes feintes. Papa cigogne, qui les entendit raconter cette histoire, lit claqueter son bec d'indignation. On entendait le bruit qu'il faisait dans sa fureur : « Mensonge, perfidie, scélératesse indigne ! s'écria-t-il, que ne puis-je percer de mon bec le cœur de ces misérables !

— Il se casserait, ton bec, observa prudemment la mère cigogne. Vois la triste figure que tu ferais ensuite ! Pense d'abord à toi, à ta famille, et ne t'occupe pas du reste.

— Demain, dit papa cigogne, j'irai me poster à la lucarne de la coupole sous laquelle tous les savants et les sages du pays doivent s'assembler. Il y a une consultation solennelle sur l'état du malade. Peut-être approcheront-ils de la vérité. »

Tous les habiles gens de la contrée se réunirent le lendemain. Ils parlèrent beaucoup, longuement, éloquemment. Le père cigogne se demandait ce qu'il résultait de toutes ces paroles ; il n'en résultait rien d'utile ni pour le malade, ni pour sa fille enfermée dans le lointain marécage.

Cependant prêtons un instant l'oreille à ce que disaient ces savants et ces sages ; n'est-on pas obligé en ce monde d'entendre bien des paroles oiseuses ? Pour y comprendre quelque chose, il faut remonter au commencement de l'affaire et connaître l'oracle sur lequel les docteurs avaient été consultés, avant le départ de la jeune princesse pour les pays du Nord.

Cet oracle sur lequel ils avaient été appelés à délibérer était ainsi conçu : « L'amour produit la vie ; du plus vif amour naît la vie la plus élevée. Ce

n'est que l'amour qui peut sauver la vie du roi. » Quelle conclusion pratique tirer de ces sentences ? C'est ce qu'on avait demandé aux savants et aux sages assemblés.

Les sages et les savants firent ressortir en beaucoup de discours la vérité et la sublimité de ces sentences de l'oracle.

Les cigognes assistaient à la délibération : « Oui, dit papa cigogne, c'est une belle pensée !

— Je ne la saisis pas bien, dit maman cigogne ; ce n'est certes pas ma faute, c'est qu'elle n'est point exprimée assez clairement. Mais je n'ai pas envie de me creuser la tête pour en découvrir le sens. Ma foi, j'ai à songer à bien d'autres choses ! »

Les docteurs pérorèrent à perte de vue sur l'amour. Ils définirent et analysèrent successivement tous les genres d'affections pour rechercher celui qui est le plus vif et le plus profond. Ils passèrent en revue la tendresse des époux, celle des enfants pour les pères et des pères pour les enfants. Allant plus loin, et étendant leur enquête au delà de la nature humaine, ils examinèrent l'amour que la lumière a pour les plantes et décrivirent les brûlants baisers que le soleil envoie à la terre et qui produisent sur toute sa surface la fécondité et la vie. N'était-ce pas de cet amour que l'oracle avait voulu parler ?

Tout cela prêta à de prolixes développements, avec un grand étalage d'érudition, avec des citations abondantes. Papa cigogne, malgré son bon vouloir de suivre la discussion, s'y perdait ; son cerveau se brouillait, ses yeux se fermèrent à demi. Le lendemain, il resta toute la journée perché sur une patte, méditant ce qu'il avait entendu, mais ne parvenant pas à digérer toute cette science.

Il comprit pourtant une chose, c'est que savants et ignorants, seigneurs et vassaux, maîtres et esclaves, tout le monde souhaitait du fond du cœur la guérison du bon roi : on considérait sa maladie comme un affreux malheur pour la contrée. Quelle joie et quelles bénédictions éclateraient partout, s'il pouvait se relever de son lit de douleur !

Il paraissait certain qu'une certaine fleur aurait la vertu de dissiper le mal dont il souffrait. Où poussait cette fleur ? On avait interrogé les astres, scruté les murmures du vent, feuilleté les anciens livres. De toutes ces recherches, il n'était sorti qu'une chose, qu'un arrêt : « De l'amour, car l'amour produit la vie ! » C'était bien la peine de s'être torturé l'esprit et

d'avoir épuisé toutes les ressources de la science ; on n'était pas plus avancé qu'auparavant.

Un des docteurs finit cependant par avoir une idée : c'est que le secours devait venir de celle des filles du roi qui était le plus tendrement attachée et dévouée à son père. C'était un premier point qui pouvait conduire à d'autres. Pour cela, voici ce qu'on conseilla à la princesse de faire :

La nuit, au moment où la nouvelle lune allait déclinant vers l'horizon, la princesse se rendit au pied du grand sphinx de marbre, écarta le sable qui entourait le socle, pénétra dans un long couloir souterrain, et atteignit une salle de l'intérieur d'une des pyramides où reposait, au milieu de magnificences incomparables, la momie d'un des plus puissants pharaons des anciens temps. Là, elle posa sa jeune tête contre la poitrine du mort desséché, et attendit ce qui lui serait révélé sur le lieu d'où viendraient à son père la santé et le salut.

La princesse s'endormit et apprit en rêve que, dans un lac profond des marécages du Danemark (l'endroit précis lui était montré), existait la fleur merveilleuse qui pouvait guérir son père.

C'est après avoir obtenu ces révélations que la jeune princesse avait revêtu le plumage d'un cygne et pris son vol vers les bruyères du Nord.

Notre vénérable couple de cigognes était au courant de toutes ces circonstances, et il sait de plus que le Roi de la vase a entraîné la malheureuse princesse au fond des eaux, tandis que dans son pays on la croit morte et perdue pour toujours.

Les savants et les sages, à la suite de cet événement funeste, furent de nouveau consultés. Ils délibérèrent longtemps ; ils siégeaient encore en conseil quand les cigognes revinrent en Égypte.

Un des plus avisés trouva enfin ce que maman cigogne avait dit dès le premier moment : « Elle était fée, elle saura bien s'en tirer ! » Les autres, faute d'avoir rien de mieux à dire, adoptèrent cette conclusion qui fut disertement exposée et formulée, et le conseil s'ajourna, en attendant la suite des événements.

« Moi, dit le père cigogne, je sais bien ce que je vais faire. Je vais enlever le plumage de cygne des deux perfides princesses. Comme ces plumages étaient l'œuvre de leur sœur et qu'elles ne sauraient en fabriquer d'autres, elles ne pourront plus voler jusqu'aux marais du Nord pour y mal faire. Ces deux plumages magiques, je les cacherai là-bas ; peut-être serviront-ils à quelqu'un.

— Où les cacheras-tu ? demanda maman cigogne.

— Là-haut, dans notre nid près du marais, répondit-il ; moi et mes petits nous nous partagerons la peine de les y transporter. Si c'est trop lourd pour être fait en une fois, nous trouverons assez de cachettes en route pour les déposer, et nous les reprendrons à un autre passage. Un seul suffirait, il est vrai, pour notre princesse ; mais on ne sait ce qui peut arriver, mieux vaut en avoir deux. Dans ces pays du Nord on ne peut jamais avoir trop d'effets de voyage.

— Personne ne te saura le moindre gré de ce que tu veux faire, dit maman cigogne. Mais tu es le maître ; hors du temps où je couve, je n'ai rien à dire. »



IV

Retournons aux contrées du Nord. Dans la maison du pirate, où les cigognes revinrent au printemps, on avait donné à la petite fille le nom de Helga. C'était un nom beaucoup trop doux pour un caractère pareil. D'année en année, pendant que les oiseaux voyageurs accomplissaient leur migration périodique, en automne vers le Nil, au printemps vers les mers septentrionales, l'enfant croissait en beauté comme en sauvagerie. Avant même qu'on y eût songé, elle se trouva une jeune fille de seize ans, merveilleusement belle. L'enveloppe était d'une enchanteresse, mais l'intérieur était dur et sans pitié ; elle avait l'âme farouche, tout à fait digne de ces temps sombres et rudes.

C'était un plaisir pour elle de prendre de ses mains blanches le sang chaud qui coulait des blessures des bêtes offertes en sacrifice, et d'en asperger les assistants. Dans sa férocité, elle coupait d'un coup de dent le cou du coq noir que le prêtre allait égorger. Elle disait avec une sérieuse gravité à son père adoptif :

« Si ton ennemi pénétrait la nuit par le toit dans ta maison, pendant que tu es plongé dans le sommeil, si je le voyais ou l'entendais approcher pour te tuer, je ne te réveillerais point. Je ne le pourrais, car mes oreilles me tintent encore du coup que tu m'as donné il y a bien des années. Tu sais ? je ne l'oublie pas. »



Le pirate était enchanté de ces paroles et en riait de tout son cœur. Il était, comme tout le monde, ébloui par les grâces de l'enfant. Il continuait à ignorer que chez Helga forme et humeur changeaient incessamment. Elle montait à cheval sans selle, se tenait droite et ferme, lorsque l'animal partait à triple galop ; elle ne sautait pas à terre quand il se battait avec les autres chevaux. Tout habillée, elle s'élançait dans le fleuve et le descendait à la nage, pour aller au-devant des vaisseaux de son père, lorsqu'il revenait de ses expéditions. Elle coupa la plus longue boucle de ses magnifiques cheveux et en tressa une corde pour son arc : « Ce qu'on fait soi-même, dit-elle, est toujours mieux fait. »

La femme du Viking était une femme de tête et d'une forte volonté. Mais devant sa fille adoptive, elle devenait humble et timide ; elle pensait au

mauvais charme qui pesait sur la malheureuse enfant.

Souvent Helga, lorsque sa mère se tenait au balcon et la regardait, par méchanceté et pour lui faire peur, se plaçait sur le rebord du puits profond, faisait aller ses bras et ses jambes au-dessus de l'ouverture béante, et tout à coup se laissait glisser dans le trou noir. Avec ses instincts de grenouille, elle plongeait et replongeait dans l'eau, puis elle remontait, grimpant avec une force et une agilité merveilleuses. Les vêtements dégouttants d'eau, elle se précipitait dans la salle jonchée de feuillages verts, selon l'usage de ce temps. Les feuilles se ranimaient, pour ainsi dire, sous la pluie fraîche qui les arrosait.

Il y avait toutefois un moment dans la journée où Helga devenait traitable et acceptait le frein. C'était vers le crépuscule. Elle se montrait alors tranquille et songeuse ; elle se laissait conduire et conseiller. Un pressentiment l'attirait vers sa mère adoptive. Lorsque le soleil se couchait et que la métamorphose s'opérait à l'extérieur comme à l'intérieur, elle restait sans mouvement, triste et silencieuse. Cette énorme grenouille, avec sa petite tête plate, faisait pitié à voir. Ses yeux avaient toujours le même regard désolé. Elle n'avait pas de voix. De temps en temps on entendait un coassement étouffé, comme le sanglot d'un enfant endormi.

La Viking la prenait alors sur ses genoux, oubliant l'affreuse laideur du monstre. Plongeant son regard au fond des yeux de l'infortunée, elle disait : « Je souhaiterais presque que tu fusses toujours ainsi. Je ne t'en aimerais pas moins et j'aurais bien soin de toi. Tu me fais peur quand ta beauté te revient. »

Elle traça des signes magiques renommés pour rompre les sortilèges ; elle les jeta, selon les rites, sur sa malheureuse fille. Rien n'y fit. Tout ce qu'on pouvait remarquer, c'est qu'en grandissant la forme de la grenouille se dégrossissait et s'humanisait un peu, pour ainsi dire, sans en être moins horrible.



Le père cigogne, qui ne la connaissait que sous la forme d'une jeune fille, disait à sa compagne : « Croirait-on qu'elle a été si petite qu'elle tenait dans le calice d'une fleur d'iris ? La voilà grande et forte, le vrai portrait de sa mère la princesse d'Égypte. Celle-ci, nous ne la reverrons sans doute jamais. Tu avais pourtant dit, ma chère, tout aussi bien que le plus savant des savants de là-bas, qu'étant fée elle saurait se tirer d'affaire. Je crains que ton présage ne se réalise point. Depuis bien des années, je parcours dans tous les sens le grand marécage ; jamais elle n'a donné signe de vie. Je vais même te le raconter, puisque c'est maintenant de l'histoire ancienne et que tu ne pourras plus m'en gronder : chaque année, quand je reviens ici le premier, te devançant de quelques jours, raccommode notre nid et le purger des ordures de ces malpropres de moineaux, je me promène toute une nuit,

comme si j'étais un hibou ou une chauve-souris, au-dessus des marais. Je n'ai jamais aperçu d'elle la moindre trace. Personne n'a pu jusqu'à présent profiter des deux plumages de cygne que moi et mes petits nous avons eu tant de mal à apporter des bords du Nil en trois voyages. Les voilà maintenant dans notre nid. Mais si le feu prenait à la maison qui est en bois, ces beaux et précieux plumages seraient perdus.

— Et notre bon nid aussi serait perdu, interrompit la mère cigogne d'un ton de dépit ; tu n'as pas l'air d'y penser, et tu t'en soucies, en tout cas, beaucoup moins que de tes plumages ridicules et de ta princesse marécageuse. Va donc la rejoindre au fond de la vase si elle t'intéresse tant, et reste auprès d'elle. Tu n'es qu'un mauvais père. Tu t'occupes de tout, excepté de tes enfants. Je te l'ai dit dès la première fois que j'ai couvé des œufs. Et cette sauvage Helga, tu as fait un beau chef-d'œuvre de l'apporter ici ! Pourvu qu'un de ces jours elle ne m'envoie pas, à moi ou à mes petits, une flèche à travers les ailes ! Elle est si brusque et si emportée qu'elle ne sait jamais ce qu'elle fait. Elle devrait pourtant songer que nous sommes plus anciens qu'elle dans la maison. Avant qu'elle fût ici, je me promenais, comme je le fais en Égypte, partout et familièrement dans la cour. Tout le monde me connaissait et m'estimait ; je pouvais même m'oublier un peu et visiter les pots et les casseroles. Maintenant on ne peut plus s'y fier. J'en suis réduite à rester sur le toit et à me faire du mauvais sang à cause de cette péronnelle ! De plus, elle est cause que nous nous querellons. Vraiment, tu aurais mieux fait de la laisser dans la fleur d'iris ; elle serait devenue ce qu'il aurait plu à Dieu.

— La, la, tu es moins méchante que tes paroles ne le feraient croire, dit le père cigogne ; va, je te connais mieux que tu ne te connais toi-même. »

Sur ce, il fit un bond hors du nid ; battit l'air de deux lourds coups d'ailes, étendit ses pattes tout en long et se mit à voguer majestueusement dans l'air sans remuer les ailes. Après avoir franchi ainsi un certain espace, il frappa de nouveau fortement l'air, puis se remit à planer avec une véritable majesté. Le soleil faisait reluire ses belles plumes noires, entre lesquelles s'avancait sa tête fière et distinguée, à l'expression fine et réfléchie.

« Il est pourtant le plus beau de tous, pensa maman cigogne, qui le suivait des yeux ; mais je n'aurais garde de le lui dire ; il est assez glorieux comme cela. »



V

Cet automne-là, le pirate revint dans ses foyers plus tôt que de coutume. Sa barque était remplie de butin et de prisonniers. Parmi eux il y avait un jeune prêtre de ces chrétiens qui jetaient la dérision sur les anciens dieux Scandinaves.

Bien souvent dans la maison du Viking il avait été question de la religion nouvelle qui se répandait dans le Sud et gagnait partout du terrain avec une singulière rapidité. Saint Ansgaire l'avait apportée jusqu'à Hedeby sur la Slie, où il avait fondé une église. Helga avait, comme tout le monde, ouï parler du Christ qui avait donné sa vie pour l'amour des hommes et pour le salut de l'humanité. Mais chez elle tout entraît, comme on dit, par une oreille et sortait par l'autre. On aurait dit que lorsqu'elle avait figure de jeune fille le mot amour n'avait pas de sens pour elle. Elle ne paraissait capable de le comprendre que lorsqu'elle était blottie, sous la hideuse forme d'une grenouille, dans le réduit où la cachait alors à tous les yeux la femme du pirate.

Celle-ci avait écouté attentivement tous les récits qui se faisaient sur ce fils du vrai et seul Dieu, et elle en avait été singulièrement frappée. Les hommes qui accompagnaient le Viking dans ses expéditions parlaient des temples magnifiques en pierres de taille sculptées élevés à celui à qui ses fidèles adressent des prières toutes d'amour. Ils avaient rapporté quelques lourds vases d'or massif, artistement ciselés et imprégnés de suaves

parfums : c'étaient des encensoirs ; les prêtres chrétiens les secouaient, disait-on, devant l'autel sans tache, sur lequel le sang ne coulait jamais.

Le jeune prêtre prisonnier fut jeté dans la profonde cave murée de la maison de bois ; on lui lia pieds et mains avec des cordes. La femme du pirate était touchée du malheur de ce captif, qui lui parut beau comme Baldour, le fils aîné de la déesse Frigga.

Helga, au contraire, proposa de lui passer des cordes à travers les tendons des talons et de l'attacher à la queue d'un taureau : « Je le poursuivrai avec mes chiens, dit-elle, à travers la bruyère et les marécages. Quelle chasse et quel spectacle agréable pour nos dieux !

— Je sais ce qui leur sera plus agréable encore, dit le Viking ; puisque ce chrétien se raille de nos dieux puissants, il sera demain immolé sur leur autel dans le bois sacré. »

Pour la première fois on allait donc y accomplir un sacrifice humain. Helga demanda comme une grâce que ce fût elle qui aspergerait avec le sang de la victime les idoles et le peuple rassemblé. Elle aiguisa son grand coutelas ; elle en donna un coup à l'un des chiens féroces qui couraient autour de la maison du pirate, et l'animal tomba comme foudroyé : « Ce n'était que pour essayer mon couteau, » dit-elle.

La Viking jeta un regard affligé sur la sauvage jeune fille qui se plaisait dans la méchanceté. Lorsque la nuit vint et que Helga fut transformée de corps et d'esprit, sa mère adoptive lui fit connaître par des paroles touchantes la profonde tristesse de son âme. L'affreuse et monstrueuse grenouille se tenait debout devant elle et la contemplait de ses yeux bruns mélancoliques. Elle écoutait ce que disait sa mère et paraissait tout comprendre comme si elle était, à défaut de la parole, douée pleinement de la pensée.

« Jamais encore, dit la femme du pirate, je n'ai laissé entendre à qui que ce soit, pas même à mon seigneur et maître, ce que j'ai à souffrir à cause de toi. Mon cœur est abreuvé d'amertume, tant j'ai conçu pour toi une tendresse maternelle, tandis que la tendresse ni l'amour n'ont jamais pénétré dans ton âme et que ton cœur est pareil à une de ces froides fleurs qui naissent dans la boue des marécages ! »

L'infortuné monstre se mit à trembler. On aurait dit que ces paroles de reproche avaient touché un lien invisible entre son corps et son âme. Ses yeux se remplirent de grosses larmes.

« Les jours douloureux, reprit la femme du pirate, viendront aussi pour toi qui te réjouis du malheur des autres. Mon cœur alors saignera, et je serai désolée. Ah ! il eût mieux valu qu'on t'eût exposée sur la grande route, et que le froid de la nuit t'eût pour toujours endormie, quand tu venais de naître. »

La Viking pleura amèrement. Dans son chagrin et dans sa colère elle se retira derrière la peau d'ours qui pendait au plafond et partageait la chambre en deux. La pauvre grenouille demeura seule dans un coin. Il régnait un profond silence. Tout à coup on eût entendu comme des sanglots étouffés. C'était Helga, que l'affliction de sa mère adoptive avait singulièrement remuée et bouleversée. Le monstre fit un pas du côté de la porte, puis écouta ; n'entendant aucun bruit, elle marcha de nouveau, et, arrivée contre la porte, elle souleva de ses mains maladroites le verrou de bois qui la fermait. Elle tira ensuite le loquet et sortit. Une lampe était allumée dans l'antichambre. Elle la prit. Elle se dirigea vers la cave ; elle ôta la barre de fer qui en maintenait la porte. Ces choses lui étaient difficiles à faire dans son état de métamorphose, mais une volonté énergique lui en donnait le pouvoir. Elle descendit les escaliers avec sa lumière et se trouva près du prisonnier.



Il sommeillait. Elle le toucha de sa main froide et humide. Il se réveilla et aperçut l'horrible monstre. Il tressaillit et crut avoir devant lui une apparition de l'enfer. Helga prit son couteau dont elle s'était pourvue, coupa les liens qui attachaient les pieds et les mains du prêtre, et lui fit signe de la suivre.

Il prononça une sainte prière, fit le signe de la croix : la figure effroyable ne disparut pas. Il reconnut alors que ce n'était pas une vision et murmura les paroles de l'Écriture : « Béni soit celui qui prend pitié du malheureux ; le Seigneur le secourra aussi dans l'infortune ! »

« Qu'es-tu ? continua-t-il en élevant la voix. D'où vient cette forme bestiale, et comment sembles-tu remplie, malgré cela, de compassion et de bienveillance ? »

La grenouille resta muette ; elle renouvela ses signes ; le prêtre la suivit. A travers les couloirs fermés seulement par des peaux de bêtes, elle le conduisit vers l'écurie, lui montra un cheval. Le prisonnier la comprit et s'élança sur le cheval. Le monstre sauta à la crinière de l'animal, lui fit prendre sa course et le dirigea vers la bruyère.

Ils coururent ainsi à travers la plaine. Le prêtre voyait bien que la miséricorde de Dieu agissait par le moyen de ce monstre ; il prononça de nouvelles prières, psalmodia de saints cantiques pour conjurer le charme, s'il y en avait. Helga frissonna. Était-ce la puissance des prières ? était-ce l'approche du matin ? Elle voulut arrêter le cheval et sauter par terre. Le prêtre la retint et précipita au contraire le galop de leur monture.

Le ciel se colora de teintes rouges et les premiers rayons du soleil jaillirent à l'horizon ; aussitôt la transformation s'opéra. La belle jeune fille avec tous ses instincts diaboliques reparut. Elle sauta à bas du cheval, qui s'arrêta à sa voix, tira de sa ceinture son couteau aiguisé, et, prompt comme l'éclair, se précipita sur le prêtre, qui ne s'attendait à rien.

« Pâle esclave, s'écria-t-elle, je vais t'enfoncer ce couteau dans la poitrine ! »

Le prêtre, descendu à son tour de la monture qui les avait emportés jusque-là, évita le coup. Un vieux chêne près duquel ils se trouvaient lui vint en aide : ses racines qui s'enchevêtraient en mille replis au-dessus du sol emprisonnèrent les pieds de la jeune fille et la retinrent fermement. Tout à côté jaillissait une source. Le prêtre y prit de l'eau dans le creux de la main, il la répandit sur la tête d'Helga, et, prononçant des paroles de bénédiction, il ordonna aux esprits de ténèbres de s'éloigner d'elle. L'eau sainte n'a pas de force là où la source de la foi ne coule pas intérieurement. Toutefois l'action mystérieuse du prêtre produisit sur Helga un effet frappant. La violente créature se trouva comme brisée et anéantie ; elle laissa tomber ses bras et s'échapper de ses mains le couteau, que le prêtre ramassa. Elle considéra avec de grands yeux étonnés celui qui lui paraissait maintenant un habile et puissant magicien.

« Il a récité, se dit-elle, des runes secrètes et tracé dans l'air des caractères sacrés qui domptent les éléments. »

Elle qui n'aurait pas sourcillé s'il avait brandi au-dessus d'elle une hache flamboyante, elle se sentait vaincue par ce signe de la croix qu'il avait tracé sur son front. Pour la première fois, sans mouvement, la tête penchée sur la poitrine, tout le corps fléchi, elle semblait domptée et apprivoisée. Le prêtre lui rappela l'action de miséricorde que, sous une autre forme, elle avait exercée à son égard. Elle avait coupé ses liens et l'avait ramené à la lumière et à la vie.

« A mon tour, poursuivit-il, je romprai les chaînes qui te lient ; je vais te conduire à Hedeby, sur le sol chrétien. Saint Ansgaire saura bien rompre

l'étrange enchantement qui pèse sur toi. »

Il se jeta à genoux et pria avec ferveur. La forêt formait un tranquille sanctuaire ; les oiseaux remplaçaient par leurs gazouillements les chants des fidèles ; la menthe sauvage parfumait l'air, au lieu de l'encens. Le prêtre prononça d'une voix retentissante le verset de l'Écriture : « Qu'il apparaisse à ceux qui sont dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et qu'il dirige nos pas dans la voie de la paix ! »

Pendant qu'il priait, le cheval qui les avait amenés broutait à côté d'eux de grands buissons de mûres tout chargés de fruits. Il faisait tomber dans les mains d'Helga les baies savoureuses qui s'offraient ainsi d'elles-mêmes pour lui servir de rafraîchissement. Helga était comme une somnambule, entre la veille et le sommeil. Elle se laissa patiemment asseoir sur la croupe du cheval. Le prêtre monta ensuite devant elle ; il avait fait avec deux branches une croix qu'il tenait devant lui. Le cheval reprit sa course à travers la forêt, qui était de plus en plus sauvage.

Le chemin était sans cesse barré par d'épaisses broussailles ; les eaux sans écoulement formaient des marécages. Il leur fallait faire détour sur détour. En revanche, l'air était frais, vivifiant, imprégné de bonnes senteurs. Le prêtre, dans ce long voyage, cherchait à instruire Helga ; il lui faisait entendre des paroles toutes pénétrées de l'ardeur de la foi et de la charité chrétienne. La goutte de pluie, dit-on, creuse la pierre la plus dure. Les vagues de la mer, en les caressant, arrondissent, les pointes et les aspérités du granit. De même, les paroles du prêtre, aidées de la grâce divine, adoucissaient peu à peu la farouche Helga. Elle n'en avait pas conscience elle-même. Comme les chants d'une mère pénètrent dans l'âme de l'enfant, qui en répète les mots l'un après l'autre sans les comprendre ; comme ces mots se groupent peu à peu et finissent par lui offrir un sens, ainsi agissait l'enseignement nouveau et vivifiant du prêtre chrétien.

Ils sortirent de la forêt, franchirent une bruyère étendue, au bout de laquelle ils rentrèrent dans un bois. A la tombée du soir, une troupe de brigands se précipita sur eux.

« Où as-tu volé cette ravissante jeune fille ? » s'écrièrent les bandits en les entourant. Le prêtre n'avait d'autre arme que le couteau qu'il avait arraché à la jeune fille. Il s'en servit pour écarter les brigands. L'un d'eux brandit sa hache sur lui ; il esqua le coup ; mais la hache frappa le cheval, qui, tout sanglant, tomba sur ses genoux. Helga se précipita sur son coursier favori. Le prêtre se plaça devant elle pour la défendre. Un lourd marteau de

fer qui lui fut lancé l'atteignit au front, fit jaillir sa cervelle ; il tomba foudroyé.

Les brigands saisirent la belle Helga pour l'emmener. Le soleil se couchait ; le dernier rayon s'éteignit. La métamorphose s'opéra. La jeune fille ravissante se changea tout à coup en une grenouille gigantesque : sa large bouche verdâtre, ses bras minces et visqueux, ses mains membraneuses, s'ouvrant comme des éventails, faisaient horreur.

Les brigands, terrifiés, reculèrent à cette vue. Le monstre s'en alla sautillant et disparut dans les broussailles. Ils se dirent que c'était quelque méchante ruse du dieu Loke. Il y avait là, en tout cas, un redoutable mystère. Ils se sauvèrent tout tremblants, sans regarder derrière eux.



VI

La pleine lune se leva et éclaira de sa lueur toute la contrée. La pauvre Helga, sous sa forme misérable, se traîna hors du fourré et revint auprès du prêtre tué. Elle le regarda avec des yeux qui paraissaient pleurer. Sa petite

tête de grenouille fit entendre un coua, coua qui ressemblait aux sanglots d'un enfant. Elle se jeta sur lui avec désespoir, cherchant à le ranimer. Elle puisa de l'eau dans ses mains et la lui versa sur le visage. Peine inutile ! il était mort. Elle le comprit bientôt. Elle comprit encore que, s'il restait ainsi, les bêtes féroces viendraient lacérer le cadavre. « Non, cela ne sera pas, » se dit-elle.

Elle essaya de creuser la terre au moyen d'une branche d'arbre. Les membranes tendues entre ses doigts se déchirèrent et le sang se mit à couler. Ce travail était au-dessus de ses forces ; il fallut y renoncer. Elle couvrit le mort de feuilles fraîches, plaça sur ces feuilles de grandes branches, entre les branches entassa des feuilles et des herbes sèches, et sur le tout porta les pierres les plus lourdes qu'elle put soulever, construisant ainsi un tombeau.

La nuit entière se passa à ce travail. Le soleil perça les brouillards du matin : la belle jeune fille était là debout, les mains ensanglantées, et, pour la première fois, des larmes sur les joues.

Elle regarda autour d'elle, comme si elle sortait d'un affreux cauchemar. Se sentant défaillir, elle s'appuya à un arbre. Puis elle grimpa dans les branches et s'y blottit comme un écureuil effrayé.

Le calme et le silence règnent dans la forêt déserte, le silence de la mort, dit le vulgaire, mais combien au contraire la vie y éclate de toutes parts ! Des essaims de papillons jouent dans les airs, voltigeant en cercle les uns autour des autres. Du fond des fourmilières sortent des milliers de petits êtres actifs courant çà et là avec une prodigieuse rapidité. Les moustiques dansent des sarabandes. Les grosses mouches bourdonnent. Les bêtes du bon Dieu, les scarabées dorés, tous les insectes se mettent en route. Le ver de terre lui-même sort de sa demeure. Une taupe montre le nez à la porte de son souterrain. L'homme passe au milieu de tout cela, et, ne voyant rien, s' imagine que la mort règne autour de lui, comme un aveugle nie la clarté du jour.

Une troupe de pies aperçut Helga. Elles volèrent en rond, en piaillant, autour du sommet de l'arbre, se posèrent sur les hautes branches, s'approchèrent avec une impertinente curiosité. Un regard de la jeune fille les mit en fuite. Elles s'en allèrent, jasant à qui mieux mieux sur le compte de cette étrange créature et se demandant ce qu'il fallait en penser. Qu'elles n'y comprissent rien, il n'y avait pas à s'en étonner. Helga ne se comprenait plus elle-même. Elle resta immobile la plus grande partie du jour. Le soir, quand le soleil fut près de disparaître, elle glissa à bas de l'arbre qu'elle

avait choisi pour refuge. En même temps que le dernier rayon de l'astre s'éteignait, elle reprit son horrible forme. Toutefois ses yeux conservaient une expression de plus en plus humaine ; ils étaient même plus doux et plus tendres que lorsqu'elle était jeune fille. Ils brillaient d'un sentiment profond et se remplissaient de ces belles larmes perlées qui soulagent le cœur.

Helga aperçut au pied du monticule funéraire qu'elle avait formé la nuit précédente la croix de branches, dernier ouvrage de celui qui y était inhumé. Elle la ramassa et traça autour de la tombe des signes reproduisant la même figure. Pendant qu'elle gravait ainsi le symbole sacré sur le sol, les membranes de ses mains tombèrent comme un gant déchiré. Elle en aperçut la blancheur éclatante. Ses lèvres tremblèrent, sa langue remua ; le nom que le prêtre avait souvent répété pendant leur course à travers la forêt se représenta à sa mémoire : « Jésus-Christ ! » et elle le prononça distinctement. Aussitôt la peau du monstre se détacha d'elle-même et glissa à ses pieds. Helga était redevenue la belle jeune fille que le jour seul avait jusqu'alors connue.

Ce fut pour elle un moment de joyeuse surprise ; mais une sensation d'insurmontable fatigue la saisit aussitôt ; elle s'étendit sur l'herbe, pencha la tête et s'endormit.

Son sommeil ne fut pas long. Vers minuit, elle se réveilla.

Devant elle, elle voyait le jeune prêtre assassiné sorti de sa tombe de feuillage et tout environné de lumière. Le cheval tué était aussi debout, jetant l'écume par les naseaux.

Le prêtre la regardait de son profond regard, où la pitié tempérerait la justice. Ce regard sembla éclairer toute l'âme de Helga. Elle vit en un instant toute sa vie passée : le bien qu'on lui avait fait, la tendresse et le dévouement de sa mère adoptive, qui l'avait mille fois sauvée. Elle reconnut aussi qu'elle-même s'était abandonnée toujours à ses farouches instincts et n'avait fait aucun effort pour les combattre. Elle sentit son indignité, et en même temps un éclair de la flamme qui purifie les cœurs l'illumina.



« Fille de la vase, dit le prêtre chrétien, tu ne dois pas retourner à la vase d'où tu es sortie. Le rayon de soleil enfermé dans ton être t'entraînera, vers sa source. Je reviens du pays des morts ; toi aussi tu en parcourras un jour les sombres vallées pour atteindre au sommet des montagnes resplendissantes de lumière où trônent la Grâce et la Perfection. Mais le moment n'est pas encore venu. Je ne viens plus te chercher pour te conduire à Hedeby. Avant de recevoir le baptême, il est nécessaire que tu retournes à la nappe d'eau marécageuse et que tu en retires et rapportes à la lumière la racine de ton être. C'est seulement après que tu auras accompli ce devoir que le sacre divin pourra t'être donné ! »

Il déposa Helga sur le cheval frémissant ; il lui mit entre les mains un de ces ostensoirs d'or que la jeune fille se souvenait d'avoir vus dans la maison du Viking. Lui-même ayant en main la croix de branches, il prit place sur la monture impatiente. Ils partirent à travers les airs. La blessure ouverte que le prêtre avait au front brillait comme un diadème orné de pierreries.

Ils couraient au-dessus de la forêt bruissante, franchissaient les collines, les lacs et les plaines. Lorsqu'il y avait au-dessous d'eux de ces monticules qu'on nomme des tombeaux des Géants, les héros antiques qui y reposent sortaient de terre, tout vêtus d'acier, montés sur leurs chevaux de bataille. Leur casque doré luisait à la clarté de la lune, et leur long manteau flottait au vent comme une noire traînée de fumée. Les dragons qui couvent les trésors cachés dressaient la tête et agitaient leurs ailes. Les gnomes, les

kobolds interrompaient dans les mines leur travail souterrain. Ils s'élançaient de leurs puits profonds ; cela faisait un fourmillement de flammes rouges, bleues et vertes, qui petillaient, s'éteignaient, renaissaient comme du papier qui brûle.



Ils arrivèrent au vaste marécage dont il est parlé au commencement de ce récit. Ils volèrent tout autour, en décrivant de grands cercles. Le prêtre leva

la croix toute droite, elle jetait autant d'éclat que si elle eût été d'or étincelant. Il psalmodiait des cantiques, que Helga cherchait à répéter, comme l'enfant joint sa voix hésitante au chant maternel. De l'encensoir qu'elle avait à la main s'éleva une fumée d'encens, au parfum si pénétrant et si puissant, que tout ce qui reposait de germes au fond de l'eau fut attiré à la surface pour y éclore à la vie : joncs, herbes, plantes, tout s'épanouit en un instant. Des milliers d'iris s'étendirent sur la nappe d'eau comme un épais tapis de fleurs. Sur ce tapis se trouvait, bercée par le flot paisible, une femme endormie. Helga crut d'abord apercevoir sa propre image réfléchie dans l'étang ; mais la ressemblance l'abusait : c'était sa mère, la princesse du Nil, l'épouse du Roi de la vase.

Le prêtre ordonna à Helga de la placer sur le cheval. L'animal s'affaissa d'abord sous ce nouveau poids, comme s'il n'eût été qu'une enveloppe gonflée de vent. Mais en le touchant avec la croix, le prêtre rendit toute sa force au fantôme aérien, qui emporta vigoureusement son triple fardeau. Ils s'éloignèrent du marais, et furent en un clin d'œil sur la terre ferme. Le coq chanta dans la maison du Viking. Le prêtre et le cheval disparurent dans les airs comme les personnages d'un rêve. La mère et la fille restaient seules en présence l'une de l'autre.

« N'est-ce pas mon image que je vois ? dit la mère contemplant sa fille avec surprise.

— C'est aussi la première pensée que j'aie eue, répondit Helga, mais nous sommes deux, et je suis ton enfant ! »

Elles se tinrent longtemps embrassées.

« Mon enfant, dit la mère, tu es la fleur de mon cœur née au fond des eaux ! Je comprends maintenant le sens de l'oracle : c'est par toi que mon père doit renaître à la vie ! »



VII

Pendant qu'elles se tenaient enlacées, le père cigogne vint voltiger autour d'elles en traçant des cercles de plus en plus étroits. Lorsqu'il eut bien vu à qui il avait affaire, il partit comme un trait vers son nid ; il y prit les plumages de cygne qu'il gardait depuis bien des années, revint vers la mère et la fille, et laissa tomber les deux vêtements magiques. La mère les reconnut aussitôt, vêtit l'un et fit vêtir l'autre à sa fille, et les voilà devenues deux cygnes blancs planant dans les airs.

Père cigogne les accompagnait : « Nous pouvons causer ensemble, dit-il, bien que nos becs ne soient pas tout à fait de même forme. Cela n'empêche pas de s'entendre. Vous venez bien à propos, car nous partons cette nuit même pour l'Egypte : regardez-moi bien, ne reconnaissez-vous pas un vieil ami des bords du Nil ? Mère cigogne vous aime bien aussi, quoique son bec parle quelquefois autrement que son cœur. Elle a toujours dit que la princesse saurait bien à la fin s'échapper du marécage. Pour mon compte, j'en suis tout réjoui. Tout à l'heure, quand il fera plus grand jour, nous partirons en bande nombreuse ; il y aura moins de danger pour vous, et nous vous montrerons le chemin. »



Helga dit qu'elle ne pouvait quitter le Danemark sans avoir revu sa mère adoptive, la bonne femme du Viking. Les soins qu'elle lui avait donnés, les tendres paroles qu'elle lui avait dites, les larmes qu'elle avait versées, tout cela se représentait à son esprit, et en ce moment il lui semblait que de ses deux mères c'était celle-là qu'elle préférait.

« Oui, oui, dit le père cigogne, nous passerons par la grande maison de bois. Là m'attend maman cigogne avec nos jeunes. Ils vont être bien étonnés de vous voir. La maman ne dira pas grand'-chose, elle a le parler bref, mais elle a le cœur meilleur que la tête. Je m'en vais faire claquer mon bec, afin de les avertir de notre arrivée. »

Et il fit, en effet, claquer son bec de la bonne façon.

La maison du pirate était tout entière plongée dans le sommeil. La Viking ne s'était décidée que bien tard à prendre du repos. Elle était dans l'affliction et dans l'angoisse à cause de Helga, qui depuis trois jours avait disparu en même temps que le prisonnier chrétien. C'était elle bien certainement qui avait favorisé la fuite de celui-ci, car le cheval qui manquait à l'écurie était le sien.

Elle finit par gagner sa couche et s'endormir. Le rêve envahit son esprit. Un ouragan terrible était déchaîné. Les vagues de la mer roulaient en mugissant, soulevées à l'est et à l'ouest par les courants de la mer du Nord et du Cattegat. L'immense serpent qui, au fond de l'Océan, tient la terre enserrée dans ses replis, tremblait, tressaillait convulsivement. C'était la nuit terrible du Ragnarok, comme l'appelaient les païens, où la création devait périr et en même temps tous les dieux. La trompette de guerre retentit. On vit les dieux revêtus de leurs puissantes armures passer et galoper par-dessus l'arc-en-ciel pour tenter le dernier combat. Les valkyries ailées volaient en avant. Les héros morts aux champs de bataille formaient l'arrière-garde. L'atmosphère était éclairée des lueurs de cent aurores boréales, mais elles ne purent lutter contre les ténèbres qui allaient s'épaississant de plus en plus.

La Viking épouvantée vit tout à coup à côté d'elle Helga sous l'horrible forme de grenouille. La pauvre créature tremblait et se serrait contre sa mère adoptive, qui la prit sur ses genoux et la pressa contre son sein. L'air retentissait de coups d'épées et de massues. On entendait comme le bruit d'une grêle infernale : c'étaient des milliers de flèches qui sifflaient de tous côtés. L'heure était sonnée où le ciel et la terre allaient se fendre et s'éparpiller dans l'espace ; où les étoiles allaient être précipitées avec tout l'univers dans la mer de feu de Sourtour qui doit tout engloutir. Mais la femme du Viking avait toujours cru qu'il surgirait une nouvelle terre, un nouveau ciel où régnerait le dieu inconnu. Après l'immense cataclysme, elle vit en effet le jour reparaître. Elle aperçut montant vers le ciel un être transfiguré et d'une beauté parfaite. C'était, croyait-elle, Baldour, le dieu

doux et compatissant qui ressuscitait de l'empire des morts ; mais, en le regardant mieux, elle reconnut le prêtre chrétien échappé de sa prison.

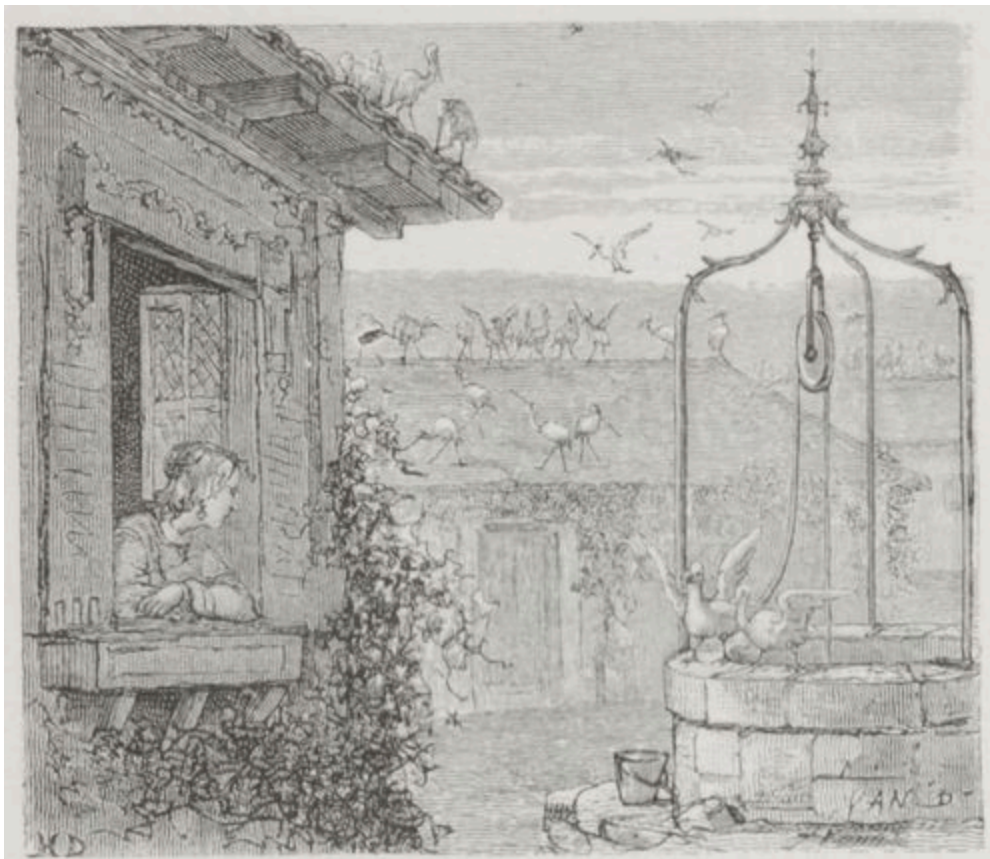


« Jésus-Christ ! » s'écriait-elle en le reconnaissant. En même temps elle imprimait un baiser sur le front de Helga. L'enveloppe bestiale dans laquelle celle-ci était enfermée tombait aussitôt. Helga se trouvait devant elle dans sa beauté de jeune fille, non plus farouche, mais gracieuse, douce, aimante, les yeux brillants de tendresse ; elle embrassait les mains de sa mère adoptive, la bénissait pour les marques d'affection qu'elle lui avait prodiguées, pour les bonnes pensées qu'elle avait éveillées en elle, et surtout pour avoir invoqué ce nom divin qui l'avait délivrée du charme funeste. Pendant qu'elle parlait, Helga se transformait en un cygne aux puissantes ailes. Elle s'éleva dans les airs, qu'elle fendit avec un bruissement pareil à celui que fait une bande d'oiseaux voyageurs.

La femme du pirate se réveilla en ce moment. Elle entendit réellement au dehors de nombreux battements d'ailes. Elle se rappela que c'était le temps

où les cigognes émigrent. Elle voulut voir, avant leur départ, ces oiseaux amis des hommes. Elle se leva et alla regarder au dehors.

Partout sur les rebords du toit, cigognes se pressaient contre cigognes. Toujours il en arrivait de nouvelles bandes voltigeant en larges cercles. En face du balcon, près du puits, sur la margelle duquel la sauvage Helga s'asseyait autrefois pour effrayer sa mère, se tenaient deux beaux cygnes qui la regardaient d'un air d'intelligence. Elle se rappela son rêve ou sa vision, se souvint d'avoir vu Helga transformée en cygne, et cette pensée la remplit d'une joie singulière.



Les cygnes se mirent à battre des ailes. Ils courbèrent leur cou comme pour envoyer un dernier salut. La Viking étendit ses bras vers eux. On aurait dit qu'elle comprenait tout ; elle leur souriait à travers les larmes.

Voilà que toutes les cigognes s'élevèrent à la fois avec un grand bruit d'ailes et un formidable claque tage de becs.

« Nous n'attendons pas les cygnes, dit mère cigogne. Ils n'en finissent pas avec leurs adieux. S'ils veulent venir, libre à eux ! Nous ne pouvons pas rester ici jusqu'à ce que les vanneaux et les grives partent à leur tour. C'est

tout de même beau de voyager comme nous par familles, et non pas comme les perdrix et les pluviers, dont les mâles volent à part et les femelles aussi. Ce sont des animaux non civilisés. Mais quel bruit ces cygnes font-ils donc avec leurs ailes ?

— Chacun vole à sa manière, répond père cigogne ; les cygnes volent en biais. Les grues marchent bien en triangle et les vanneaux en ligne serpentine.

— Ne vas-tu pas nous parler de serpents, quand nous sommes dans les airs ? interrompit mère cigogne. Les jeunes se sentent venir l'eau à la bouche, et, ne pouvant satisfaire leur envie, ils sont de mauvaise humeur lorsqu'ils ont besoin de tout leur courage pour supporter la fatigue.

— Sont-ce là les hautes montagnes dont j'ai entendu parler ? demande Helga à sa mère.

— Non, répond celle-ci, c'est un orage qui passe au-dessous de nous.

— Et qu'est-ce que ces grands nuages blancs ?

— Ce sont les pics couverts d'une neige éternelle. »

Elles passaient au-dessus des Alpes. Elles voient s'étendre les flots bleus de la Méditerranée.



« L'Afrique ! les côtes d'Égypte ! » s'écrie avec allégresse la princesse du Nil, apercevant de loin sa patrie, qui se déroulait comme un long ruban jaune.

Les cigognes se signalèrent également les unes aux autres les sommets des Pyramides et hâtèrent leur vol.

« Je flaire déjà les grenouilles grasses, dit mère cigogne. Oui, mes petits, vous allez vous régaler et faire ripaille. Du courage ! Vous verrez aussi vos parents, les ibis, les grues, les marabouts : ils sont tous de notre famille, mais ce sont nos cadets ; ils sont loin d'être aussi beaux que nous, quoiqu'ils se donnent de grands airs. Les ibis surtout ont des prétentions insupportables. Autrefois, les Égyptiens les adoraient, embaumaient leurs corps morts avec des herbes odoriférantes ; ils en faisaient des momies sacrées. Cela leur a tourné la tête. En vérité, ne vaut-il pas mieux avoir l'estomac bien garni de simples tétards, et être en vie, que d'être mort et d'avoir le ventre rempli de condiments précieux ? Je suis sûr que c'est votre avis, et c'est le mien. Patience, vous allez pouvoir vous en donner à cœur joie ; encore quelques coups d'ailes !

— Voici les cigognes revenues, » dit- on dans le riche palais des bords du Nil.

Le roi reposait dans la salle ouverte, étendu sur des coussins, et couvert d'une peau de léopard. Il était toujours paralysé et engourdi ; il n'était pas mort ; on ne pouvait dire non plus qu'il vivait.

Deux magnifiques cygnes vinrent tout à coup s'abattre dans la salle. Ils jetèrent bas leur plumage et deux femmes, l'une paraissant à peine plus âgée que l'autre, et toutes deux se ressemblant comme deux gouttes d'eau, s'approchèrent du vieux roi immobile et malade. Helga se pencha sur lui et l'embrassa. Aussitôt les joues de son grand-père se colorèrent ; ses yeux reprirent leur vivacité ; le mouvement revint dans ses membres raidis. Le monarque se leva guéri et plein de joie : la fleur née au fond des marais du Nord avait opéré ce prodige.



VIII

L'allégresse régnait dans le palais du monarque et dans les nids des cigognes. Ces dernières faisaient chère abondante et réparaient les privations du voyage.

Quand elle fut bien repue, ainsi que toute sa famille :

« J'espère, dit la mère cigogne à son époux, que tu vas devenir un personnage important : cela ne peut te manquer, après tout ce que tu as fait ?

— Qu'ai-je donc fait de si méritoire ? dit le père cigogne, et que veux-tu que je devienne ?

— C'est toi qui as tout fait, répliqua la mère. Sans toi et sans nos petits, est-ce que les princesses auraient jamais revu l'Égypte ? auraient-elles, par conséquent, pu rendre la santé au vieux roi ? Il est impossible qu'on ne te décerne point quelque récompense. On te donnera pour le moins le bonnet de docteur, transmissible à nos petits, qui le transmettront à leurs petits, et ainsi de suite à perpétuité. Cette distinction te siéra à merveille, je t'assure. Tu as l'air grave d'un docteur, tu joueras très-bien ton personnage. »

Les savants et les sages s'assemblèrent et exposèrent l'idée fondamentale qui paraissait se dégager de ces événements. « L'Amour fait naître la vie, » disaient-ils, voilà bien l'oracle, mais ils s'accordaient assez mal sur l'application qu'il y avait à faire de cet axiome. Enfin la majorité conclut que la princesse d'Égypte était allée trouver comme un chaud rayon de soleil le Roi de la vase, et que de leur union était provenue ce que l'énigme appelait la fleur miraculeuse.

« Je ne puis rapporter bien clairement leurs paroles, dit aux biens le père cigogne qui avait écouté leurs discussions du haut du toit. Tout ce que je sais, c'est que leurs explications ont été si subtiles, si profondes, qu'ils ont reçu immédiatement les plus hautes distinctions et les plus magnifiques présents. Il y en a même un qui n'a pas ouvert la bouche, et à qui l'on a donné cependant un superbe cadeau, parce qu'on a supposé qu'il n'en pensait pas moins.

— Et toi, qui as tout fait, ils t'ont oublié ! repartit la mère cigogne. Ce serait un peu fort ! prenons patience, ton tour viendra. »

Bien avant dans la nuit, lorsque le doux et paisible sommeil était depuis longtemps descendu sur les heureux habitants du palais, quelqu'un veillait. Ce n'était pas le père cigogne ; bien qu'il fût planté sur une patte, et qu'on

eût dit de loin une sentinelle, il dormait profondément. C'était Helga ; penchée sur le balcon, elle contemplait le ciel clair, les étoiles étincelantes, qui paraissaient bien plus grandes que dans les brumes du Nord. Elle songeait aux marécages du Danemark, aux doux yeux de sa mère adoptive, à la bonté et à la tendresse qu'elle avait trouvées dans la femme du pirate normand. Elle eût voulu lui dire où elle était, lui faire savoir qu'elle pensait à elle. Une idée lui vint, à force d'y réfléchir.



Aux premiers beaux jours du printemps, lorsque les cigognes allaient repartir pour le Nord, Helga retira de son bras son bracelet d'or, et y fit graver son nom. Elle appela alors le père cigogne, lui mit le grand anneau d'or autour du cou, et le pria de le remettre à la femme du Viking, qui comprendrait que sa fille adoptive vivait heureuse et se souvenait d'elle.

« C'est lourd à porter, pensa le père cigogne lorsqu'il s'envola avec le bracelet ; mais il ne faut jeter sur la route ni or ni honneur. D'ailleurs les cigognes portent bonheur, c'est entendu, et l'on est obligé de justifier sa bonne réputation.

— Encore un service qu'on te demande ! dit la mère cigogne, et toujours pas la moindre distinction ! C'est révoltant.

— Ne comptes-tu pour rien une bonne conscience ?

— Elle ne donne ni bon vent, ni bon plat, » répliqua la mère cigogne, toujours indignée.

Toutefois, à leur retour, ils éprouvèrent une douce surprise. Helga avait fait représenter toute son histoire en hiéroglyphes sur un monument, et les cigognes y jouaient un grand rôle ; pleine justice leur était rendue.

« C'est une attention délicate, à la bonne heure ! dit le père cigogne.

— C'est bien le moins qu'on te devait, » repartit la mère d'un ton radouci.

Et lorsque Helga les aperçut, elle vint sur le balcon, les appela, les flatta, leur caressa le dos. Le vieux couple se dandinait, courbant le cou et balançant la tête. La mère cigogne oublia tout à fait l'amertume qu'elle avait sur le cœur, et les petits, témoins de cette scène touchante, se réjouissaient de la faveur accordée à leurs parents.

Franchissons un millier d'années :

« Eli bien, dit une cigogne mâle, voilà que nous avons entendu la fin de cette histoire qu'on a si souvent contée. La conclusion me plaît tout à fait. Qu'en dis-tu, ma bonne ?

— Oui, répondit la cigogne femelle, mais nos petits la trouveront-ils à leur goût ?

— Ah ! dit l'autre, voilà, en effet, le point important. »



LE SCHILLING D'ARGENT

I

Il y avait une fois un schilling. Lorsqu'il sortit de la Monnaie, il était d'une blancheur éblouissante ; il sauta, tinta : « Hourrah ! dit-il, me voilà parti pour le vaste monde ! » Et il devait, en effet, parcourir bien des pays.

Il passa dans les mains de diverses personnes. L'enfant le tenait ferme avec ses menottes chaudes. L'avare le serrait convulsivement dans ses mains froides. Les vieux le tournaient, le retournaient, Dieu sait combien de fois, avant de le lâcher. Les jeunes gens le faisaient rouler avec insouciance.

Notre schilling était d'argent de bon aloi, presque sans alliage. Il y avait déjà un an qu'il trottait par le monde, sans avoir quitté encore le pays où on l'avait monnayé. Un jour enfin il partit en voyage pour l'étranger. Son possesseur l'emportait par mégarde. Il avait résolu de ne prendre dans sa bourse que de la monnaie du pays où il se rendait. Aussi fut-il surpris de retrouver, au moment du départ, ce schilling égaré. « Ma foi, gardons-le, se dit-il, là-bas il me rappellera le pays ! » Il laissa donc retomber au fond de la bourse le schilling, qui bondit et résonna joyeusement.

Le voilà donc parmi une quantité de camarades étrangers qui ne faisaient qu'aller et venir. Il en arrivait toujours de nouveaux avec des effigies nouvelles, et ils ne restaient guère en place. Notre schilling, au contraire, ne bougeait pas. On tenait donc à lui : c'était une honorable distinction.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées : le schilling avait fait déjà bien du chemin à travers le monde, mais il ne savait pas du tout où il se trouvait. Les pièces de monnaie qui survenaient lui disaient les unes qu'elles étaient françaises, les autres qu'elles étaient italiennes. Telle qui entraînait lui apprit qu'on arrivait en telle ville ; telle autre qu'on arrivait dans telle autre ville. Mais c'était insuffisant pour se faire une idée du beau voyage qu'il faisait. Au fond du sac on ne voit rien, et c'était le cas de notre schilling.

Il s'avisa un jour que la bourse n'était pas bien fermée. Il glissa vers l'ouverture pour tâcher d'apercevoir quelque chose. Mal lui prit d'être trop curieux. Il tomba dans la poche du pantalon ; quand le soir son maître se déshabilla, il en retira sa bourse, mais y laissa le schilling. Le pantalon fut mis dans l'antichambre, avec les autres habits, pour être brossé par le garçon d'hôtel. Le schilling s'échappa de la poche et roula par terre ; personne ne l'entendit, personne ne le vit.

Le lendemain, les habits furent rapportés dans la chambre. Le voyageur les revêtit, quitta la ville, laissant là le schilling perdu. Quelqu'un le trouva et le mit dans son gousset, pendant bien s'en servir.

« Enfin, dit le schilling, je vais donc circuler du nouveau et voir d'autres hommes, d'autres mœurs et d'autres usages que ceux de mon pays ! »

Lorsqu'il fut sur le point de passer en de nouvelles mains, il entendit ces mots : « Qu'est-ce que cette pièce ? Je ne connais pas cette monnaie. C'est probablement une pièce fausse ; je n'en veux pas : elle ne vaut rien. »

C'est en ce moment que commencent en réalité les aventures du schilling, et voici comme il racontait plus tard à ses camarades les traverses qu'il avait essuyées.

II

« Elle est fausse, elle ne vaut rien ! » A ces mots, disait le schilling, je vibraï d'indignation. Ne savais-je pas bien que j'étais de bon argent, que je sonnais bien, et que mon empreinte était loyale et authentique ? Ces gens se trompent, pensais-je ; ou plutôt ce n'est pas de moi qu'ils parlent. Mais non, c'était bien de moi-même qu'il s'agissait, c'était bien moi qu'ils accusaient d'être une pièce fausse !

« Je la passerai ce soir à la faveur de l'obscurité, se dit l'homme qui m'avait ramassé.

« C'est ce qu'il fit en effet ; le soir on m'accepta sans mot dire. Mais le lendemain on recommença à m'injurier de plus belle : « Mauvaise pièce, disait-

« on, tâchons de nous en débarrasser. »

« Je tremblais entre les doigts des gens qui cherchaient à me glisser furtivement à autrui.

« Malheureux que je suis ! m'écriais-je. A quoi me sert-il d'être si pur de tout alliage, d'avoir été si nettement frappé ? On n'est donc pas estimé, dans le monde, à sa juste valeur, mais d'après l'opinion qu'on se forme de vous. Ce doit être bien affreux d'avoir la conscience chargée de fautes, puisque, même innocent, on souffre à ce point d'avoir seulement l'air coupable !

« Chaque fois qu'on me produisait à la lumière pour me mettre en circulation, je frémissais de crainte. Je m'attendais à être examiné, scruté, pesé, jeté sur la table, dédaigné et injurié comme l'œuvre du mensonge et de la fraude.

« J'arrivai ainsi entre les mains d'une pauvre vieille femme. Elle m'avait reçu pour salaire d'une rude journée de travail. Impossible de tirer parti de moi ! Personne ne voulait me recevoir. C'était une perte sérieuse pour la pauvre vieille.

« Me voilà donc réduite, se dit-elle, à tromper
« quelqu'un en lui faisant accepter cette pièce
« fausse. C'est bien contre mon gré, mais je ne
« possède rien et je ne puis me permettre le luxe
« de conserver un mauvais schilling. Ma foi, je
« vais le donner au boulanger qui est si riche :
« cela lui fera moins de tort qu'à n'importe qui.
« C'est mal néanmoins ce que je fais. »

« Faut-il que j'aie encore le malheur de peser sur la conscience de cette brave femme ! me dis-je en soupirant. Ah ! qui aurait supposé, en me voyant si brillant dans mon jeune temps, qu'un jour je descendrais si bas ? »

« La vieille femme entra chez l'opulent boulanger ; celui-ci connaissait trop bien les pièces ayant cours pour se laisser prendre : il me jeta à la figure de la pauvre vieille, qui s'en alla honteuse et sans pain. C'était pour moi le comble de l'humiliation ! J'étais désolé et navré, comme peut l'être un schilling méprisé, dont personne ne veut.

« La bonne femme me reprit pourtant, et, de retour chez elle, elle me regarda de son regard bienveillant : « Non, dit-elle, je ne veux plus
« chercher à attraper personne ; je vais te trouver
« pour que chacun voie bien que tu es une pièce
« fausse. Mais l'idée m'en vient tout à coup : qui
« sait ? Ne serais-tu pas une de ces pièces de
« monnaie qui portent bonheur ? J'en ai comme

« un pressentiment. Oui, c'est cela, je vais te per-
« cer au milieu, et passer un ruban par le trou ;
« je t'attacherai au cou de la petite fille de la
« voisine et tu lui porteras bonheur. »

« Elle me transperça comme elle l'avait dit, et ce ne fut pas pour moi une sensation agréable. Toutefois, de ceux dont l'intention est bonne on supporte bien des choses. Elle passa le ruban par le trou : me voilà transformé en une sorte de médaillon, et l'on me suspend au cou de la petite qui, toute joyeuse, me sourit et me baise. Je passai la nuit sur le sein innocent de l'enfant.

« Le matin venu, sa mère me prit entre les doigts, me regarda bien. Elle avait son idée sur moi, je le devinai aussitôt. Elle prit des ciseaux et coupa le ruban.

« Ah ! tu es un schilling qui porte bonheur ! dit-elle. C'est ce que nous verrons. »

« Elle me plongea dans du vinaigre. Oh ! le bain pénible que je subis ! j'en devins verdâtre. Elle mit ensuite du mastic dans le trou, et, sur le crépuscule, alla chez le receveur de la loterie afin d'y prendre un billet. Je m'attendais à un nouvel affront. On allait me rejeter avec dédain, et cela devant une quantité de pièces fières de leur éclat. J'échappai à cet affront. Il y avait beaucoup de monde chez le receveur ; il ne savait à qui entendre ; il me lança parmi les autres pièces, et, comme je rendis un bon son d'argent, tout fut dit. J'ignore si le billet de la voisine sortit au premier tirage, mais ce que je sais bien, c'est que, le lendemain, je fus reconnu de nouveau pour une mauvaise pièce et mis à part pour être passé en fraude.

« Mes misérables pérégrinations recommencèrent. Je roulai de main en main, de maison en maison, insulté, mal vu de tout le monde. Personne n'avait confiance en moi, et je finis par douter de ma propre valeur. Dieu ! quel affreux temps ce fut là !

« Arrive un voyageur étranger. On s'empresse naturellement de lui passer la mauvaise pièce, qu'il prend sans la regarder. Mais quand il veut me donner à son tour, chacun se récrie : « Elle est fausse, elle ne vaut rien ! » Voilà les affligeantes paroles que je fus condamné pour la centième fois à entendre.

« On me l'a pourtant donnée pour bonne, » dit l'étranger en me considérant avec attention. Un sourire s'épanouit tout à coup sur ses lèvres. C'était extraordinaire ; toute autre était l'impression que je produisais

habituellement sur ceux qui me regardaient. « Tiens ! s'écria-t-il, c'est une pièce

« de mon pays, un brave et honnête schilling. On

« l'a troué ; on l'a traité comme une pièce fausse.

« Je vais le garder et je le ramènerai chez nous. »

« Je fus, à ces mots, pénétré de la joie la plus vive. Depuis longtemps je n'étais plus accoutumé à recevoir des marques d'estime. On m'appelait un brave et honnête schilling, et bientôt je retournerais dans mon pays, où tout le monde me ferait fête comme autrefois. Je crois que, dans mon transport, j'aurais lancé des étincelles si ma substance l'avait permis.

« Je fus enveloppé dans du beau papier de soie, afin de ne plus être confondu avec les autres monnaies ; et lorsque mon possesseur rencontrait des compatriotes, il me montrait à eux ; tous disaient du bien de moi, et l'on prétendait même que mon histoire était intéressante.

« Enfin j'arrivai dans ma patrie. Toutes mes peines furent finies, et je repris un nouveau plaisir à l'existence. Je n'éprouvais plus de contrariétés ; je ne subissais plus d'affronts. J'avais l'apparence d'une pièce fausse à cause du trou dont j'étais percé ; mais cela n'y faisait rien ; on s'assurait tout de suite que j'étais de bon aloi et l'on me recevait partout avec plaisir.

« Ceci prouve qu'avec la patience et le temps, on finit toujours par être apprécié à sa véritable valeur.

« C'est vraiment ma conviction, » dit le schilling en terminant son récit.





LE CAMARADE DE VOYAGE

I

Le pauvre Jean était dans une affliction profonde : son père était malade à l'extrémité, il ne restait aucun espoir de guérison. Ils étaient seuls tous deux dans la petite chambre. La lampe placée sur la table était près de s'éteindre. La nuit avançait.

« Jean, tu as été un bon fils, dit le malade : le bon Dieu t'aidera à faire ton chemin dans le monde. »

En murmurant ces mots, il le regarda avec des yeux graves et doux, puis il poussa un profond soupir et il expira. On eût dit qu'il dormait.

Jean pleurait ; il n'avait plus personne au monde, ni père ni mère, ni frère, ni sœur. Le pauvre Jean, à genoux au pied du lit, baisait la main de son père mort et versait des larmes amères. Mais la fatigue l'emporta à la fin ; ses yeux se fermèrent et, la tête contre le dur bois de lit, il s'endormit.

Il rêva un singulier rêve. Il vit le soleil et la lune s'incliner devant lui, et il aperçut son père revenu à la vie et à la santé ; il l'entendit rire comme il riait autrefois lorsqu'il était bien gai. Une belle jeune fille, qui avait une couronne d'or sur ses longs cheveux brillants, apparut et tendit la main à Jean, et son père leur dit :

« Vois-tu, c'est là ta fiancée ; il n'y en a pas de plus belle dans tout l'univers. »

Jean s'éveilla tout à coup ; ces merveilles s'évanouirent ; et dans la chambrette il n'y avait plus personne, que le pauvre Jean et son père gisant inanimé et froid.

Deux jours après eut lieu l'enterrement. Le fils marchait derrière le cercueil ; ce cercueil fut déposé dans la fosse. Jean entendit tomber les pelletées de terre que les fossoyeurs jetaient dessus. Il se pencha et aperçut encore un coin de la bière ; mais une nouvelle pelletée tomba, et il ne vit plus rien. La douleur l'étreignait ; il croyait que son cœur allait se briser ; les assistants rangés autour de la fosse entonnèrent un psaume ; ce chant calme et pieux lui fit verser des larmes ; il pleura, et sa douleur en fut adoucie. Le soleil, dans tout son éclat, rayonnait à travers les arbres verdoyants, comme s'il voulait dire : « Il ne faut pas que tu restes affligé, Jean. Vois comme le ciel est beau ! Ton père est là-haut et prie le bon Dieu pour que tu sois heureux et que tu prospères. »



« Aussi me conduirai-je toujours bien, se dit Jean ; et de la sorte je parviendrai au ciel auprès de mon père. Quel bonheur de nous revoir ! Que de choses j’aurai à lui raconter, tandis qu’il me montrera les splendeurs des cieux, et me les expliquera comme il m’instruisait quand il était sur terre ! Quelle joie nous éprouverons l’un et l’autre ! »

Et il se représentait si vivement cette réunion, qu’il souriait à travers les larmes qui coulaient encore sur ses joues. Les moineaux penchés dans les châtaigniers criaient leur quivit, quivit, avec leur entrain et leur gaieté accoutumée, quoiqu’ils eussent assisté à l’enterrement. Ne savaient-ils pas bien que le brave homme qu’on venait d’ensevelir était au ciel, et qu’il avait

de grandes ailes plus belles que les leurs ? C'était ce qui les rendait joyeux. Ils prirent tout à coup leur vol dans les airs, Jean aurait voulu s'envoler avec eux ; mais, chassant ces vaines pensées, il rentra au logis et tailla lui-même une grande croix de bois, afin de la placer sur la tombe paternelle. Le soir, il la porta au cimetière ; il trouva la tombe couverte de sable et de fleurs. Quelques braves voisins avaient pris ce soin en l'honneur de l'excellent homme qu'ils tenaient en grande estime.

Le lendemain de bon matin, Jean boucla ses hardes dans un petit paquet, et serra dans sa ceinture tout son héritage qui se montait à cinquante écus et quelques schellings d'argent. Avec cette somme il se proposait de parcourir le monde. Avant de partir, il se rendit une fois encore au cimetière, s'agenouilla sur la tombe paternelle, pria pieusement et dit : « Adieu, cher père ! »

Il s'éloigna à travers champs ; toutes les fleurs étaient fraîches, épanouies, brillantes au soleil ; elles se balançaient doucement sur leur tige et semblaient lui souhaiter la bienvenue et lui faire un riant accueil. Il se retourna pour jeter un dernier regard à la vieille église où il avait été baptisé, où tous les dimanches il allait entendre l'office avec son père. Tout en haut, dans le clocher, il aperçut le petit gnome de l'église passer par une lucarne sa tête couverte d'un bonnet rouge et pointu. Le bon génie mit son bras devant ses yeux pour les abriter de la lumière du soleil et mieux voir au loin. Jean lui fit un signe de tête en guise d'adieu. Le gnome, qui le reconnut, agita son bonnet rouge, mit sa main sur son cœur et envoya force baisers du bout de ses doigts, pour témoigner à Jean combien il le chérissait et pour lui souhaiter un bon voyage.





Jean reprit sa marche, pensant aux belles choses qu'il allait voir dans ce vaste monde si merveilleux. Il avançait, il avançait toujours. Jamais encore il n'avait été si loin ; il voyait pour la première fois les villages qu'il traversait ; les gens qu'il rencontrait lui étaient tous inconnus. Il se croyait tout à fait à l'étranger. La première nuit, il lui fallut coucher dans les champs, sur une meule de foin. D'autre lit il n'y en avait pas ; mais, se dit Jean, le roi n'en a pas de plus beau. A ses pieds, un superbe tapis de verdure. A peu de distance, un ruisseau murmurant ; un matelas épais, moelleux et odorant ; et par-dessus sa tête le dais du ciel magnifiquement

étoilé. Quelle chambre à coucher était comparable à celle-là ? Des touffes de sureau et d'églantier l'invitaient au sommeil en lui envoyant leur parfum. La lune suspendue à la voûte bleue lui tenait lieu de veilleuse ; il n'y avait pas de danger que celle-là mît le feu aux rideaux. Jean pouvait dormir tranquille, et c'est ce qu'il fit sur-le-champ. Il ne se réveilla que lorsque le soleil était déjà sur l'horizon et que des nuées de petits oiseaux voletaient autour de lui, criant : « Bonjour ! allons, lève-toi, sus, sus, alerte ! »

Il entendit sonner les cloches du prochain village. C'était un dimanche. Les bonnes gens arrivaient de tous côtés, s'acheminant vers l'église. Jean les suivit, mêla sa voix aux voix des fidèles et entendit la parole divine. Il lui semblait être encore dans sa chère église où il avait été baptisé et où il allait prier avec son père. Il y avait autour de l'église un cimetière que Jean parcourut, livré aux souvenirs de son deuil récent. Il vit que plusieurs tombes étaient couvertes de hautes herbes ; il pensa à celle de son père et se dit qu'elle aussi serait bientôt envahie et cachée par les herbes, puisqu'il ne serait point là pour les arracher et pour en entretenir les fleurs. Il s'agenouilla alors et ôta les mauvaises herbes, releva les croix de bois tombées, suspendit les couronnes que le vent avait jetées à terre. « Peut-être, se dit-il, quelqu'un fera là-bas pour mon père ce que je fais ici pour les morts oubliés ou délaissés. » A la porte du cimetière, se tenait sur des béquilles un vieux mendiant. Jean lui donna tout ce qu'il avait en schellings d'argent et reprit sa marche à travers le vaste monde.



Vers le soir un terrible orage éclata. Jean se mit à courir pour trouver un asile. Mais la nuit survint en peu d'instants ; l'obscurité était trop profonde pour qu'il pût aller plus loin. Il atteignit, au sommet d'une colline, une petite chapelle isolée et s'y réfugia. « Je vais m'asseoir dans un coin, se dit-il ; je suis harassé de fatigue ; comme le repos me fera du bien ! » Il s'étendit, joignit les mains, fit sa prière du soir, puis s'endormit, pendant qu'au dehors le tonnerre grondait et les éclairs brillaient.

Lorsqu'il se réveilla il faisait toujours nuit, mais la tempête avait cessé ; les rayons de la lune glissaient à travers les vitraux. Au milieu de la

chapelle, il vit un cercueil ouvert, et dans ce cercueil un homme mort qu'on devait enterrer le lendemain. Jean n'en fut pas effrayé ; il avait une bonne conscience et savait que ni morts ni revenants ne chercheraient à lui faire mal. C'est parmi les vivants que les méchants sont à craindre. Il y en avait deux justement qui venaient d'entrer dans la chapelle. Ils se dirigèrent vers le cercueil et se préparèrent à en tirer le cadavre et à le jeter sur la route.

« Qu'allez-vous faire ! s'écria Jean se montrant à eux ; quelle action impie voulez-vous commettre ? Laissez, au nom du Christ, ce pauvre trépassé reposer tranquillement dans son cercueil !

— Chanson ! repartirent les deux sacrilèges. Cet homme s'est moqué de nous ; il nous devait de l'argent ; il ne nous a pas payés, et maintenant nous n'en aurons jamais rien. Nous voulons le punir en déshonorant son cadavre.

— Je ne possède que cinquante écus, c'est tout mon héritage, dit Jean ; mais je vous les donne volontiers, si vous me promettez de laisser ce mort en repos. Je suis jeune et robuste, et, avec l'aide de Dieu, je ne suis pas embarrassé de gagner mon pain.

— Nous acceptons le marché, » dirent les autres ; ils prirent l'argent que le jeune homme leur tendait et s'éloignèrent en riant aux éclats de sa simplicité.

Jean replaça dans le cercueil le mort qu'ils en avaient tiré à demi, fit une prière pour lui, et s'en fut, le cœur content et heureux.

Il traversa un grand bois ; il faisait encore nuit, la lune glissait dans le feuillage. Aux places éclairées par ses rayons, Jean vit de gentils petits elfes sauter et danser gaiement ; ils ne se dérangeaient pas pour lui ; ils savaient qu'il était bon et pieux. Ce n'est qu'aux méchants qu'ils ne se laissent pas voir. Quelques-uns n'étaient pas plus hauts que la largeur d'un doigt ; leurs cheveux blonds étaient plus longs qu'eux ; les boucles en étaient retenues par des peignes d'or. Deux par deux, ils se balançaient, parmi les gouttes de rosée, sur les hautes herbes et sur les feuilles des plantes. Parfois la goutte de rosée roulait à terre et en s'écoulant faisait brusquement pencher l'herbe ; les elfes, perdant l'équilibre, tombaient sur le sol ; tous les autres petits poussaient de joyeux éclats de rire. On n'eût pu voir de plus ravissant spectacle.

Ils chantaient aussi d'une façon délicieuse ; Jean reconnaissait les jolis airs avec lesquels sa mère l'endormait lorsqu'il était au berceau. Sur le commandement du roi des elfes, de grosses araignées bigarrées, avec des couronnes d'argent sur la tête, se mirent à tisser un pont suspendu d'une

haie à l'autre, puis au milieu une large toile ronde qui fut aussitôt couverte de rosée et qui brilla comme une glace à la clarté de la lune ; c'était un hamac pour Sa Majesté.

Ces jeux durèrent jusqu'au lever de l'aurore ; alors les elfes s'enfuirent dans tous les sens et allèrent se cacher dans les boutons des fleurs. Un coup de vent enleva à travers les airs le pont, la toile, le hamac. Jean, à ce moment, sortait de la forêt. Derrière lui une forte voix d'homme cria : « Hé, dites donc, camarade, où allez-vous comme cela ? »

— Je m'en vais à l'aventure à travers le monde, répondit Jean. Je n'ai plus ni père ni mère, je suis un pauvre garçon ; mais le bon Dieu m'aidera bien.

— Moi aussi je parcours le monde, dit l'étranger. Voulez-vous de moi pour compagnon ?

— Bien volontiers, » dit Jean, et ils se mirent à marcher ensemble. Ils devinrent vite bons amis, car tous deux étaient bons et braves. Mais Jean s'aperçut bientôt que l'étranger en savait beaucoup plus long que lui. Il avait visité presque toutes les contrées de la terre ; il racontait toute sorte de choses intéressantes sur tout ce qu'on peut voir en ce monde.

Le soleil était déjà haut dans le ciel, lorsqu'ils s'assirent sous un grand arbre pour déjeuner. Ils aperçurent une vieille femme qui s'avavançait de leur côté. Oh ! qu'elle était vieille ! Elle marchait toute courbée et s'appuyait sur une béquille. Elle portait sur le dos un fagot de bois mort qu'elle venait de ramasser dans la forêt. Son tablier était relevé ; on en voyait sortir trois grandes verges tressées de fougères et de branches de saule. Arrivée près des voyageurs, son pied heurta un caillou ; elle tomba et poussa un grand cri : la pauvre vieille s'était cassé la jambe.

Jean s'élança vers elle et s'offrit aussitôt pour la porter à sa demeure ; mais l'étranger ouvrit sa valise et en tira une boîte où se trouvait, dit-il, un onguent qui devait guérir en un instant la jambe cassée : « Vous pourrez vous en retourner toute seule chez vous ; mais un service en vaut un autre : donnez-moi en retour les trois verges que vous avez dans votre tablier. — Vous vous faites payer cher, » répondit la vieille en secouant bizarrement la tête.

On voyait qu'elle ne se séparait pas volontiers de ces verges. Pourtant elle ne pouvait rester là étendue par terre. Elle donna donc ce qu'on lui demandait. L'inconnu frotta la jambe avec un peu d'onguent, pas plus gros qu'une tête d'épingle. La vieille se leva aussitôt, et se mit à marcher d'un

pas plus ferme qu'auparavant. Certes ce n'était pas un apothicaire qui avait composé cet onguent-là.



« Que veux-tu donc faire de ces baguettes ? demanda Jean à son compagnon.

— Ce sont de gentils petits balais, répondit l'autre. Ils me plaisent, je ne sais trop pourquoi. Tu verras, du reste, que je suis parfois plein de bizarrerie ; il faut s'y accoutumer. »

Ils continuèrent leur route et firent un bon bout de chemin : « Vois donc, dit Jean, comme le ciel se couvre, quels énormes nuages il y a là-bas à l'horizon.

— Ce ne sont pas des nuages, dit l'autre, ce sont des montagnes, mais des montagnes plus hautes que tu n'en as jamais vu. Quand on en gravit les sommets, on laisse les nuées au-dessous de soi et l'on se trouve dans l'atmosphère la plus sereine et la plus délicieuse. Et quelle vue magnifique ! tu verras de là-haut tout le pays que nous avons traversé. »



Il fallut une journée pour atteindre au pied de ces montagnes, qui ne paraissaient pas être à plus d'une lieue de distance. En approchant, ils distinguaient les noires forêts de sapins touchant aux nuages et les blocs de pierre plus vastes que des cathédrales. Il ne devait pas être facile de franchir tout cela. Aussi Jean et son camarade entrèrent-ils à l'auberge, afin de se reposer et de reprendre des forces pour la marche du lendemain.

Dans la grande salle ils trouvèrent beaucoup de monde assemblé. Un homme venait d'y installer un petit théâtre de marionnettes. Les gens faisaient cercle pour voir la représentation. Au premier rang était un gros boucher qui avait bousculé tout le monde pour s'emparer de la meilleure place. Un énorme bouledogue à la mine féroce l'avait suivi, et se tenait à côté de son maître, regardant le théâtre aussi attentivement que les autres spectateurs.

Le spectacle commença. C'était une jolie comédie, où figuraient un roi et une reine, assis sur un trône d'or, la couronne en tête, vêtus de manteaux de velours à longue queue. Des poupées avec des yeux de verre représentaient des pages qui, de bout auprès des portes, les ouvraient et les fermaient sans cesse pour faire entrer de l'air frais dans la chambre, car la comédie était censée se passer en été.



Donc c'était une ravissante comédie, qui fit rire toute l'assistance. Au moment où la reine se leva pour rentrer dans ses appartements, le bouledogue, dont le maître avait lâché le collier, bondit sur le théâtre, sauta au milieu des marionnettes, prit dans ses crocs la reine par sa jolie taille, et donna un coup de dents. On entendit un affreux craquement : la tête de la pauvre poupée roula par terre.

Le propriétaire des marionnettes était dans le désespoir : c'était sa plus belle poupée, celle qui faisait pousser aux enfants le plus de oh ! et de ah ! Cependant le spectacle était fini, et tout le monde s'en allait. Le compagnon

de Jean dit à l'homme aux marionnettes qu'il allait lui raccommoder sa reine. Il prit la poupée, l'oignit avec un peu de l'onguent qui avait guéri la jambe de la vieille ; et aussitôt la reine fut réparée, et même elle faisait mouvoir bras et jambes toute seule, sans qu'on eût besoin de tirer les ficelles. On eût dit une mignonne petite naine vivante ; seulement elle ne savait pas parler. L'homme aux marionnettes était transporté de joie. Quelle fortune ! une poupée qui danse toute seule ! Cela ne s'était jamais vu depuis le temps où les fées régnaient sur la terre.

Lorsque vint minuit, et que tout le monde dans l'auberge fut allé se coucher, on entendit des soupirs, des gémissements, des sanglots. Le bruit devint tel, que tous se levèrent pour savoir quel malheur était arrivé. Ces accents de douleur venaient du petit théâtre ; le propriétaire ouvrit la boîte où étaient ses marionnettes ; elles gisaient là pêle-mêle : roi, princes, seigneurs, pages, serviteurs, bandits, les uns sur les autres, sans distinction de rang. C'étaient eux qui geignaient et pleuraient si lamentablement. Leurs petits yeux de verre leur sortaient de la tête à force de pleurer ; ils demandaient à cor et à cri qu'on les frottât aussi avec l'onguent merveilleux pour qu'ils devinssent capables de se mouvoir d'eux-mêmes comme la reine. Celle-ci s'agenouilla et, présentant des deux mains sa belle couronne d'or, elle s'écria (la douleur lui donnant la parole) : « Prenez ce joyau, mon plus bel ornement, et frottez mon époux et les braves gens de ma cour ! »

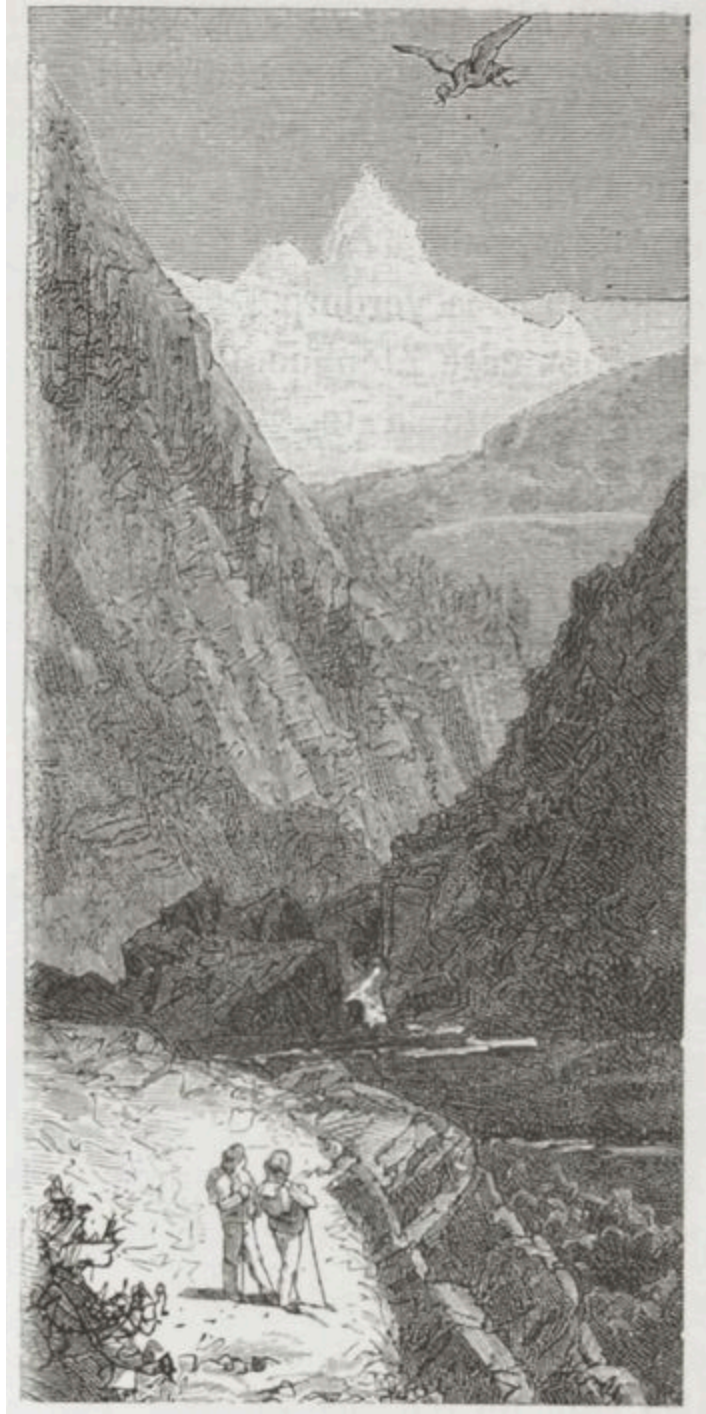
Le pauvre homme aux marionnettes fut touché jusqu'aux larmes de ce dévouement. Il promit au compagnon de Jean de lui donner tout l'argent qu'il gagnerait pendant la semaine avec son théâtre, s'il voulait mettre un peu d'onguent sur quatre ou cinq des plus jolies poupées. L'étranger dit qu'il ne demandait autre chose que le sabre que le roi portait au côté. On s'empressa de le lui donner, et il frotta une douzaine des marionnettes les plus huppées. Aussitôt elles se mirent à sauter, à danser de si jolis pas, que toutes les jeunes filles présentes ne purent s'empêcher de les imiter et de se trémousser en cadence. La cuisinière donna le branle, puis les filles de chambre, puis le cocher, les garçons, enfin tout le monde, jusqu'à la pelle et aux pincettes ; mais ces dernières tombèrent par terre avec fracas dès leur premier entrechat. Et de rire !

Là-dessus chacun regagna son lit. Le lendemain matin, Jean s'en alla avec son compagnon ; ils gagnèrent les hautes montagnes et traversèrent les grandes forêts de pins. Arrivés au sommet, ils furent à une telle hauteur que les clochers de la plaine leur apparaissaient comme des petites baies bleues

perdues dans la verdure. Ils avaient devant les yeux une immense étendue. Jean s'imaginait qu'il découvrirait toute la terre. C'était vraiment magnifique. Les chauds rayons du soleil remplissaient le ciel bleu et pur. Des échos sonores répétaient les sons lointains des cors des chasseurs. Une splendide poésie était répandue sur le vaste paysage. Jean pleura des larmes de joie, et ne put s'empêcher de s'écrier tout haut :

« Dieu bon ! que ne puis-je t'embrasser pour toutes ces merveilles que tu nous donnes à admirer ! »

Son compagnon avait aussi joint les mains pour une prière. Tous deux restaient perdus dans la contemplation de ces villes, de ces forêts, de ces champs verdoyants inondés de lumière ; Tout à coup résonna au-dessus de leur tête une musique délicieuse ; ils aperçurent un grand cygne blanc qui planait dans les airs en chantant comme jamais ils n'avaient entendu d'oiseau chanter. Peu à peu ces accents mélodieux devinrent plus faibles ; à la fin ils cessèrent, et le cygne, cachant sa tête sous son aile, descendit lentement et vint tomber aux pieds de Jean et de son camarade. Le magnifique oiseau était mort.



« Quelles ailes superbes ! dit le camarade ; quelle blancheur éclatante !
Vois donc comme elles sont grandes quand on les déploie. Je vais les
emporter. N'ai-je pas fait sagement de demander hier le sabre du roi ? »

Et d'un seul coup de cette arme merveilleuse il abattit chacune des ailes
et les ploya dans sa valise. Ils se remirent en marche ; après avoir passé la

grande chaîne de montagnes, après avoir franchi bien du pays, ils aperçurent de loin une grande ville. Ils y comptèrent jusqu'à cent tours ; elles brillaient du plus vif éclat, et elles étaient, en effet, en argent massif. Au milieu de la cité s'élevait un immense palais de marbre dont la toiture était formée de lames d'or. C'est là que demeurait le roi.



II

Jean et son compagnon ne voulurent pas entrer tout d'abord dans la ville. Ils s'arrêtèrent à une auberge du faubourg pour réparer un peu le désordre de leur costume ; ils auraient eu honte de se montrer dans une si magnifique cité couverts de la poussière du voyage. L'hôtelier leur conta que le roi était un homme excellent, incapable de faire mal à personne. « Mais la princesse sa fille, dit-il, est une méchante diablesse, le ciel nous en délivre ! Elle est belle, gracieuse, mignonne comme il n'y a pas une fille dans tout le royaume ; avec cela, elle a l'âme la plus noire ; c'est une perfide magicienne. Elle est cause que beaucoup de braves et charmants princes ont perdu la vie. Lorsqu'il fut question de la marier, elle autorisa tout le monde, depuis le fils de roi jusqu'au mendiant, à demander sa main. Mais celui qui se présentait devait par trois fois deviner la chose à laquelle elle venait de penser. S'il réussissait, il épouserait la princesse et monterait sur le trône après la mort du vieux roi. S'il échouait il était décapité ou pendu. Le vieux monarque était au désespoir de cette cruauté ; mais il ne pouvait l'empêcher. Il avait fait le serment de laisser sa fille agir à sa guise dans tout ce qui se rattacherait au choix de son mari, et il était lié par ce serment.

« De tous les coins de l'univers accoururent des princes jeunes, beaux et vaillants. Aucun n'avait pu sortir heureusement de la première des trois épreuves, aucun n'avait deviné juste : et tous avaient péri par la corde ou par l'épée. La princesse n'avait jamais laissé paraître aucun mouvement de pitié : « Tant pis, disait-elle, rien ne les
« oblige à venir m'importuner de leur demande en
« mariage ; ils n'ont qu'à rester chez eux. »

« C'est une désolation générale. Le plus attristé de tous est le vieux roi. Chaque semaine il reste toute une journée agenouillé avec ses soldats et ses serviteurs, à implorer Dieu pour qu'il adoucisse le cœur de sa fille. Rien n'y fait. Il n'est pas jusqu'aux vieilles femmes qui, lorsqu'elles boivent leur eau-de-vie, n'y fassent infuser un jus noir en signe de deuil ; on ne peut assurément leur demander rien de plus.

— Quelle affreuse princesse ! dit Jean. On devrait la rouer de coups de verges, cela la corrigerait. Si j'étais le roi, je lui ferais joliment tanner la peau ! »

En ce moment ils entendirent la foule crier hurrah ! dans la rue. C'était la princesse qui passait. Elle était si admirablement belle que vraiment on oubliait en la voyant combien son âme était cruelle. Les gens criaient hurrah ! en son honneur comme si elle n'avait jamais fait que du bien. Les voyageurs, ainsi que les gens de l'auberge, s'empressèrent d'aller la voir. Douze jeunes demoiselles d'honneur, toutes habillées de soie blanche, chacune tenant dans la main une tulipe d'or, galopaient à côté d'elle, montées sur des chevaux noirs. Elle était sur un palefroi blanc comme la neige, dont les harnais étaient parsemés de diamants et de rubis. Son amazone était tissée d'or. Sa cravache jetait un tel éclat, à cause des pierreries dont elle était ornée, que le regard en était ébloui. La couronne d'or qui ceignait son front étincelait comme la plus brillante constellation du ciel. Son manteau était une merveille ; il était fait de milliers d'ailes de papillons. Mais la beauté de la princesse était bien supérieure encore à celle de ses habits.

Lorsque Jean l'aperçut, son visage devint pourpre, il fut saisi au point qu'il n'eût pu proférer une parole. La princesse ressemblait exactement à la belle jeune fille au diadème d'or qu'il avait vue en rêve dans la nuit où son père était mort. Il sentit qu'il était épris de ces charmes incomparables : « Il est impossible, se dit-il, qu'elle soit la féroce magicienne que l'on prétend. Comment, avec un visage si doux, ferait-elle mourir ceux qui ne peuvent

deviner précisément ce à quoi elle pense ? C'est impossible. Ce qu'il y a de certain, c'est que chacun, même le dernier des mendiants, peut aspirer à sa main. De ce pas je vais au palais me soumettre à l'épreuve. Rien ne saurait me retenir. »

Tous, en apprenant cette intention, le supplièrent d'y renoncer, en lui prédisant qu'il n'éviterait pas le sort de ses devanciers. Son compagnon lui déconseilla aussi l'entreprise. Mais Jean déclara qu'il était sûr de s'en tirer bien. Il brossa ses habits, décrotta ses souliers, nettoya ses mains et son visage, et, après avoir bien peigné ses longs cheveux blonds, il s'en alla tout seul vers la ville et vint frapper à la porte du palais.

« Entrez ! » dit le vieux roi. Jean ouvrit la porte. Le monarque en robe de chambre et en pantoufles brodées s'avança au-devant de lui. Il avait la couronne sur le front, le sceptre dans une main, la main de justice dans l'autre.

« Attends un peu, » dit-il, et il mit le sceptre sous son bras pour avoir une main libre qu'il tendit au nouveau venu. Lorsqu'il apprit le dessein du visiteur, il se désola et fit de si grands gestes de désespoir qu'il laissa tomber et le sceptre et la main de justice. Des larmes si abondantes coulaient sur ses joues ridées que son mouchoir ne suffit pas à les essuyer et qu'il dut avoir recours à un coin de sa robe de chambre.

« Au nom du ciel ! dit le monarque, abandonne ce dessein insensé. Tu y succomberais comme les autres. Viens voir ce qui t'attend. »

Il conduisit Jean dans le jardin de plaisance de la princesse. Quelle horreur ! On voyait presque à chaque arbre pendre les squelettes de trois ou quatre princes qui n'avaient pas su deviner la pensée de Son Altesse. Quand le vent soufflait, les os de ces victimes s'entre-choquaient avec un bruit lugubre. Ce bruit chassait les petits oiseaux, aucun ne se hasardait dans cette enceinte maudite. Les tuteurs auxquels les fleurs étaient attachées étaient faits d'ossements humains. Des têtes de morts servaient de pots de fleurs. C'est dans ce lieu effroyable que la princesse aimait le plus à se promener.

« As-tu bien regardé ? dit le roi. Veux-tu donc venir enrichir cet ossuaire ? Sauve-toi, fuis ces lieux abominables. Si tu ne tiens pas à la vie, aie du moins pitié de moi, car chaque fois qu'un prétendant est mis à mort, j'ai le cœur déchiré. »

Jean fut touché de cette affliction du vieux roi ; il lui baisa la main avec compassion ; mais il lui dit de ne rien craindre, qu'il s'y prendrait mieux

que les autres, et que d'ailleurs il était tellement transporté de la beauté de Son Altesse qu'il aimait autant mourir, s'il ne pouvait l'épouser.



En ce moment elle revenait de la promenade avec ses demoiselles d'honneur. Elle se rendit dans ses appartements. Le roi conduisit Jean dans le grand salon, où elle trônait dans tout l'éclat de sa beauté. Jean lui fut présenté ; elle lui tendit gracieusement la main. Il sentit redoubler son amour et se dit que ce ne pouvait être une si cruelle magicienne et qu'on la calomniait certainement. De jolis pages s'empressèrent autour de Jean et lui offrirent des sucreries, des croquets délicieux. Ils en offraient aussi au vieux

roi, mais il était trop effrayé pour en manger et d'ailleurs il n'avait plus de dents ; il lui eût été impossible d'entamer ces bonbons très-durs.

Il fut convenu que le lendemain matin Jean viendrait au palais. Alors se réuniraient le conseil d'État et les juges chargés de présider à l'épreuve. La princesse lui donnerait à deviner une première fois l'objet de sa pensée. Si, plus heureux que ses devanciers, il n'échouait pas au début, il lui faudrait deviner juste deux fois encore. « Sinon, ajouta la princesse de son air le plus affable, il serait voué au trépas. »

Jean n'éprouva aucune frayeur en engageant ainsi sa tête ; aucune idée noire ne le fit tressaillir. Il se sentit plein de courage et même tout joyeux. Il ne pensait qu'aux charmes éblouissants de la princesse, et il avait la ferme confiance que le bon Dieu viendrait à son aide. Comment ? Il n'en savait rien, et il préférerait ne pas même y songer. Il quitta le palais et retourna à son auberge. Lorsqu'il fut hors de la ville et seul dans la campagne, il se mit à sauter et à danser, tant il était d'avance heureux d'épouser la princesse.

Il retrouva son compagnon. Il ne savait assez lui dire de quelle façon il avait été reçu et combien Son Altesse avait été charmante pour lui et à quel point elle était ravissante. Il lui tardait d'être au lendemain pour subir la première épreuve.

Le compagnon secouait la tête et paraissait tout soucieux.

« Je te suis étroitement attaché, dit-il, nous aurions pu vivre longtemps ensemble et être heureux, et voilà qu'il faut que je te perde si vite ! Pauvre cher Jean ! Si je ne me retenais, je pleurerais ; mais, puisque c'est peut-être le dernier soir que nous passons ensemble, je ne veux pas troubler ta joie. Soyons donc gais, bien gais ! Demain, quand tu seras parti, je pleurerai à mon aise. »

La nouvelle qu'un nouveau prétendant à la main de la princesse s'était mis sur les rangs se répandit par toute la ville. Ce fut un deuil général. Les théâtres restèrent fermés ; les marchandes de friandises mirent un crêpe à leurs bonshommes de pain d'épice. Les églises étaient pleines de monde. Le roi s'y rendit aussi. Tout le peuple priait le bon Dieu de lever enfin cette malédiction. Mais comment espérer que ce jeune homme innocent réussirait là où tant de princes instruits et spirituels avaient échoué ?

Vers le soir, le compagnon de Jean prépara un grand bol de punch et dit : « Allons ! vive la joie ! buvons à la santé de la princesse ! » A peine Jean eut-il bu deux verres que le sommeil le prit. Il lutta pendant quelque temps,

puis ses yeux se fermèrent malgré lui et il s'endormit profondément. Le compagnon l'enleva doucement de la chaise et le porta sur le lit.

Lorsque la nuit fut devenue bien noire, il prit les deux ailes du cygne et les attacha solidement à ses épaules. Il mit sous son bras la plus grande des verges qu'il avait reçues de la vieille. Il ouvrit la fenêtre et s'élança dans les airs, volant aussi facilement que vole un oiseau. Il se dirigea vers le palais et vint se blottir sur le rebord d'une fenêtre à l'étage au-dessous de la chambre à coucher de la princesse.

Par toute la ville régnait un profond silence. Voilà que sonne minuit moins le quart. Une fenêtre s'ouvre, et la princesse enveloppée d'un grand manteau blanc, ayant de grandes ailes noires comme celles d'une énorme chauve-souris, traverse les airs, passe au-dessus de la ville et gagne une haute montagne qui s'élevait à peu de distance. Le compagnon la suit après s'être rendu invisible, même à une magicienne comme elle, et, la serrant de près, il la fouette de sa baguette de toutes ses forces. Ce fut un rapide et étrange voyage à travers les nuées. Le vent saisit le manteau de la princesse et le déploya comme une voile de navire : « Comme il grêle, comme il grêle ! » disait-elle à chaque coup de verge qu'elle recevait. Au fond, elle n'était pas fâchée du mauvais temps, car elle préférait l'orage et la tempête à une nuit sereine.

Elle atteignit la montagne, frappa un rucher ; il roula de côté avec un bruit formidable comme le tonnerre. La princesse se précipita dans une vaste caverne dont ce rocher bouchait l'entrée qu'il referma aussitôt, mais pas assez vite pour empêcher le compagnon toujours invisible de se glisser derrière la princesse. Elle s'engagea dans un long corridor dont les murailles brillaient d'une lumière étrange produite par des milliers de grosses araignées luisantes qui couraient le long des parois.

Ils arrivèrent dans une grande salle dont les murailles étaient d'or et d'argent. Sur des étagères, on voyait des fleurs bleues et rouges, grandes comme des soleils ; mais on n'aurait pu les cueillir, car les tiges étaient d'affreux serpents venimeux, se dandinant sur leur queue, et les fleurs, à bien y regarder, n'étaient que des flammes sortant de la gueule de ces horribles reptiles. Le plafond était couvert de milliers de vers luisants. Des chauves-souris aux ailes bleues diaphanes voletaient dans tous les sens et faisaient changer sans cesse les reflets de ces lumières fantastiques.

Tout cela avait un aspect terriblement infernal. Au milieu de la salle s'élevait un trône supporté par quatre squelettes de chevaux dont les harnais

étaient ornés, en guise de pierreries, d'araignées rouges qui brillaient comme des charbons. Le trône était un bloc d'opale. Pour coussins, un tas de petites souris noires qui grouillaient en se mordant la queue les unes aux autres. Au-dessus de ce siège, un baldaquin en toile d'araignée rose piquetée de petites mouches vertes étincelant comme des émeraudes.

Sur le trône était assis un vieux magicien au visage d'une laideur repoussante, une couronne sur la tête, un sceptre à la main. Il embrassa la princesse sur le front et la fit asseoir à côté de lui. Sur un geste qu'il fit, une étrange musique commença. L'orchestre était composé de hiboux, de crapauds, de grandes sauterelles noires ; ces bêtes poussaient avec rage chacune son cri, tandis qu'une centaine de serpents les accompagnaient de leurs sifflements. Pendant ce temps, de petits gnomes tout noirs, ayant un feu follet à la pointe de leur bonnet, exécutaient un ballet qui finit par un triple galop.

Le compagnon de Jean s'était placé derrière le trône, regardant ce spectacle. Il vit entrer ensuite une foule de courtisans ; ils paraissaient pleins d'élégance et de distinction ; mais, quand il les dévisageait avec attention, il s'apercevait que ces gens aux belles manières n'étaient que des manches à balai surmontés de têtes de chou, auxquelles le magicien avait prêté une apparence de vie. Ils avaient, du reste, de superbes habits, et, comme ils ne servaient que pour la décoration de la salle, c'était bien tout ce qu'il fallait, d'autant plus que les courtisans en chair et en os n'ont souvent pas plus de cœur et de cervelle que ces mannequins.

Lorsque les danses furent terminées, la princesse raconta au magicien l'arrivée d'un nouveau prétendant à sa main, et lui demanda à quoi elle devait penser le lendemain, afin de dérouter ce prétendant. « Écoute, dit le magicien, le conseil que je te donne. Choisis un objet tout à fait ordinaire. Il ne s'imaginera jamais que tu n'auras pas été chercher bien loin quelque chose de difficile à découvrir. Pense, par exemple, à un de tes souliers. Il est bien certain qu'il n'ira jamais songer à cela. Ensuite, tu lui feras lestement couper la tête, et, demain, quand tu viendras me dire comment la chose s'est passée, tu auras soin de m'apporter les yeux de ce garçon, car je n'aime rien tant que ces friandises. »

La princesse s'inclina respectueusement et promit de ne pas oublier la commission. Le magicien la reconduisit jusqu'à la porte de la caverne ; d'un coup de son sceptre il écarta l'énorme rocher. La princesse s'éleva dans les airs et vola vers la ville. Le compagnon, qui la suivait comme son

ombre, la fouetta encore plus fort, au point qu'elle se sentit tout endolorie de ce qu'elle prenait toujours pour de la grêle ; elle en gémit tout haut, se hâta de gagner le palais et se précipita par la fenêtre restée ouverte dans son appartement. Le compagnon rentra à l'auberge, où il trouva Jean toujours endormi. Il enleva ses ailes et se coucha. Vous pensez bien qu'il était harassé.

Le matin de bonne heure Jean se réveilla, son compagnon se leva et lui conta qu'il avait eu la nuit un rêve bien singulier où avaient figuré la princesse et son soulier. Il lui conseillait de dire tantôt, lorsqu'il subirait l'épreuve, que la princesse avait pensé à son soulier. « Je puis bien nommer un soulier comme toute autre chose, répondit Jean. Peut-être tomberai-je juste, car j'ai confiance en Dieu, et qui sait si ce n'est pas pour me venir en aide qu'il t'a envoyé ce rêve ? Adieu pourtant, car le plus probable est que je ne te reverrai jamais. »

Ils s'embrassèrent. Jean se rendit au palais d'un pas allègre. La grande salle était toute remplie de monde. Les juges siégeaient sur une estrade, dans de grands fauteuils rembourrés, afin que ces magistrats se tinssent sans peine dans une attitude propre à imposer le respect. Le vieux roi se leva à l'arrivée de Jean et se mit à pleurer ; le bon monarque avait fait cette fois une ample provision de mouchoirs pour essuyer ses larmes.

La princesse fit son entrée. Elle parut à Jean encore plus belle que la veille ; elle s'inclina en saluant toute l'assemblée de l'air le plus affable. Mais ce fut surtout pour Jean qu'elle se montra gracieuse. Elle lui tendit la main en lui souhaitant le bonjour. Le moment solennel était venu. Jean avait à deviner l'objet auquel elle venait immédiatement de penser. Elle le regardait avec son plus aimable sourire à l'instant même où elle le croyait voué à la mort : « Soulier, » dit-il d'une voix qui ne tremblait pas. Aussitôt elle pâlit, devint blanche comme de la craie, trembla de tous ses membres. Mais il n'y avait pas à le nier, Jean avait deviné juste. Quel étonnement ce fut dans l'assistance ! C'était la première fois que l'épreuve n'était pas fatale dès le début. La foule applaudit, poussa des cris de joie malgré le respect dû à Sa Majesté. Mais le vieux roi lui-même donnait l'exemple d'une joie folle ; il fit trois cabrioles l'une après l'autre.



III

Jean s'en retourna modestement à son auberge. Passant devant une église, il y entra et remercia Dieu, le priant de continuer à lui venir en aide. Son compagnon lui fit fête en apprenant ce qui s'était passé. Mais ce n'était que le premier pas franchi ; le lendemain il fallait encore deviner juste.

Les choses se passèrent comme la nuit précédente. Jean s'endormit. La princesse s'envola vers la montagne, le compagnon derrière elle. Il la battit comme plâtre, cette fois avec deux verges au lieu d'une. Personne ne le vit ; il entendit tout. Le magicien dit à la princesse de penser à son gant. Le

compagnon raconta de nouveau à Jean qu'il avait eu un rêve où avait figuré le gant de la princesse.

Jean devina juste une deuxième fois. La jubilation fut encore plus grande ; toute la cour se mit à faire des cabrioles comme elle avait vu le roi en faire la veille. La princesse était tombée presque évanouie sur son sofa ; le dépit et la rage lui serraient la gorge. De toute la journée elle ne proféra plus une parole.

Restait la dernière épreuve à subir. Si Jean s'en tirait bien, il épouserait la princesse et deviendrait l'héritier de la couronne. S'il échouait, il lui faudrait mourir, et ses beaux yeux bleus, l'affreux magicien les croquerait.

Le soir, Jean se coucha de bonne heure après avoir fait une fervente prière ; puis, plein de confiance en Dieu, il s'endormit tranquillement. Le compagnon s'attacha les ailes du cygne, se mit au côté le sabre du roi des marionnettes et se munit des trois verges de la vieille. Puis il vola vers le palais. Il faisait noir comme dans un four. Un ouragan terrible se déchaînait. Les cheminées des maisons dégringolaient du haut des toits. Dans le fameux jardin de plaisance, les grands arbres auxquels pendaient les squelettes pliaient comme de minces roseaux. Les coups de tonnerre se suivaient si rapidement qu'ils ne formaient qu'un bruit continu, pareil au roulement des tambours de l'armée du diable.

La fenêtre s'ouvrit ; la princesse s'envola. Elle était pâle comme la mort. La tempête la remit un peu. Elle sourit quand elle vit les dégâts que faisait le vent furieux, qui déroula et agita son grand manteau blanc. Le compagnon, armé de ses trois baguettes, se mit à la fouetter ; il lui donna une telle bastonnade qu'elle cria de douleur. Elle crut qu'elle ne pourrait jamais atteindre la montagne.

Elle y arriva enfin. « Jamais, dit-elle au magicien, je n'ai vu un temps pareil ; j'ai reçu des grêlons gros comme des œufs de poule ; voyez : ma figure est tout en sang. »

Elle lui raconta que Jean avait bien deviné pour la deuxième fois. « S'il réussit encore demain, ce sera fait de mon pouvoir magique ; je ne pourrai plus pénétrer dans cette montagne.

— Soyez tranquille, répondit le magicien. Cette fois, il en sera pour sa courte honte. Je vais imaginer une chose dont il ne peut avoir la moindre idée. En attendant, que le bal commence ! »

Il prit la princesse par la main ; il dansa avec elle quelques tours au milieu des petits gnomes qui tourbillonnaient en rond avec leurs feux follets

sur la tête. Les araignées rouges et lumineuses montaient et descendaient le long des murailles. Les fleurs de feu se balançaient sur leurs tiges. Serpents, hiboux, sauterelles, crapauds, tout l'orchestre faisait entendre son bizarre concert. Cet épouvantable sabbat parut raffermir un peu les nerfs ébranlés de la princesse. Elle annonça bientôt l'intention de partir, afin que son absence ne pût être remarquée au palais. Le magicien, soupçonnant quelque traître parmi les gnomes, ne lui nomma point alors ce qu'il voulait qu'elle donnât à deviner à Jean. Il lui dit qu'il allait l'accompagner une partie du chemin, pour causer d'affaires importantes.



Ils partirent donc. La tempête hurlait toujours. Le compagnon, derrière eux, s'acharna après le magicien, et le roua de coups, tellement qu'il en brisa ses verges. Le vilain sorcier maudissait ce qu'il prenait aussi pour de la grêle. Arrivé près du palais, il dit adieu à la princesse et lui murmura à l'oreille : « Pensez à ma tête ! » Le compagnon, qui était aux aguets, l'entendit bien. La princesse se glissa dans son appartement, et le magicien voulut s'en retourner, mais le compagnon le saisit par sa longue barbe, et d'un seul coup de son petit sabre, il lui trancha la tête au ras des épaules ; le sorcier n'eut pas le temps de prononcer un mot magique qui aurait pu le sauver.

Le compagnon jeta le corps dans un étang, dont les poissons s'en régalerent. Il trempa la tête dans l'eau tant que le sang fût écoulé, la lia ensuite dans un foulard de soie. Il l'emporta à l'auberge et alla dormir. Le matin, il donna le paquet à Jean, lui recommandant bien de ne l'ouvrir qu'au moment même où la princesse lui ferait sa question.

La grande salle du palais était comble. Les têtes étaient serrées les unes contre les autres, comme des radis noués en botte. Les juges trônaient dans leurs fauteuils ; ils avaient leur air le plus grave, quoiqu'ils fussent des personnages tout à fait inutiles, car, si la pensée de la princesse était devinée, une force supérieure l'obligeait à en convenir sans qu'il y eût besoin de sentence. Le vieux roi, espérant que la malédiction qui pesait sur eux allait être levée, portait des habits neufs ; il avait fait nettoyer au blanc sa couronne d'or et son sceptre. Il avait repris la contenance imposante d'un souverain. La princesse était pâle, grelottante de fièvre. Elle avait revêtu une robe noire, comme si elle allait à un enterrement.

« A quoi pensé-je ? » dit-elle à Jean d'une voix mal assurée. Jean ouvrit le foulard et recula d'effroi à l'aspect de la tête hideuse du magicien. L'assemblée eut un soubresaut d'épouvante. Cette face, en effet, résumait toute l'horreur de l'enfer. La princesse restait immobile comme une statue ; elle fut longtemps avant de pouvoir se remettre. Enfin elle se leva ; les yeux baissés, humiliée, vaincue, elle marcha droit à Jean et lui tendit la main : « Tu es mon maître, dit-elle en éclatant en sanglots ; à ce soir la noce.

— Voilà qui est parlé, s'écria le vieux roi. A ce soir, je le veux, et tel est notre plaisir ! » L'assemblée, y compris les juges, poussa un immense hourrah ! La musique militaire fit éclater des fanfares. Les cloches sonnèrent. Les marchandes de gâteaux arrachèrent les crêpes de leurs bonshommes de pain d'épice. Dans leur joie, elles en donnèrent quelques-uns pour rien aux polissons de la rue.

Un remue-ménage général commença par toute la ville. Sur la grande place, le roi fit rôtir une centaine de bœufs entiers, farcis de poulets et de canards : qui voulait s'en coupait une tranche. Les fontaines lancèrent toute la journée d'excellent vin. Celui qui achetait chez le boulanger un petit pain d'un schilling de cuivre recevait en surplus six grosses biscottes et un gâteau aux raisins de Corinthe.

Le soir toute la ville fut illuminée. Les artilleurs tiraient le canon. Les gamins faisaient partir des pétards. On but et on mangea plus qu'on ne mange et qu'on ne boit en toute une semaine ordinaire. On se portait des

santés à n'en point finir. Puis ceux qui n'étaient pas gris allèrent danser toute la nuit.

Au palais aussi, seigneurs et dames de la cour dansaient gaiement. D'en bas, le peuple les entendait chanter une ronde :

Voici bien des jolies filles
Qui aiment à danser, à tourner,
A tourner comme la roue d'un rouet.
Allons, jeunes filles, tournez, tournez,
Dansez, sautez sans repos,
Jusqu'à ce que la semelle de votre soulier se détache.

La princesse était restée magicienne, bien qu'elle n'eût plus de pouvoir. Cela gâtait toute la joie de Jean. Son camarade s'en aperçut et il lui donna trois plumes arrachées aux ailes du cygne et une petite fiole : « Le soir, dit-il, quand la princesse sera seule dans sa chambre, tu la prendras brusquement dans tes bras et tu la plongeras trois fois dans une baignoire pleine d'eau où tu auras jeté ces plumes et versé le contenu de cette fiole. Cela fait, elle t'aimera autant qu'elle te déteste à présent. »

Jean fit comme son compagnon lui avait dit. La princesse, lorsqu'il la plongea la première fois dans l'eau préparée, poussa des cris affreux. Elle revint à la surface sous la forme d'un grand cygne noir, aux yeux étincelants, et se débattant avec fureur. D'un puissant effort, Jean la replongea dans l'eau. Elle en sortit comme un cygne blanc ; autour du cou seulement elle avait un cercle de plumes noires. Jean fit une ardente prière et la plongea dans l'eau une troisième fois. Cette fois, elle reprit sa figure naturelle ; elle était dix fois plus belle qu'auparavant. Elle se jeta au cou de Jean et, versant des larmes de joie, elle le remercia d'avoir rompu le charme qui avait rendu son cœur si cruel.

Le lendemain, le vieux roi, la cour, les notables de la ville défilèrent devant les nouveaux mariés en leur souhaitant longue vie et prospérité en ménage. Le dernier de tous vint le compagnon de Jean ; il avait son bâton à la main, sa valise sur le dos. Jean le pressa sur son cœur, le suppliant de ne pas s'en aller et de lui permettre de lui témoigner sa reconnaissance. Mais le

camarade secoua la tête et dit d'une voix douce et tendre : « Non, mon temps est fini. J'ai payé ma dette. Te souviens-tu du mort que les deux vauriens voulaient jeter sur la grande route ? Tu as donné tout ce que tu possédais pour qu'ils le laissassent en repos dans son cercueil. Eh bien, ce mort c'était moi. »



A ces mots il disparut.

Festins et danses durèrent tout un mois. Il fallait bien rattraper le temps passé dans la tristesse. Jean et la princesse étaient remplis d'une mutuelle tendresse. Le vieux roi oublia ses chagrins lorsqu'il eut à faire sauter sur ses genoux les petits-enfants qui jouaient avec sa couronne et son sceptre. Enfin il s'éteignit doucement par l'épuisement de l'âge, et Jean fut proclamé roi de tout le pays.





LE SAPIN

Sur la lisière du bois poussait un gentil petit sapin. Il avait pris racine à une bonne place ; il recevait les rayons du soleil ; il avait de l'air suffisamment, et n'était pas étouffé par les grands pins, ses frères, qui s'élevaient autour de lui. Mais le petit arbre appréciait mal tous ces avantages. Il n'avait qu'une idée, qu'un désir, c'était de grandir au plus vite. La bonne chaleur du soleil ? le vent qui venait le rafraîchir et lui amenait la pluie quand il en avait besoin, tout cela le laissait indifférent. Assez souvent les enfants des villages voisins venaient chercher dans les bois des fraises en été et des mûres en automne. Quand ils avaient rempli leurs paniers, ils s'arrêtaient à la lisière du bois et s'asseyaient près du petit sapin. « Quel joli petit arbre ! disaient-ils en l'apercevant ; voyez comme il est mignon ! » Mais le sapin était on ne peut plus froissé de ces éloges.

L'année qui vint, il grandit d'une pousse, l'année suivante d'une pousse encore. Déjà il présentait plusieurs de ces étages de branches auxquels on reconnaît l'âge des sapins : « Que ma croissance est lente ! soupirait-il néanmoins. Quand donc pourrai-je, comme mes aînés, étendre devant le monde une majestueuse couronne de belles branches ? Les oiseaux y viendraient nicher, et, quand le vent souillera, je rendrais majestueusement à mes frères les belles et graves révérences qu'ils me font. »

Plongé dans ces vains regrets, il ne savait pas se réjouir de la lumière du ciel, du chant des oiseaux, de la fraîcheur des nuits. L'hiver étendit autour de lui une blanche nappe de neige. Un lièvre qui passait en courant franchit d'un bond le petit arbre qui en fut cruellement humilié. Trois ans après, le lièvre voulut recommencer le saut, il manqua son coup et roula par terre, à la grande satisfaction du sapin qui pensait : « Quel bonheur de grandir enfin ! Prendre de l'âge et devenir respectable, n'est-ce pas tout ce qu'on peut souhaiter de mieux ? »

A l'automne, les bûcherons venaient abattre les plus grands arbres. Le jeune sapin, qui commençait à prendre tournure, réfléchit sur ces coupes réglées. Il frémit en y songeant. Est-ce qu'on en ferait autant de lui quand il aurait la taille ? C'est qu'on ne se bornait pas à les abattre, ces arbres magnifiques qui ne demandaient qu'à vivre. Quand ils étaient tombés avec fracas, on les ébranchait, on leur enlevait l'écorce. Ils gisaient tout de leur long, nus, dépouillés, méconnaissables : puis on les chargeait sur des voitures que les chevaux emmenaient au loin.

Où les conduisait-on ? Que devenaient-ils ? Au printemps, quand revinrent les hirondelles et les cigognes : « Vous qui voyagez tant, leur demanda le sapin, savez-vous ce que sont devenus ces grands arbres qu'on a coupés naguère ? »

Les hirondelles n'avaient rien vu, mais une cigogne, après réflexion, leva la tête et dit : « Je crois savoir ce qui en est. L'autre jour j'ai rencontré en mer, à quelques lieues de la côte d'Égypte, des navires nouvellement construits. J'étais fatiguée, je me suis reposée un instant sur le grand mât de l'un d'eux. Il avait une forte odeur de sapin. C'était un de ces arbres sans doute. Comme ils ont fière mine au milieu des voiles et des cordages, la pointe ornée de pavillons aux couleurs brillantes !

— Que ne suis-je assez grand, murmura le sapin dont la vanité fut aussitôt excitée, que n'ai-je une taille assez haute pour qu'on me prenne

ainsi et que l'on me pare comme eux ! Mais, s'il vous plaît, qu'est-ce que la mer et à quoi ressemble-t-elle ?

— Ce serait trop long à t'expliquer, dit la cigogne, et voici l'heure de la sieste. Bonsoir.

— Réjouis - toi de ta verte jeunesse, disait le rayon de soleil, réjouis-toi de la sève fraîche et vigoureuse qui circule dans tes rameaux, au lieu de vouloir être toujours où tu n'es pas ! » La douce brise jouait avec les branches flexibles du jeune arbre ; la rosée y suspendait ses gouttes pareilles à des pierreries. Le sapin ne se souciait de rien que de grandir et de voyager.

Lorsque approchait Noël, les bûcherons venaient dans le bois couper de petits arbres qui n'étaient pas même aussi hauts que notre ambitieux sapin. C'étaient les plus beaux, les plus touffus qu'on enlevait de la sorte. On leur laissait leurs branches ; on les plaçait sur des charrettes et on les emmenait au loin. « Où les conduit-on ? se disait le petit sapin avec envie. Ils ne sont pas de plus haute taille que moi ; il y en avait même un plus petit. Quel peut être leur sort ?

— Det vide vi, det vide vi ! (nous le savons bien, nous le savons bien !) gazouillèrent les moineaux. Là-bas dans la ville, perchés sur les toits et sur les balcons, nous avons regardé à travers les fenêtres et nous avons vu ces heureux sapins. Quelles splendeurs ! Quelles magnificences les entourent ! Au milieu d'un somptueux appartement bien clos et bien chauffé, ils sont plantés dans une grande caisse et ornés des plus belles choses : oranges, pains d'épice, bonbons transparents, poupées et jouets de mille espèces, tout cela éclairé par la lumière de centaines de bougies de couleur placées dans leurs branches. Ah ! les heureux sapins !

— Et ensuite, demanda le sapin tremblant d'émotion, qu'est-ce qu'on en fait ?

— Nous n'en savons pas plus long, dirent les moineaux. Mais, en vérité, c'était un merveilleux spectacle.

— Est-ce là la brillante destinée qui m'attend ? murmura le sapin agité. Pourquoi non ? reprit-il en se redressant avec orgueil. Cela vaut bien autant que de traverser la mer. Dans quelle perplexité je vais être ! Que ne sommes-nous bientôt à Noël ! Me voilà aussi grand et aussi garni de branches que ceux qu'on a emmenés il y a quelques mois. Je voudrais être déjà dans le riche appartement doré, au milieu de toutes ces magnificences. Et après ? nul doute que mon sort ne devienne de plus beau en plus beau.

Sans cela, pourquoi me décorerait-on avec tant de soin ? Oui certainement, j'irai de merveilles en merveilles ; mais qu'il est pénible d'attendre si longtemps et que je souffre dans mon impatience !

— Réjouis-toi de ta verte jeunesse et de ta libre existence au grand air, » disaient, en le caressant, la brise du matin et le rayon du soleil. Mais il restait pensif et triste. Cependant il poussait, grandissait à vue d'œil. Ses branches étaient d'un beau vert foncé. A l'approche de Noël, les bûcherons le distinguèrent aussitôt et le coupèrent. La hache lui trancha la moelle ; il tomba sur le sol avec un soupir. Il aurait dû être au comble de ses vœux, mais il paraît que les sapins eux-mêmes sont inconséquents et ne savent pas toujours ce qu'ils veulent. Voilà qu'il se mit à regretter de quitter le lieu de sa naissance où il avait prospéré, à se plaindre d'être séparé de ses chers compagnons les fougères, les genêts, les fleurettes, les arbustes ; il ne les verrait plus, et peut-être non plus les petits oiseaux ses amis. Le départ fut très-douloureux.

Il ne revint bien à lui que lorsque, arrivé dans une grande cour, on le retira de la voiture avec les autres sapins. Il entendit un homme dire en le désignant aux bûcherons :

« Celui-ci est superbe, c'est mon affaire. »

Deux laquais galonnés le saisirent et le transportèrent dans un beau salon. Tout autour, des tableaux pendaient aux murailles. Sur le poêle en porcelaine se trouvaient deux vases magnifiques. Les meubles étaient fastueux : les sofas, les fauteuils tout de velours et de soie. Sur une table sculptée, des albums, des livres reliés. Des jouets pour plus de cent écus étaient épars en attendant l'arbre de Noël.

Le sapin fut mis dans un grand tonneau rempli de sable, dissimulé par une tenture verte. Le petit arbre était ému comme un débutant avant d'entrer en scène. Qu'allait-il se passer ? Quel rôle allait-il remplir ? Tout le monde s'empressa autour de lui. Des jeunes filles se mirent à le parer. Elles suspendirent à ses branches des cornets de papier de couleur remplis de bonbons. Elles y attachèrent des noix ou des pommes dorées, si industrieusement qu'on eût dit les fruits naturels de l'arbre, puis des centaines de petites bougies, rouges, bleues, blanches. Elles y accrochèrent des poupées qui ressemblaient, à s'y méprendre, à de petits enfants. Et tout en haut, sur la dernière branche, elles posèrent une couronne en clinquant. Dieu ! comme elle brillait !



« Que sera-ce donc ce soir ? » disaient les jeunes filles admirant leur ouvrage.

« Oh ! qu'il me tarde d'être à ce soir ! soupirait à son tour le sapin. Comme ma belle et sombre verdure va reluire à la lumière des bougies ! Si mes frères les petits sapins du bois pouvaient me voir, combien ils m'envieraient ! Et les moineaux, seront-ils sur le balcon de la fenêtre pour me contempler dans ma splendeur ? Et ensuite vais-je prendre racine ici et rester paré ainsi, hiver et été ? »

A force de se tourmenter l'esprit sur tout cela, il se sentit les aiguilles agacées, ce qui, chez les sapins, correspond au mal de tête chez les hommes. Enfin arrive cette bienheureuse soirée. On allume les bougies. Quel éclat ! Le petit arbre tressaille de joie et d'orgueil. Ce mouvement mit

même une bougie en contact trop direct avec une de ses branches, et une odeur de brûlé se répandit. Mais les jeunes filles se précipitèrent et remédièrent au mal.

Le petit arbre, effrayé, n'osait plus s'abandonner à ses transports, craignant de mettre le feu à sa riche parure. Il restait raide et gourmé sous les ornements magnifiques dont il était chargé.

Les deux battants de la porte s'ouvrent : une troupe d'enfants se précipitent vers l'arbre comme pour le renverser. Ils s'arrêtent à sa vue, muets de saisissement, ravis d'admiration. Mais un moment après, ils s'écrient, chantant, sautant, dansant autour de l'arbre, et, à un signal donné par les parents, ils se mettent à enlever poupées, pains d'épice, jouets.



« Qu'est-ce que cela veut dire ? » pense le sapin désagréablement surpris. Les bougies continuèrent à brûler jusqu'au bout. Quand la flamme allait atteindre les branches, on les éteignait. Lorsque toutes furent éteintes, les enfants reçurent la permission de mettre au pillage l'arbre de Noël. Avec quelle hâte ils se jetèrent sur le pauvre sapin, arrachant, secouant les

branches ! S'il n'avait pas été solidement fixé dans le sable, ils l'auraient renversé.

Puis les enfants se dispersèrent par groupes, se montrant les uns aux autres leurs conquêtes. Personne ne faisait plus attention à l'arbre, hormis la petite bonne d'enfants, qui s'approcha et examina les branches, cueillant deux ou trois bonbons et une pomme qui avaient été oubliés.

« Une histoire ! conte-nous une histoire ! crièrent les enfants en entraînant près de l'arbre un personnage gros et vieux qui venait d'entrer.

— Je le veux bien, dit celui-ci en s'asseyant ; mais je ne vous conterai qu'une seule histoire. Voulez-vous celle d'Ivède-Avède, ou celle de Kloumpé-Doumpé qui roula en bas des escaliers, mais qui à la fin épousa tout de même la princesse ?

— Ivède-Avède ! crièrent les uns. Kloumpé-Doumpé ! » crièrent les autres. Ce fut pendant quelques instants un tapage, un charivari. Tous parlaient à la fois. Le sapin se demandait tristement : « Je ne suis donc plus de la société, je ne suis donc plus bon à rien, qu'on ne s'occupe plus de moi ? »

Enfin le vieux monsieur conta l'histoire de Kloumpé-Doumpé qui roula au bas des escaliers, mais que cela n'empêcha point d'épouser la princesse. Les enfants applaudirent avec fracas et crièrent de nouveau : « Une histoire ! encore une histoire ! » Mais le monsieur s'en tint à ce qu'il avait dit. Le sapin l'avait écouté avec ébahissement. Jamais les oiseaux dans les bois ne lui avaient parlé de telles choses. « Voilà donc le cours du monde ? se dit-il. Kloumpé-Doumpé était bien honteux lorsqu'il roula en bas des escaliers, et cependant il devint plus tard le gendre du roi. Je n'ai donc pas à me chagriner, si l'on a l'air de me mépriser maintenant ; bientôt je reviendrai aux honneurs. »



Il croyait l'histoire de Kloumpé-Doumpé véritable, tant le vieux monsieur respectable avait parlé avec une grave dignité et avait précisé les moindres détails. Il chassa la mélancolie et se réjouit à la pensée que le lendemain on le décorerait de nouveau avec des bonbons, des fruits recouverts de clinquant, et de gentilles bougies de couleur allumées : « Demain, pensait-il, je ne tremblerai plus, je savourerai avec calme mon bonheur. Peut-être entendrai-je l'histoire d'Ivède-Avède. » Toute la nuit il resta absorbé dans ses rêves d'ambition.

Au matin, laquais et servantes entrèrent. « Ah ! se dit le sapin, on vient me parer de nouveau. » Mais pas du tout. Voilà que les domestiques empoignent le tonneau où il était fiché, le portent au grenier dans un coin sombre et noir, le laissent là et s'en vont.

« Qu'est-ce encore ? quelles nouvelles vicissitudes vais-je éprouver ? que deviendrai-je ? Moi qui commençais à prendre goût à écouter des histoires, suis-je condamné à ce silence et à cette solitude ? » Ainsi se plaignait le sapin en se rappelant les divers incidents de sa courte gloire. Les jours, les nuits se passèrent sans rien changer à la situation. Enfin la porte s'ouvre :

c'est une servante qui vient déposer une grande caisse devant le sapin ; celui-ci est mieux caché et plus oublié qu'auparavant.

Il se disait pour se consoler : « Nous sommes en hiver. La terre est dure et couverte de neige ; comment les hommes m'auraient-ils replanté à la lisière du bois ? Ils m'ont mis ici à l'abri jusqu'au printemps. C'est une preuve de leur sollicitude. Si seulement il faisait un peu moins noir dans ce grenier ; si l'on y avait un peu de société, on pourrait encore prendre le temps en patience. Là-bas, quand le bois était blanc de neige, on ne laissait pas de s'égayer : les lièvres et les levrauts faisaient des cabrioles. Ils sautaient même par-dessus moi, et j'en avais du dépit. A présent, je les souffrirais volontiers pour avoir quelque compagnon, car cet isolement me pèse. »

« Pip, pif ! » siffla une petite souris qui s'avavançait par bonds menus. Une de ses sœurs la suivait. Elles flairaient le sapin et se mirent à grimper dans ses branches.

« Quel froid épouvantable ! dirent-elles ; sans cela, on ne serait pas trop mal ici, n'est-ce pas, bon vieux sapin ? — Comment vieux ! répondit-il. Il y en a d'autres qui sont dix fois plus âgés que moi et qui ne sont pas encore ce qu'on appelle vieux. — Excuse-nous, répondirent-elles : il ne fait pas bien clair, même pour nous qui voyons dans l'obscurité, et nous t'avons pris pour un sapin que, depuis deux ans, nous avons l'habitude de voir à ta place. Deux ans ! c'est un temps bien long pour nous ! Mais d'où viens-tu ? quelles nouvelles apportes-tu du dehors ? Parle. Connais-tu les plus beaux endroits de la terre ? connais-tu, par exemple, le fameux garde-manger toujours ouvert, où il n'y a ni chat ni souricière, où il y a toujours cent gros fromages de toutes sortes, où les saucissons attachés au plafond sont si grands qu'ils touchent au pavé ? ce pavé est formé de quartiers de lard chevillés ensemble avec des chandelles du meilleur suif. L'as-tu vu, l'as-tu vu ce lieu de délices où la plus maigre, au bout de huit jours, devient grasse et dodue ? Si tu le sais, dis-nous vite le chemin qui y conduit.



— Je n'ai jamais été en un pareil endroit, repartit le sapin, mais je connais bien la forêt où brille le soleil, où chantent les oiseaux. » Et il leur conta l'histoire de ses jeunes années. C'était du nouveau pour les petites souris ; elles l'écoutaient avec attention et l'interrompirent plus d'une fois pour dire : « Que de choses tu as vues ! comme tu devais être heureux : la nourriture arrivait d'elle - même à portée de tes racines, tandis qu'il nous faut courir mille dangers pour trouver nos aliments ; et, par-dessus le marché, tu avais l'air pur, le beau soleil, le chant des oiseaux ! Que tu devais être heureux !

— Heureux ? dit-il en réfléchissant à son sort d'autrefois. Oui, sans doute, quoique je n'appréciasse peut-être pas tout mon bonheur. Oui, ma foi, c'était le bon temps. Mais j'ai eu un moment de plus haute fortune. »

Il leur fit en détail la description de la soirée de Noël où il avait été si bien paré, tout garni de friandises et illuminé de cent bougies.

« Des bougies ? dirent les souris ; nous préférons les chandelles. Il faut reconnaître cependant que tu naquis sous une favorable étoile, cher vieux sapin. — Encore une fois, repartit le sapin, je ne suis pas vieux ; ce n'est que cet hiver qu'on est venu me prendre dans le bois. Ici, hors de terre, je me fane peut-être un peu, et c'est ce qui me donne sans doute un air vieillot.

— Comme tu contes bien et spirituellement ! » reprirent les souris pour apaiser son humeur. La nuit suivante, elles amenèrent quatre autres petites souris pour qu'elles entendissent à leur tour le merveilleux récit du sapin. Celui-ci, après avoir raconté sa vie une seconde fois, s'écria : « Vraiment, j'avais un sort bien joyeux. Mais la chance peut me revenir : Kloumpé-Doumpé aussi était bien penaud quand il se ramassa au bas des escaliers, et pourtant il finit par épouser la princesse. — Qui est ce Kloumpé-Doumpé ? » demandèrent les souris.

Le sapin leur narra l'aventure mot à mot, comme le vieux monsieur l'avait dite. Les petites souris la trouvèrent charmante ; elles sautillaient de joie. La nuit d'après, elles revinrent en plus grand nombre, et le dimanche elles amenèrent même deux rats. Mais ceux-ci ne prirent qu'un médiocre intérêt à l'histoire de Kloumpé-Doumpé ; les petites souris étaient toutes honteuses de s'être tant amusées la veille, car elles faisaient grand cas du jugement des rats.

« Ne savez-vous pas d'autre histoire ? demandèrent ceux-ci au sapin. — Non, dit-il, je n'en ai pas appris d'autre ; je l'ai entendue dans le jour le plus brillant de mon existence, mais je ne savais alors quelle était ma félicité. — C'est un conte à dormir debout que vous nous avez fait là. Ainsi vous ne savez pas quelque histoire où l'on voit paraître du lard en quantité, des chandelles ou autres friandises que le héros peut dévorer à discrétion ? — Non, dit le sapin. — Alors, bonsoir, » dirent les rats, et ils s'en allèrent sans autres façons.

Les petites souris revinrent bien le lendemain, mais moins nombreuses ; elles ne trouvaient plus beaucoup de sel aux discours du sapin, depuis le mépris que les rats en avaient témoigné. Elles finirent par disparaître l'une après l'autre.

« C'était pourtant bien gentil, se dit le pauvre arbre délaissé, quand ces drôles de petites bêtes trottaient autour de moi et écoutaient mes histoires. C'est fini, cela aussi. Mais prenons patience, le moment doit approcher où l'on viendra me prendre pour me parer et orner derechef. »

Où vint eu effet, plus tôt même qu'il n'avait pensé. Des domestiques se mirent à ranger le grenier. On déplaça les caisses, on tira du tonneau le sapin qui se sentit fort rudement jeté à terre. Un laquais l'empoigna et le porta dans la cour. « Enfin, se dit le petit arbre, la chance me revient. »

On était au printemps ; le soleil brillait ; tout paraissait joyeux et plein de vie. Surpris de ce brusque changement, le sapin regardait à droite et à gauche, mais il ne se considérait pas lui-même. Un jardin touchait à la cour : de belles roses y fleurissaient et embaumaient l'air. Les hirondelles voltigeaient par bandes, lançant leur gai refrain : « Quirrevirre-vit. »

Ce spectacle riant et animé rendit confiance au sapin qui se crut au bout de ses peines. Mais, hélas ! voilà qu'il s'aperçoit que ses branches sont desséchées et jaunies. Relégué dans un coin de la cour, parmi les orties et les mauvaises herbes, il avait encore attachée à sa plus haute branche l'étoile en clinquant qui reluisait à la lumière du soleil.

Quelques-uns de ces enfants qui, la nuit de Noël, avaient dansé autour de l'arbre et l'avaient proclamé magnifique, jouaient dans la cour et dans le jardin. Le plus jeune accourut, arracha l'étoile : « Voyez donc, cria-t-il aux autres, le vilain arbre de Noël ! » En même temps il marcha dessus, faisant craquer et brisant les branches du malheureux sapin.



Celui-ci regardait les fleurs fraîches et les arbres verts du jardin ; ensuite il reportait ses regards sur lui-même, et il aurait bien voulu qu'on l'eût laissé dans le coin noir du grenier. Ses belles années de jeunesse dans la forêt se représentaient d'autant plus vivement à son souvenir. « Tout cela est fini ! se dit-il. Que n'ai-je donc goûté le bonheur pendant que je le tenais ! »

Un garçon de cuisine saisit l'arbre et le fendit en petits morceaux. Il y en eut un fagot. On les jeta dans le feu sous la grande marmite. Ils lançaient, à mesure qu'ils étaient saisis par la flamme, un soupir, un cri de détresse ; c'était chaque fois comme une petite détonation. Les enfants laissèrent leurs jeux et vinrent écouter les pif-paf de leur arbre de Noël, qui les amusèrent fort. Le sapin voyait repasser une dernière fois les souvenirs de ce qui était disparu, les mois d'été et les mois d'hiver à la lisière du bois, le soir de

Noël, Kloumpé-Doumpé, la seule histoire qu'il eût jamais sue et qu'il trouvait pour cela si belle. Puis un dernier pif-paf, et il ne resta plus rien du petit sapin. Les enfants étaient retournés jouer dans la cour. Le plus jeune portait à sa poitrine l'étoile de clinquant qu'il avait arrachée au pauvre arbre.

Oui, c'était bien fini ! Et notre histoire aussi est finie, comme tout dans ce monde finit par finir.



LE PORCHER

Il y avait une fois un prince. Il n'était pas riche. Son royaume n'était pas grand. Mais il avait de quoi nourrir une femme et des enfants. Or il voulait justement se marier.

Il était connu dans toutes les cours pour sa bonne mine, sa grâce et sa gentillesse. Bien des princesses lui auraient volontiers accordé leur main. Sachant qu'il avait le don de plaire, il eut la témérité de vouloir épouser la fille d'un puissant empereur, son voisin.

Comment s'y prit-il pour réussir ?

Sur la tombe de son père poussait un rosier, le plus magnifique des rosiers. Il ne fleurissait que tous les cinq ans, et ne portait alors qu'une seule rose. Mais quelle rose ! Elle exhalait un parfum si doux, si délicieux, que, pendant huit jours après l'avoir respiré, on oubliait tous ses chagrins et toutes ses peines.

Le prince possédait, en outre, un rossignol qui chantait les plus ravissantes mélodies qu'on pût imaginer. Ces deux merveilles, la plante et l'oiseau, le prince les envoya en cadeau à la princesse pour gagner ses bonnes grâces.

Lorsque les caisses, en argent massif, où ces présents étaient emballés, arrivèrent à la cour impériale, l'empereur les fit porter dans la grande salle où justement la princesse jouait à la visite avec ses demoiselles d'honneur.

« Si les caisses sont si précieuses, dit-elle en battant joyeusement des mains, quel beau cadeau ne doivent-elles pas contenir ? S'il y avait un gentil petit chat, bien gai, bien espiègle ! »

On déballa, et d'abord apparut le rosier avec la superbe rose : « Oh ! qu'elle est bien imitée ! » s'écrièrent les demoiselles d'honneur. « Jusqu'au velouté des feuilles qui est rendu à merveille ! » dit l'empereur. La princesse prit en main la fleur et la regarda de près : « Fi donc ! dit-elle en pleurant de dépit ; elle n'est pas artificielle ; c'est une rose naturelle comme toutes les roses.

— Fi ! fi donc ! comment, une rose naturelle, pas davantage ! s'écrièrent en chœur les demoiselles d'honneur indignées.

— Voyons cependant, dit l'empereur, ce qu'il y a dans la seconde caisse avant de juger mal du prince. »

On retira le rossignol qui, rendu à la lumière, fit entendre ses chants les plus doux, les plus mélodieux. Bien qu'ils eussent le goût entièrement corrompu par l'amour du faux et du factice, les courtisans demeurèrent quelque temps saisis par ces trilles exquises, par ces roulades délicieuses.

« Superbe ! charmant ! » disaient les demoiselles d'honneur. On n'était pas en France, mais elles employaient ces mots français pour mieux marquer leur admiration.

« Cet oiseau, dit un vieux courtisan, me rappelle la tabatière à musique de feu l'impératrice ; c'est la même qualité de son, la même cadence.

— C'est tout à fait cela, fit l'empereur qui, à ce souvenir, se mit à sangloter comme un petit enfant.

— L'oiseau est-il vraiment un automate ? demanda la princesse.

— Mais non, Altesse, dit le page qui tenait la cage : c'est bel et bien un rossignol en vie.

— Mettez-le en liberté ! s'écria la princesse, et qu'il s'envole où il voudra. Quant au prince, qu'il ne paraisse jamais devant mes yeux ! »

Le prince n'était pas timide. Malgré cette injonction, il se présenta à la cour, à la vérité sous un déguisement. Il se hâla le teint avec du brun et du noir, vêtit des habits de paysan, enfonça une casquette sur ses yeux. Ainsi accoutré, il vint se présenter devant Sa Majesté. « Bonjour, empereur, lui dit-il d'un air niais. N'auriez-vous pas quelque emploi à me donner dans

votre château ? — Il y a bien des places vacantes, répondit l'empereur, mais elles sont sollicitées par tant de monde que je ne sais s'il en restera quelqu'une pour toi. Cependant, j'y pense, il est un office que personne n'a demandé, c'est celui qui oblige à garder mes troupes de porcs. En veux-tu ? »

Le prince accepta la proposition ; il reçut un beau diplôme en lettres d'or lui conférant la dignité de porcher impérial. En revanche, son logis n'était ni vaste ni beau ; il consistait en une chambre située au-dessus de l'étable.

Tout en gardant ses porcs, il se mit à confectionner un amour de petite marmite dont le couvercle était garni de petites clochettes. Quand elle bouillait sur le feu, les clochettes résonnaient de la plus gentille façon et faisaient entendre un air connu. Cela n'était rien encore. Voici où était le merveilleux. Quand on tenait son doigt à la vapeur qui sortait de la marmite, on sentait aussitôt l'odeur des mets qui se cuisinaient chez n'importe quelle personne de la ville à laquelle on pensait. Certes, c'était bien plus intéressant que le parfum de la rose.



Le lendemain, la princesse avec toute sa suite passa près de la basse-cour. Elle entendit la mélodie que jouaient les clochettes et s'arrêta toute joyeuse : « Tiens ! s'écria-t-elle, c'est l'air que j'ai appris à jouer au piano

pour la fête de papa ! » La chronique scandaleuse ajoutait qu'elle n'en savait pas d'autre, et encore ne le jouait-elle qu'avec un seul doigt.

« Que j'aime donc cet air ! continua-t-elle. Ce porcher vraiment n'est pas le premier venu. Allez lui demander combien il veut vendre son instrument. »

Une des demoiselles d'honneur entra, après mille simagrées, dans la basse-cour. « Quel prix veux-tu de ce pot ? dit-elle. — Il me faut dix baisers de la princesse, répondit le porcher. — Tu es fou ! s'écria-t-elle. — C'est mon dernier mot.

— Eh bien, qu'a-t-il demandé ? dit la princesse lorsqu'elle vit revenir sa suivante. — Je n'ose pas le répéter. — Dis-le-moi à l'oreille. — Le manant ! le malotru ! » s'écria-t-elle lorsqu'elle entendit la réponse du porcher, et, tout en colère, elle se mit à marcher de long en large. Mais voilà que les clochettes recommencèrent à tinter si mélodieusement qu'au bout d'un instant, ne pouvant résister au désir qui la tourmentait, elle dit : « Allez lui demander s'il ne veut pas accepter dix baisers de l'une de vous, mesdemoiselles.

— Ce que j'ai dit, je l'ai dit, répondit le porcher. La princesse, ou je garde ma marmite.

— Quel entêté ! dit la princesse. Enfin, faites-le venir. Vous vous placerez en rond autour de moi pour que personne ne me voie l'embrasser. »



Le porcher arriva. Les suivantes se rangèrent en cercle, élargissant le plus possible leurs jupes pour faire une haie complète. La princesse, faisant une vilaine moue, donna précipitamment les dix baisers et reçut la marmite.

Quelle joie ce fut alors ! Tout le reste de la journée, et jusque bien avant dans la nuit, on fit bouillir le pot et on le consulta pour savoir ce que chacun mangerait à son diner, depuis le chambellan jusqu'au savetier. Les demoiselles d'honneur sautaient, dansaient, battaient des mains. Elles coururent chercher la grande maîtresse des cérémonies : « Croyez-vous, madame ? dirent-elles toutes ensemble. Nous savons qu'il y aura ce soir, chez le chancelier, de la soupe à la citrouille et du blanc-manger, et, chez notre maître de danse, un beau rôti de veau et du pudding. Que c'est amusant et curieux ! — Allons, ne babillez pas trop, dit la princesse, et surtout n'allez pas dire ce que m'a coûté cette marmite, car il faut que je tienne mon rang de fille d'empereur. — Ne craignez rien, Altesse, » dirent les suivantes, et l'on se remit à interroger la marmite indiscreète.

Dans l'intervalle, le porcher ou le prince, puisque nous connaissons son secret, s'était ingénié à confectionner une crécelle admirable : quand on la faisait tourner, on entendait toutes les valse, galops, sarabandes, quadrilles, airs de danse qui avaient été composés depuis la création du monde.

La princesse, passant près de la basse-cour, entendit cette joyeuse musique ; elle en fut ravie. « Courez, s'écria-t-elle, courez lui demander ce

qu'il veut de son instrument. Mais point de baisers, je n'en donne plus. »

La demoiselle d'honneur chargée de la commission vint redire que l'impudent exigeait cent baisers de la princesse.

« Il est absolument fou, » dit-elle, et elle s'en alla. Elle n'avait pas fait cent pas qu'elle reprit : « Je suis, après tout, la fille de l'empereur, et mon devoir est d'encourager les arts. Allez lui dire qu'il aura dix baisers de moi et quatre-vingt-dix autres de vous, mesdemoiselles.

— Comment ! il nous faudra embrasser ce rustre ?

— Eh bien ! je le fais, moi, et vous que j'entretiens, que je nourris, qui êtes mes sujettes, vous hésiteriez à le faire ? Allons, dépêchez et obéissez.

— Je veux cent baisers de la princesse, ou je garde ma crécelle, » telle fut la réponse du porcher.

La princesse finit par se rendre, et, faisant placer de nouveau ses suivantes en cercle autour d'elle, elle se mit à compter au porcher les baisers.

« Qu'est-ce donc que cet attroupement près de l'étable aux porcs ? » se dit l'empereur qui était à son balcon. Il se frotta les yeux, prit ses lunettes et dit : « Ah ! ce sont les demoiselles d'honneur ! Quel tour d'espièglerie font-elles encore ? Je m'en vais voir. »

Et, chaussant des pantoufles pour ne pas faire de bruit, il descendit et approcha sans être remarqué, tant les suivantes étaient occupées à bien compter le nombre des baisers, pour que le croquant n'en reçût pas un de plus que son compte. L'empereur se leva sur ses pieds et faillit tomber de son haut : la princesse sa fille venait de donner le soixante-huitième baiser. Une colère terrible le saisit. Prenant sa pantoufle, il en distribua des coups aux suivantes qui s'enfuirent éperdues. Et, sans vouloir rien écouter, il bannit de ses États la princesse et le porcher.

Les deux exilés marchèrent longtemps ensemble sans rien dire. Survint la pluie et le vent. La pauvre princesse pleurait à chaudes larmes : « Infortunée créature que je suis, soupira-t-elle. Si au moins j'avais épousé le gentil prince qui demanda naguère ma main, je ne serais pas si à plaindre maintenant. »

Le porcher s'en alla derrière les arbres, enleva le maquillage qui noircissait son teint, revêtit ses beaux habits de prince qu'il avait dans sa valise ; il reparut : il était si beau que la princesse, toute désolée qu'elle était, sentit s'arrêter le cours de ses larmes.

« Je suis le prince dont tu viens de parler, dit-il. Mais ne te réjouis pas, je ne t'aime plus, je te méprise. Ah ! tu n'as pas voulu d'un honnête prince qui voulait faire de toi la compagne de sa vie ; tu n'as pas compris la merveille de la rose et du rossignol, et, pour un jouet, tu as pu condescendre à embrasser un porcher. Adieu ! pour toujours. »

Il se rendit dans son petit royaume. La princesse courut derrière lui, demandant pardon. Mais il lui ferma au nez la porte de son palais.





LA PETITE SIRÈNE

Bien loin, bien loin en plein Océan, l'eau de la mer est bleue comme la corolle des plus frais bluets et claire comme le plus pur cristal. Mais aussi elle est bien profonde ; aucune ancre n'en atteint le fond ; il faudrait, pour arriver à la surface, entasser les clochers de bien des cathédrales. Tout en bas habite le peuple marin.

Ne croyez pas qu'il n'y ait là que du sable gris ; là poussent les plantes, les végétaux les plus singuliers, aux branches et aux feuillages si souples, qu'à la moindre agitation de l'eau ils remuent et se meuvent comme s'ils étaient vivants. Les poissons, grands et petits, glissent ou se reposent entre ces rameaux, comme sur terre les oiseaux parmi les arbres.

A l'endroit le plus profond se trouve le palais du roi de la mer ; les murailles sont en corail et les grandes fenêtres en ogive sont de l'ambre le plus transparent. La toiture se compose de beaux coquillages qui s'ouvrent et se ferment selon le courant ; dans chacun, une énorme perle du plus magnifique éclat, valant à elle seule tout l'écrin d'une reine.

Depuis plusieurs années le roi de la mer était veuf ; sa vieille mère gouvernait la cour. C'était une femme entendue, mais fière de sa noblesse ;

elle portait sur la queue douze huîtres nacrées ; les dames de la plus haute naissance n'avaient le droit que d'en avoir six.

Mais, encore une fois, sauf ce petit travers, elle avait d'excellentes qualités ; elle élevait avec le plus grand soin ses six petites-filles, les princesses de la mer ; elles étaient toutes de bien jolies enfants ; mais la plus jeune était la plus ravissante. Elles avaient la peau douce et transparente comme une feuille de rose, des yeux bleus et profonds comme les lacs des Alpes ; mais, comme toute leur race, elles n'avaient pas de pieds ; leur gracieux corps se terminait par une queue de poisson.

Toute la journée elles jouaient dans le palais, couraient dans les grandes salles où des animaux bizarres, ayant la forme de fleurs, étaient incrustés aux murailles. Elles ouvraient les grandes fenêtres en ambre, et alors, comme chez nous les papillons, accouraient les poissons ; ils se laissaient caresser par les princesses et mangeaient dans leurs mains.



Devant le château se trouvait un grand jardin tout planté d'arbustes aux fleurs rouge et bleu foncé, aux fruits qui brillaient comme de l'or ;

branches, feuillages, fleurs et fruits, tout était agité d'un mouvement continuel qui faisait scintiller les plus admirables couleurs.



Le sol était du sable d'une finesse extrême, bleu comme une flamme de soufre. Du reste, tout était éclairé d'une singulière lueur bleuâtre, comme si on se trouvait sur les cimes des Alpes et non au fond de la mer.

Quand la surface de l'Océan n'était pas agitée par le vent, on pouvait apercevoir le soleil ; il avait l'aspect d'une grande fleur de pourpre d'un éclat resplendissant.

Dans ce jardin, chacune des petites princesses avait son jardinet qu'elle pouvait cultiver et arranger à sa guise. L'une y traçait des parterres en forme de baleine, l'autre dessinait son parc comme une petite sirène ; la plus jeune traça le sien tout en rond, pour qu'il ressemblât au soleil, et elle n'y cultivait que des fleurs écarlates comme lui.

C'était une singulière enfant, toute pensive et parlant peu. Un jour qu'un superbe navire vint à sombrer au fond de l'Océan, elle laissa ses sœurs se partager les bijoux et autres objets magnifiques qu'il contenait ; elle ne prit, avec un bouquet de roses qui lui rappelaient le soleil, qu'une belle statue de marbre blanc, supérieurement sculptée et représentant un jeune et gracieux enfant. Elle la plaça dans son jardinet et planta à côté un arbuste au feuillage rose, ressemblant au saule, et qui, s'étendant au-dessus de la statue, lui donnait, par le reflet du sable bleu, une teinte violette.

Sa plus grande joie était d'entendre parler de la race des humains qui habitent au-dessus des eaux. Elle câlina tant sa grand'mère, que celle-ci lui raconta en détail tout ce qu'elle savait des hommes et des animaux, de ce qui se passait sur les navires et dans les villes. Ce qui la frappait beaucoup, c'est que sur la terre les fleurs répandent des parfums, tandis que celles de la mer ne sentent pas ; que les forêts y sont vertes et que les poissons qui s'agitent dans les arbres chantent si merveilleusement. La grand'mère disait poissons au lieu d'oiseaux, parce que les petites princesses, n'ayant jamais vu d'oiseaux, n'auraient pu s'en faire une idée.

« Quand vous aurez atteint votre quinzième année, disait la grand'mère, vous aurez la permission de monter à la surface des flots, de vous reposer au clair de la lune sur les rochers, et de regarder passer les grands navires des hommes. Vous verrez alors des forêts et des villes. »

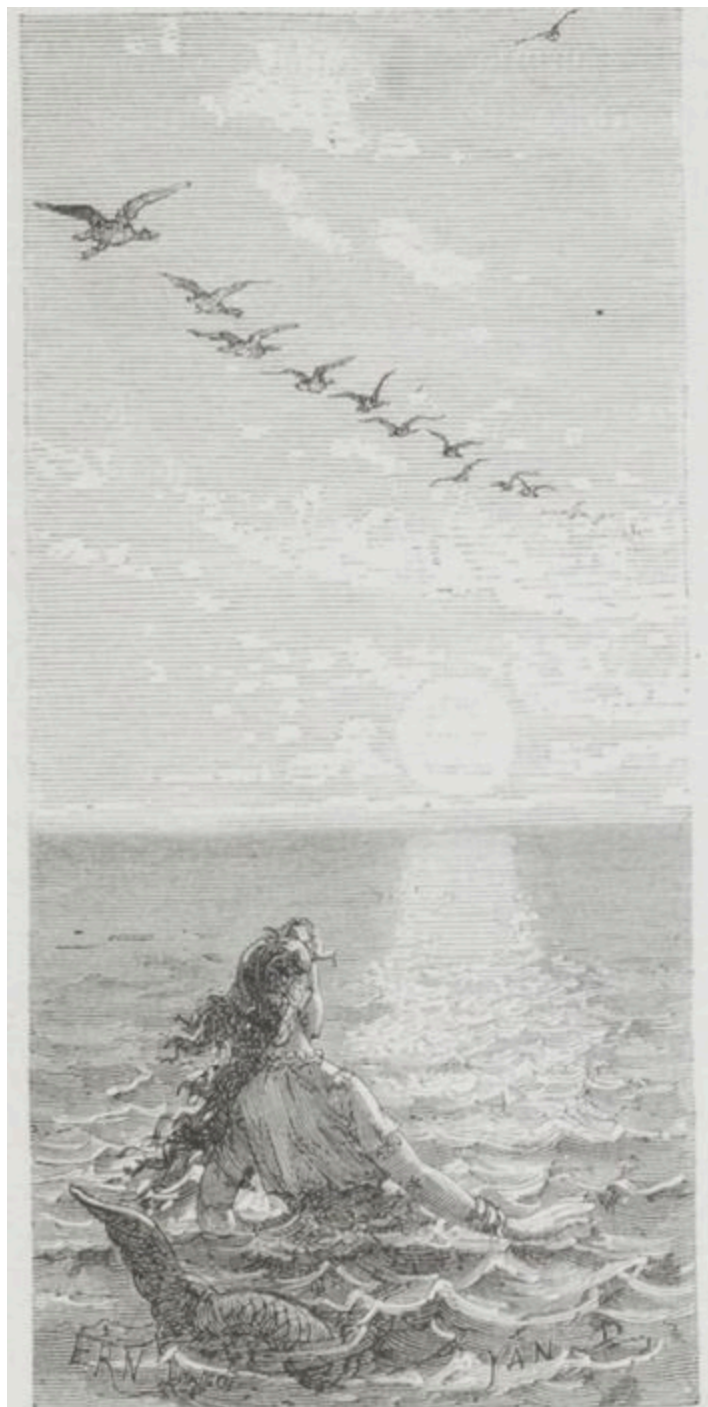
L'aînée des princesses allait avoir quinze ans ; comme elles se suivaient toutes à un an de distance, la plus jeune avait encore à attendre cinq ans avant de pouvoir monter à la surface de la mer et voir ce que font les humains. Mais les autres lui promirent de bien lui raconter ce qu'elles auraient aperçu de plus beau le premier jour de leur sortie. Du reste, elles étaient toutes très-curieuses de connaître le genre de vie des créatures humaines ; elles trouvaient que la grand'mère ne leur en racontait pas assez. Mais la plus désireuse de s'instruire, c'était la plus jeune, celle qui parlait le moins et qui était si souvent absorbée dans ses pensées. Bien souvent elle se tenait la nuit à la fenêtre ouverte, cherchant à percer de ses regards la masse d'eau dans laquelle jouaient les poissons. Elle apercevait la lune et les

étoiles ; elles lui apparaissaient bien pâles, mais d'une dimension plus grande que celle que nous voyons. De temps en temps passait quelque chose comme un nuage noir ; elle savait que c'était ou une baleine ou un grand navire tout rempli d'êtres humains qui, certes, ne se doutaient pas de l'existence de la gentille petite sirène qui tendait ses blanches menottes vers eux et qui souhaitait si vivement qu'ils voulussent l'emmener.



Arriva le jour où l'aînée des sœurs eut ses quinze ans accomplis ; elle s'élança vers la surface des eaux. Lorsqu'elle revint, elle eut une foule de choses à raconter. Ce qui lui avait plu davantage, c'était de se reposer sur un banc de sable, au clair de lune, par une mer calme, de considérer les lumières brillantes d'une grande ville et d'entendre les bruits de la cité, les

chants du soir, la musique des bals, les sérénades, et enfin les carillons qui, à l'heure de minuit, retentissent en haut des nombreux clochers. Qu'elle aurait donc désiré pouvoir s'approcher et écouter tout cela de près !



La plus jeune des princesses ne pensait plus qu'à cette harmonie dont parlait sa sœur, et le soir elle tendait l'oreille à la fenêtre ouverte, et il lui

semblait parfois entendre l'écho lointain des cloches de la grande ville.

L'année d'après, ce fut le tour de la cadette d'aller aux aventures ; elle émergea des flots juste au moment où le soleil se couchait, et ce spectacle, dit-elle lorsqu'elle revint, fut ce qu'elle vit de plus beau. Tout le ciel était comme une coupole d'or tendue de draperies pourpres et violettes (c'étaient les nuages) ; sur le côté, un long voile blanc, une troupe de cygnes qui volaient au-dessus des vagues. L'astre descendait toujours et parut s'abaisser au niveau de la mer ; la jeune princesse se mit à nager, espérant atteindre cette source de toute lumière ; mais elle vit le soleil s'enfoncer sous les vagues, et peu à peu s'éteindre les reflets roses qu'il avait laissés dans les airs et sur les flots.

Une année s'écoula, et la troisième sœur quitta le palais. C'était la plus hardie de toutes, et elle se hasarda à entrer dans un large fleuve qui venait se jeter dans la mer. Elle aperçut de belles collines verdoyantes, couronnées de superbes forêts et de châteaux à tourelles et à donjons ; partout retentissait le doux chant des oiseaux. C'était au cœur de l'été ; dans une petite anse, une troupe de jeunes enfants se baignaient dans l'eau, badinant et batifolant ensemble. Elle s'approcha, voulant prendre part à leurs jeux ; mais ils s'enfuirent tout effrayés, et une petite bête noire apparut qui se mit à pousser des hurlements furieux : c'était un chien. Elle n'avait jamais vu d'animal pareil, et, troublée par ses aboiements, elle regagna la mer. Mais jamais elle n'oublia le panorama des vertes collines, des magnifiques forêts, et ces gracieux petits êtres qu'elle avait vus nager, bien qu'ils n'eussent pas de queue de poisson.

La quatrième sœur n'était pas aussi courageuse ; elle resta sur la haute mer : « C'est là, du reste, dit-elle, qu'on voit le plus beau spectacle. Devant soi une vaste étendue, des minions de vagues écumantes, le ciel pur-dessus, comme une immense cloche de verre ; dans le lointain, des navires se balançant sur les flots comme de grandes mouettes, de jolis dauphins prenant leurs joyeux ébats, de puissantes baleines lançant des jets d'eau qui retombent en gracieuses cascades. »

Vint le tour de la cinquième sœur. Son jour de naissance était en hiver ; c'est pourquoi elle aperçut, en sortant de l'onde, un spectacle que les autres n'avaient pas vu la première fois qu'elles s'étaient trouvées hors de l'eau. La mer était toute verte ; partout flottaient des montagnes de glace, plus hautes que des clochers : tantôt elles avaient des reflets de nacre et de perles, tantôt elles étincelaient comme le diamant ; elles avaient les formes

les plus bizarres. La princesse alla se placer sur le sommet d'un des plus énormes de ces monceaux de glace ; ses longs cheveux dénoués au vent, elle regardait l'Océan de ses grands yeux étonnés. Plusieurs bâtiments vinrent à passer ; les matelots aperçurent cette créature étrange, et, saisis d'effroi, virèrent de bord, s'éloignant toutes voiles déployées.



Vers le soir, le ciel se couvrit d'épais nuages ; il fit des éclairs et il tonna. La mer paraissait noire comme de l'encre ; les vagues en fureur poussaient l'une contre l'autre les montagnes de glace, qui, à la lueur des éclairs, jetaient un éclat d'escarboucle. Sur les navires, les marins attribuaient la tempête à l'apparition de la jeune fille ; ils étaient dans la consternation et dans l'épouvante. Mais la princesse reposait tranquillement sur son siège de glace et admirait les zigzags bleuâtres que formait la foudre, tombant avec fracas sur les flots agités.



Ce fut là, dit-elle à ses sœurs, ce qui la frappa le plus. Pendant quelque temps elle ne fit que penser à ce spectacle grandiose ; mais comme elle avait maintenant, ainsi que les quatre premières sœurs, la permission de sortir de l'eau quand cela lui plaisait, la vue de la nature, même de ce qu'elle a de plus beau, lui devint indifférente comme aux autres ; après avoir erré quelques semaines de rivage en rivage, elles se sentaient prises de nostalgie et revenaient au palais du roi, leur père, déclarant qu'il était plus beau que tout ce qui leur était apparu là-haut.



Quelquefois le soir, les cinq sœurs, s'enlaçant par le bras, montaient ensemble à la surface des vagues et, formant le groupe le plus admirable, s'y laissaient balancer. Lorsqu'une tempête approchait, et qu'elles prévoyaient que des navires allaient sombrer, elles nageaient du côté des voiles qu'elles apercevaient, et, de leur voix si belle, si douce, plus délicieuse que la plus magnifique voix humaine, elles se mettaient à chanter, disant comme on était bien au fond de la mer et que les marins ne devaient pas craindre d'y descendre. Mais, au milieu des hurlements des vents, les matelots n'entendaient pas ces chants, et ils ne voyaient pas non plus les merveilles du palais des sirènes ; car, si les flots les engloutissaient, ils arrivaient sans vie au fond des eaux.



Lorsque les cinq princesses partaient ainsi ensemble du palais, la plus jeune, qui restait toute seule, les suivait du regard tant qu'elle pouvait les apercevoir. Comme elle désirait avoir enfin la permission de les suivre ! Elle en était toute triste ; et comme les sirènes ne peuvent pas épancher leur chagrin par des larmes, elle en souffrait d'autant plus : « Si j'avais donc quinze ans ! disait-elle. Je sens d'avance que j'aimerai bien le monde de là-haut et les êtres qui y demeurent. »

Les quinze ans finirent par s'accomplir. « Le moment est venu, lui dit la grand'mère ; te voilà majeure. Viens, que je te pare comme tes sœurs ! » Et elle lui mit sur ses longs cheveux une couronne d'iris blancs, dont chaque pétale était une grosse perle. Sur la queue de poisson qui terminait son joli et gracieux corps, la grand'mère fit mettre un rang de huit coquilles de nacre, pour indiquer la haute naissance de la princesse. « Mais cela me gêne et me fait mal, dit la petite sirène. — Quand on veut être considérée, répondit la grand'mère, il faut savoir souffrir. »

Oh ! comme la petite aurait volontiers secoué tous ces ornements et jeté loin sa lourde couronne, pour la remplacer par les fleurs rouges de son jardin ! Mais elle n'était pas fille à désobéir : « Adieu ! » dit-elle ; et, se lançant à travers l'onde, elle monta, gracieuse et légère, et vint émerger sur les vagues comme une bulle d'air.

Le soleil venait de se coucher lorsqu'elle sortit la tête de l'eau ; mais les nuages brillaient encore comme de lourdes draperies de velours rouge tissé

d'or, toute l'atmosphère était empourprée, l'étoile du soir scintillait au fond, l'air était frais et doux, la mer toute tranquille.

A une petite distance se trouvait un grand navire, un trois-mâts ; une voile seulement était hissée, et le bâtiment se balançait sur les flots et bougeait à peine ; il n'y avait pas la moindre brise. Partout, dans les cordages, sur les gréements, on voyait courir les matelots : ils suspendaient des centaines de lanternes de couleur qui, sur le soir, furent allumées et illuminèrent toute la scène ; les mâts étaient pavoisés des pavillons de toutes les nations. On entendait retentir la musique et de joyeux chants.

La petite sirène nagea vers la cabine, et chaque fois que la vague la soulevait elle apercevait, à travers la lucarne, toute une assemblée de personnes parées, habillées d'or et de soie. Le plus beau de tous était un jeune prince aux grands yeux noirs ; il avait seize ans : c'était son jour de naissance qu'on fêtait ; de là tout cet appareil. Sur le pont, les matelots se mirent à danser, et, lorsque le prince y monta, des centaines de fusées partirent en l'air, avec tant de bruit, tant d'éclat, que la petite sirène, effrayée, plongea sous l'eau. Bientôt, cependant, elle ressortit la tête, et elle crut voir toutes les étoiles du firmament descendre lentement en pluie vers la mer. Bientôt un nouveau fracas se fit entendre : c'était le feu d'artifice. On aperçut de grands soleils dardant au loin des flots de lumière, puis des poissons volants tout en feu qui s'élançaient dans l'air. Toutes ces flammes scintillantes se reflétaient sur la mer, qui était calme et unie comme une glace ; sur le navire elles jetaient tant de clarté, qu'on y distinguait chaque cordage, et à plus forte raison chacune des personnes. Oh ! que le jeune prince était beau ! Qu'il remerciait gracieusement pour la fête arrangée en son honneur ! Comme son sourire était doux et enchanteur, lorsqu'il écoutait la belle musique qui retentissait au milieu de cette nuit splendide !

Les heures s'écoulaient ; la petite sirène ne pouvait détacher ses yeux ni du navire, ni du prince. Les lanternes s'éteignirent, il ne partait plus de fusées, les canons se taisaient. Du fond des eaux monta un bruit sourd et confus ; les vagues recommencèrent à s'agiter, au grand plaisir de la princesse de la mer, qui se laissait porter par elles et pouvait de nouveau plonger ses regards dans la cabine où reposait le prince.

Le navire se remit en marche : les voiles se gonflèrent l'une après l'autre, les vagues grossirent ; dans le lointain de grands nuages s'amoncelaient, de temps en temps un éclair s'en échappait. C'était l'approche d'une terrible tempête.

Les matelots se hâtent de carguer les voiles ; mais le navire, poussé par l'ouragan, n'en voguait pas moins avec une rapidité vertigineuse à travers les flots en fureur. Les vagues se soulevaient comme de noires montagnes, plus hautes que les mâts, et menaçaient à chaque instant d'engloutir le bâtiment : celui-ci se relevait comme un cygne et bondissait sur la cime de la vague, haute comme une tour.

La petite sirène, qui ne connaissait pas le danger où se trouvait le navire, était toute joyeuse d'être ainsi balancée ; mais les marins étaient mornes et sombres. Les grosses planches du navire commencèrent à craquer avec violence, à se tordre sous les coups de bélier des énormes vagues ; le grand mât se brisa comme un simple jonc ; le bâtiment se jeta de côté ; une avalanche d'eau s'y précipita et rompit tout ce qu'elle rencontra.

La petite sirène alors s'aperçut du malheur qui attendait les pauvres marins ; elle-même eut à prendre garde aux planches et aux débris qui flottaient en masse autour d'elle. Un instant il y eut une obscurité si noire, qu'elle ne distingua plus rien ; mais vint un éclair qui illumina tout l'Océan. Elle attacha ses regards sur le navire, cherchant à voir ce que devenait le jeune prince. Justement une vague l'entraînait ; le navire, fendu par le milieu, sombrait.



La petite sirène en fut toute joyeuse, pensant que le prince allait descendre au fond de la mer, et qu'il serait alors toujours auprès d'elle ; mais tout à coup elle se souvint que les hommes ne peuvent pas vivre dans l'eau, et que ceux qui parvenaient jusqu'au palais de son père étaient toujours morts. « Non, il ne mourra pas ! se dit-elle ; je le sauverai. » Et, s'élançant à travers les épaves, sans songer qu'elles pouvaient écraser son corps si délicat, elle plongea et replongea jusqu'à ce qu'elle eût atteint le prince, qui luttait encore avec les flots, mais était à bout de forces. Il ne faisait plus que quelques mouvements alanguis ; ses beaux yeux commençaient à se fermer ; il allait couler à fond, sans le secours de la petite sirène. Il perdit connaissance ; mais elle lui tint la tête hors de l'eau et se laissa porter par les vagues, que le vent poussait vers la terre.



Le matin la tempête cessa ; le soleil se leva plein d'éclat du sein des eaux, qu'il colora des plus belles teintes roses. L'astre parut ranimer les joues du jeune prince ; mais ses paupières restaient toujours closes. La sirène lissa ses longs cheveux mouillés, qui lui couvraient une partie du visage. Il lui parut ressembler tout à fait à la statue de marbre qu'elle avait dans son jardin. Elle faisait des vœux ardents pour qu'il revînt à la vie.

Elle aperçut alors à proximité la terre ferme ; au fond s'élevaient de hautes montagnes, dont les cimes, couvertes de neige, se détachaient sur l'azur de l'horizon. De magnifiques forêts s'avançaient jusqu'au bord de la

plage. Là, se trouvait un grand bâtiment, et à côté une chapelle. Tout autour un grand jardin planté d'orangers, de citronniers et de palmiers. La mer formait une anse profonde et toute tranquille. La petite sirène s'y dirigea et déposa doucement le prince sur le sable fin et blanc, lui mettant la tête sur une touffe d'herbes marines.

Voilà que les cloches de la chapelle retentissent. Toute une bande de jeunes filles sort du bâtiment et vient gaiement s'ébattre dans le jardin. La petite sirène s'esquive à la hâte, et va se poster derrière des rochers, se couvrant d'écume et d'herbes pour se dérober aux regards ; elle reste pour voir ce que deviendra le pauvre prince.

Une des jeunes filles arrive sur la plage et l'aperçoit, étendu sur le sable, toujours sans mouvement. Elle pousse un petit cri d'effroi ; mais, l'instant après, elle appelle, et des serviteurs accourent. On s'empresse autour du prince, qui finit par ouvrir les yeux ; il reprend ses esprits et regarde tout ce monde, souriant de son air le plus gracieux. Il n'y eut que la petite sirène qu'il ne salua pas d'un sourire ; mais d'abord il ne la voyait pas, et, de plus, savait-il qu'elle l'avait sauvé ? C'est ce qu'elle se dit ; mais elle n'en éprouvait pas moins une étrange tristesse, et lorsqu'on mena le prince vers le grand bâtiment, elle plongea sous l'eau et revint toute morne au palais de son père.

Toujours elle avait été pensive et réfléchie ; maintenant elle le fut encore plus. Ses sœurs eurent beau l'interroger sur ce qu'elle avait vu là-haut ; elle ne répondit pas.

Bien souvent, le matin et le soir, elle remonta visiter les lieux où elle avait laissé le prince. Elle vit mûrir les fruits du jardin et les vit cueillir, elle vit fondre la neige des montagnes, mais le prince, elle ne le vit pas reparaître. Chaque fois elle retournait plus triste au palais de son père. Sa seule consolation était de se placer, dans son jardinet, en face de la belle statue de marbre qui ressemblait au prince ; elle restait là en contemplation pendant des journées entières. Les fleurs, qui autrefois la réjouissaient, elle n'en prenait plus aucun soin ; elles poussèrent à l'aventure, formant, par-dessus les arbres de corail, des touffes épaisses, de sorte qu'on pouvait se croire dans une grotte obscure.

A la fin, elle ne put y tenir, et elle conta tout bas son chagrin à une de ses sœurs ; aussitôt toutes en furent informées, et même quelques autres sirènes de leurs amies apprirent le secret. L'une d'elles savait qui était le prince ;

elle aussi avait vu la fête sur le navire, et elle indiqua où était situé le royaume du jeune naufragé.

« Viens, petite sœur, » dirent les princesses ; et, se tenant toutes entrelacées, elles montèrent vers l'endroit où devait se trouver le palais du prince.

En effet elles l'aperçurent bientôt ; il était construit en albâtre ; un grand escalier en marbre descendait du portique jusqu'à la plage. De superbes coupoles dorées surmontaient la toiture ; tout autour de l'édifice était une galerie à colonnes entre lesquelles étaient placées des statues magnifiques qui paraissaient des êtres vivants. A travers les glaces des hautes fenêtres on pouvait apercevoir les merveilles des appartements décorés de tentures de soie et de tapis précieux ; aux murailles couvertes de mosaïques pendaient de grands et magnifiques tableaux. On ne se lassait pas d'admirer toutes ces splendeurs. Au milieu de la plus grande salle jaillissait un jet d'eau qui montait jusqu'au plafond, une coupole de verre ; le soleil passait à travers et sa lumière revêtait les gouttes d'eau de la cascade des couleurs de l'arc-en-ciel qui s'harmonisaient avec celles des belles fleurs qui poussaient dans le grand bassin.

Maintenant la petite sirène savait où habitait le prince ; elle revint bien des fois, le soir surtout, s'approchant inaperçue par un canal qui amenait l'eau de la mer jusque sous un balcon du palais. Le prince paraissait souvent à ce balcon pour contempler l'océan à la clarté de la lune.

Elle restait des heures à le regarder ; quand parfois il allait se promener en mer sur un de ses navires tout dorés, elle le suivait et écoutait avec délices la musique qui jouait pour le distraire. Il arrivait alors que la brise soulevait le voile blanc qui la cachait ; les personnes du navire qui l'apercevaient croyaient que c'était un cygne qui étendait ses ailes.

D'autres fois elle se glissait, la nuit, derrière les barques des marins qui allaient à la pêche aux flambeaux, et elle les entendait dire beaucoup de bien du jeune prince ; elle se réjouissait d'autant plus de l'avoir sauvé de la mort. Mais elle songeait avec douleur qu'il ignorait tout et qu'il ne pouvait pas même penser à elle en rêve.

Plus elle approchait des humains, plus elle se sentait d'affection pour eux ; elle désirait pouvoir converser avec eux et vivre de leur vie. Leur monde lui paraissait bien plus vaste que le sien ; n'avaient-ils pas, outre la mer qu'ils traversaient dans tous les sens, les montagnes plus hautes que les nuages, les forêts, les champs qui s'étendaient à perte de vue ? Elle

souhaitait de connaître une foule de détails concernant la manière d'être et le caractère des hommes ; ses sœurs, qu'elle interrogea, n'en savaient pas grand'chose. Elle s'adressa donc à sa vieille grand'mère qui connaissait bien le monde supérieur, comme elle appelait la terre habitée par les humains.

« Quand ils ne se noient pas, lui demanda un jour la petite sirène, vivent-ils éternellement, ou finissent-ils par mourir comme nous ici-bas dans la mer ?

— Oui, répondit la vieille, ils meurent tous, et même leur vie est plus courte que la nôtre. Nous pouvons atteindre trois cents ans ; mais lorsque nous cessons de vivre, notre corps se change en écume et se disperse à travers l'océan ; les nôtres ne conservent rien de nous. Nous n'avons pas d'âme immortelle ; nous sommes comme le roseau : une fois coupé il ne reverdit plus jamais. Les hommes au contraire ont une âme qui vit éternellement, même après que leur corps est devenu poussière ; elle s'élève alors à travers les airs vers les étoiles brillantes. De même que nous, en sortant de l'eau, nous apercevons la terre avec ses merveilles, de même leurs âmes montent vers des espaces aux splendeurs inconnues, que nous ne verrons jamais.

— Pourquoi n'avons-nous donc pas aussi une âme immortelle ? demanda tout tristement la petite sirène. Je donnerais bien les deux cents et tant d'années, que j'ai encore à exister, pour vivre un jour comme les humains, et pouvoir espérer de pénétrer dans le monde des cieux.

— N'y songe pas, mon enfant, dit la grand-mère. Du reste, sache-le bien, nous sommes plus heureux et meilleurs que les hommes.

— Ainsi donc je cesserai d'exister ; tout mon être se transformera en une écume qui flottera çà et là sur les eaux ; je n'entendrai plus le doux murmure des vagues, je ne verrai plus ni mes jolies fleurs ni le beau soleil rouge ! Grand'mère, ne pourrai-je donc rien faire pour acquérir une âme immortelle ?

— C'est impossible, répondit la vieille, ou à peu près. Il faudrait qu'un homme t'aimât plus que son père et sa mère, qu'il te fût attaché de tout son être, de toutes ses pensées ; il faudrait qu'il mît sa main droite dans la tienne, jurant de t'être fidèle pour toute l'éternité ; alors une partie de son âme passerait dans ton corps et tu participerais à la félicité des humains. Mais pareille chose n'est jamais arrivée et n'arrivera pas. Comment imaginer qu'un homme puisse t'aimer ? Ils trouvent affreuse notre

gracieuse queue de poisson avec laquelle nous serpentons dans l'eau ; ils préfèrent leurs membres lourds et informes qu'ils appellent des jambes. »

La petite sirène soupira et regarda piteusement sa queue de poisson.

« Chasse donc ces sottes idées, dit la grand'-mère, et viens te réjouir avec nous ; tu sais bien qu'il y a ce soir bal à la cour. Quand nous avons sauté et frétilé pendant trois cents ans, c'est certes bien assez. Toi-même alors tu ne demanderas qu'à te reposer. En attendant, n'oublie pas de venir à la fête. »

Espérant se distraire, la petite sirène vint en effet dans la grande salle de bal qui était splendidement décorée, plus belle que tout ce qu'on voit sur terre. Les murs et le plafond étaient d'épais cristal transparent. Plusieurs centaines de coquilles colossales, roses et vertes, étaient suspendues de chaque côté, laissant échapper des flammes bleues qui éclairaient et la salle et l'eau de la mer qui se pressait contre les murs et dans laquelle on voyait s'ébattre des milliers de poissons gros et petits ; les écailles des uns avaient des reflets rouges, celles des autres brillaient comme l'argent et l'or.

Au milieu de la salle était une vaste pièce d'eau ; là dansaient tritons et sirènes au son de leurs chants délicieux. C'était la petite sirène qui avait la plus belle voix ; toute la cour l'applaudit des mains et en clapotant dans l'eau avec leurs queues. Un instant un sourire de satisfaction anima sa figure triste, à l'idée qu'elle avait une voix unique, telle qu'il n'y en avait pas de plus merveilleuse sur le globe terrestre. Mais aussitôt le chagrin la reprit ; elle se souvint du prince, et elle ne put surmonter la peine que lui causait la pensée qu'elle n'avait pas comme lui une âme immortelle.

Elle se glissa inaperçue hors du palais et alla s'asseoir toute mélancolique dans son jardinet. Elle crut entendre retentir des fanfares et se dit : « C'est peut-être lui qui se promène en mer, lui auquel je pense sans cesse, et entre les mains duquel je voudrais placer le bonheur de ma vie. J'oserai tout pour conquérir une âme immortelle. Tandis que mes sœurs sont là à danser, je m'en vais aller trouver la sorcière des mers, dont j'ai toujours eu si grande peur ; peut-être saura-t-elle me conseiller et m'aider. »

Elle sortit de son jardin et se dirigea vers les tourbillons mugissants derrière lesquels demeurait la sorcière. Jamais elle n'avait été de ce côté. Là ne poussent ni fleurs ni herbes quelconques ; rien que du sable gris qui s'étend à perte de vue jusqu'aux tourbillons, qui, tournant comme d'immenses roues de moulin, entraînent en bas tout ce qu'ils peuvent saisir. La petite sirène se laissa aller dans ce terrible entonnoir tournoyant ; mais, arrivée presque en bas, elle s'en dégagea par un vif effort. Là elle trouva sur

un grand espace une vase chaude et répugnante, qu'il lui fallut traverser pour gagner la singulière forêt au milieu de laquelle s'élevait l'habitation de la sorcière.

Les arbres et les buissons n'étaient autres que des polypes, moitié animaux, moitié plantes ; on aurait dit des serpents à cent têtes, fixés dans le sol. Les branches étaient longues, visqueuses, se terminaient par des fils ressemblant à des vers ; tout cela remuait sans cesse, et ce que ces fils parvenaient à saisir, ils l'enserraient et jamais ils ne le lâchaient.

La petite sirène s'arrêta glacée d'effroi ; puis son cœur se mit à battre violemment ; elle fut sur le point de retourner sur ses pas. Le souvenir du prince lui donna du courage. Elle eut soin de bien lier et attacher autour de son cou ses longs cheveux, de façon que pas un seul ne dépassât et ne pût être happé par les polypes. Elle croisa ses bras contre sa poitrine, et alors, prenant un vigoureux élan, elle se précipita à travers les polypes, qui tendirent leurs affreux bras vers elle. Ne trouvant rien à saisir que sa peau lisse, leurs filaments y glissaient ; elle continua à nager avec la même impétuosité, et elle leur échappa.



Mais comme elle tremblait à la vue de l'horrible spectacle ! Il y avait, suspendus entre les tentacules de ces êtres voraces, des squelettes d'hommes et d'animaux qui avaient péri en mer, des débris de navires, des

caisses, une foule d'objets informes et enfin les ossements d'une sirène qui s'était égarée là sans se précautionner contre le danger.

Après avoir dépassé ce lieu épouvantable, la petite sirène arriva à un vaste marécage où de longs et gras serpents se roulaient, montrant leur ventre jaunâtre. Un peu plus loin était la demeure de la sorcière, toute construite en ossements d'hommes noyés. La magicienne était assise devant sa porte et laissait un gros crapaud manger dans sa bouche, de même que les jeunes filles donnent à leurs canaris à becqueter du sucre sur leurs lèvres. Sur son sein qui ressemblait à une éponge monstrueuse, grouillaient des petits serpents, des anguilles et d'autres bêtes visqueuses et répugnantes qu'elle appelait des noms les plus doux.

« Je sais déjà ce que tu désires, dit la sorcière en apercevant la petite sirène. C'est une sottise à toi, mais il sera fait selon ta volonté ; tu en deviendras malheureuse : c'est justement ce que je souhaite à tout le monde. Tu voudrais être débarrassée de ta queue de poisson et avoir comme les humains deux vilains pilons pour marcher ; tu espères qu'alors le jeune prince pourra t'aimer et te communiquer une âme immortelle. »

A ces mots l'affreuse mégère rit tellement aux éclats que tout son corps entra en convulsions hideuses, et que crapaud et serpents roulèrent en bas entortillés les uns dans les autres.

« Tu es venue bien à point, continua la sorcière ; demain au lever du soleil j'aurai à confectionner mes charmes et mes talismans ; et pendant plusieurs mois je ne puis m'occuper d'autre chose. Mais il me reste une journée pour te préparer un élixir que tu devras boire avant le lever du soleil, quand, en quittant ces lieux, tu auras atteint la terre ici sur la gauche, et que tu seras sur la plage. Alors ta queue disparaîtra, et tu auras en place ce que les hommes appellent de jolies jambes. Mais cela te fera grand mal ; tu sentiras comme une épée tranchante te fendre tout entière. En revanche, tous ceux qui te verront te proclameront la belle des belles. Tu conserveras ta marche onduleuse et légère ; pas une danseuse ne t'égalerait en grâce et en élégance ; mais à chaque pas que tu feras, tu croiras marcher sur le fil d'un couteau. Veux-tu souffrir ce martyre ? Alors je vais te donner ce qu'il te faut.

— Oui, je le veux, répondit la petite sirène d'une voix tremblante.

— Songes-y bien, reprit la sorcière : une fois que tu ressembleras ainsi à une créature humaine, tu ne redeviendras plus jamais sirène. Jamais tu ne pourras de nouveau plonger sous l'eau et regagner le palais de ton père, ni

retourner auprès de tes sœurs. Et si tu ne gagnes pas l'affection du prince, s'il ne s'attache pas à toi de toute son âme, s'il ne t'épouse pas, tu n'auras pas d'âme immortelle. Le lendemain du jour où il se mariera avec une autre, ton cœur se brisera et tu deviendras cette écume qui flotte sur les vagues.

— Je le veux, » dit la petite sirène, mais elle était pâle comme la mort.

« Mais il faut me payer pour ma peine, dit la sorcière, et ce n'est pas peu de chose que j'exige. Tu as la plus belle voix du monde ; tu espères sans doute avec elle séduire ton prince. Cette voix, il me la faut. Je demande, pour prix de mon breuvage, ce que tu possèdes de mieux ; et ce n'est pas trop, puisqu'il faut que j'y mette de mon propre sang.

— Mais alors, si tu m'enlèves ma voix, dit la petite sirène, que me restera-t-il ?

— Ta ravissante figure, ta démarche enchanteresse, tes yeux superbes ; cela suffit bien pour ravir le cœur des humains. Voyons, tu recules ? Allons, présente-moi ta jolie petite langue, que je la coupe, et tu auras ton élixir souverain.

— Soit ! » dit la petite sirène.

La sorcière mit sur le feu une de ses plus belles marmites, après l'avoir récurée avec des serpents qu'elle avait roulés en paquet. Alors elle se donna dans la poitrine un coup de lancette, et laissa tomber dans la marmite le nombre voulu de gouttes de son sang ; elle y joignit une foule d'ingrédients bizarres. Le mélange bouillait et donnait des jets de vapeur qui, en disparaissant, prenaient des formes fantastiques et grimaçantes à faire sauver les plus intrépides. Quand le tout fut bien en ébullition, on crut entendre les pleurs d'un crocodile. Enfin le breuvage fut prêt ; il avait l'apparence d'un diamant de l'eau la plus pure.

« Tiens, voilà ! » dit la sorcière ; et en même temps elle trancha la langue de la petite sirène, dorénavant muette, incapable de parler ni de chanter.

« Si les polypes voulaient te saisir quand tu vas t'en retourner, ajouta la sorcière, tu n'as qu'à jeter sur eux une goutte de cet élixir ; leurs bras et leurs filaments sauteront en mille morceaux. »

Mais la petite sirène n'eut rien à redouter des horribles bêtes, qui d'elles-mêmes retirèrent leurs bras, tout effrayées en voyant reluire, comme une étoile, le flacon d'élixir phosphorescent que la sirène tenait à la main. Ainsi elle passa sans encombre à travers la forêt, le marécage et les tourbillons.

Elle arriva près du palais du roi son père ; les illuminations de la fête étaient éteintes. Tout le monde paraissait endormi. Elle n'osa pas entrer, de

peur de rencontrer quelqu'un, maintenant qu'elle n'avait plus de voix.

Au moment de quitter ses sœurs pour toujours, elle se sentit émue du plus profond chagrin ; elle courut prendre une fleur du jardinet de chacune d'elles, et, jetant de la main mille baisers vers la demeure paternelle, elle gagna le rivage où s'élevait le palais du prince.

Sortant de l'onde bleue, elle aborda au bas de l'escalier de marbre qui conduisait sous le balcon. C'était vers le matin ; mais la lune luisait encore.

La petite sirène avala rapidement l'élixir, qui lui sembla brûler comme du feu ; puis elle sentit son corps délicat comme traversé par une épée à deux tranchants. Elle tomba évanouie sur le sable. Lorsque apparurent les premiers rayons du soleil, elle se ranima et éprouva aussitôt la même douleur aiguë ; mais elle l'oublia à l'instant, en voyant devant elle le beau jeune prince, qui attachait sur elle ses grands yeux noirs. Elle baissa les siens et aperçut que sa queue de poisson avait disparu, et qu'elle avait les plus jolies jambes, le pied le plus mignon qu'une jeune fille pût souhaiter. Elle n'avait pas de vêtements, mais elle était tout enveloppée de sa longue et soyeuse chevelure.

Le prince lui demanda qui elle était, comment elle se trouvait en ce lieu. Elle le regarda d'un air doux et triste, avec ses grands yeux bleu foncé ; elle ne pouvait plus parler. Il la prit alors par la main et la mena dans le palais. A chaque pas qu'elle faisait, il lui semblait marcher sur des lames de couteaux. Mais que lui importait la douleur ? elle s'avavançait à côté du prince, légère comme une bulle de savon dans l'air : tout le monde restait étonné en voyant cette démarche si gracieuse, si aérienne.

On s'empressa autour d'elle, et on lui mit de superbes robes de soie et de dentelles. Pas une des femmes du palais ne pouvait lutter de beauté avec elle ; mais elle ne pouvait prononcer ni un mot, ni le plus léger cri. Aux fêtes de la cour, de jolies esclaves, parées d'or et de pierreries, paraissaient devant le prince, et devant le roi et la reine, ses parents ; l'une chantait plus agréablement que l'autre ; le prince les applaudissait et leur souriait. La petite sirène en éprouvait le plus vif chagrin. N'avait-elle pas naguère chanté mille fois mieux qu'elles ?

« S'il pouvait donc apprendre, se disait-elle, que, pour être auprès de lui, j'ai sacrifié pour toujours ma voix enchantresse ! »

Puis, à un signal donné, les jolies esclaves se mirent à exécuter les plus gracieuses danses au son d'une délicieuse musique. Alors la petite sirène étendit ses bras si gentiment tournés, se dressa sur ses petits pieds et se mit

à voltiger, à serpenter, à danser avec une légèreté inimitable. Jamais on n'avait rien vu de pareil. A chacun de ses mouvements, d'une élégance si naturelle, sa beauté resplendissait de plus en plus, et ses grands yeux profonds étaient plus expressifs que les accents des chanteuses.



Toute l'assemblée était dans le ravissement, le prince surtout, qui l'appelait son petit enfant trouvé. Voyant qu'il la regardait avec plaisir, elle continua à danser, bien que, chaque fois que son pied touchait la terre, elle eût la sensation d'une douloureuse coupure.

Le prince dit qu'il voulait l'avoir toujours auprès de lui en qualité de page, et elle eut la permission de reposer devant sa porte sur un coussin de velours. Il lui fit faire des habits d'homme, et elle l'accompagna lorsqu'il allait se promener à cheval à travers les vertes forêts. Elle le suivait quand il montait sur les hautes montagnes qui, autrefois, avaient tant excité sa curiosité ; maintenant c'est à peine si elle regardait la perspective curieuse et magnifique dont on jouissait là-haut, où l'on voyait les nuages s'agiter au-dessous de soi comme une bande d'oiseaux voyageurs : elle ne voyait que le prince.

La nuit, quand elle avait bien souffert après une longue marche, elle se glissait hors du palais, lorsque tout le monde était endormi, et, descendant le

grand escalier de marbre, elle plongeait ses pauvres petits pieds dans l'eau pour calmer sa douleur. Elle songeait alors à ceux qu'elle avait laissés au fond de la mer. Une nuit elle aperçut ses sœurs qui, au lieu, comme autrefois, de folâtrer gaiement, s'avançaient toutes tristes, cherchant, regardant partout. Elle leur fit signe ; elles la reconnurent, accoururent, et lui dirent combien elle les avait affligées par son départ. Elle ne put rien leur répondre ; mais, depuis ce moment, elle venait les trouver presque toutes les nuits. Une fois, elle vit au loin sa vieille grand'mère, qui, depuis bien des années, n'avait pas quitté son palais sous-marin, et son père, le roi de la mer, avec sa couronne sur la tête. Tous deux ils tendirent la main vers elle ; mais leur dignité les empêcha de s'approcher de la plage.



De jour en jour le prince la chérissait davantage, comme on aime un gentil enfant, un bon camarade ; mais il ne songea pas un instant à l'épouser. Et, cependant, elle devait se marier avec lui : sans cela, elle n'aurait pas d'âme immortelle, et, s'il en épousait une autre, le lendemain des noces elle deviendrait un flocon d'écume.

« Ne m'aimes-tu donc pas plus que tout le monde ? » C'est ce que paraissaient dire les yeux de la pauvre petite, quand le prince lui donnait un baiser sur le front.

« Oui, c'est toi que j'aime le plus, disait le prince, comprenant ces tendres regards. Tu as le meilleur cœur de tous, tu m'es le plus dévouée. Et puis tu ressembles à une jeune fille que j'ai vue une fois, mais que je ne retrouverai jamais. J'étais sur un navire qui fit naufrage ; les vagues me rejetèrent sur la plage, près d'un temple sacré dont plusieurs jeunes filles sont les prêtresses ; l'une d'elles m'aperçut et me sauva la vie. Je ne l'ai vue que quelques courts instants. Elle serait la seule que je pourrais, dans ce monde, aimer de toute mon âme ; mais elle est consacrée à Dieu. Tu lui ressembles étonnamment ; ton image fait presque pâlir la sienne dans mon cœur ; mon bonheur t'a envoyée en ces lieux. Aussi ne nous quitterons-nous jamais. »

« Hélas ! se disait la petite sirène, s'il savait que c'est moi qui l'ai arraché à la mort, qui l'ai porté à travers la tempête, peut-être serait-ce moi qu'il aimerait comme cette belle jeune fille dont il a gardé le souvenir. »

Et elle soupirait profondément ; elle n'avait pas le pouvoir de pleurer et de se soulager par des larmes.

« Mais, se dit-elle encore, elle est consacrée à Dieu. Elle ne sortira plus du temple ; ils ne se rencontreront plus jamais. Moi, je suis auprès de lui, je le vois tous les jours ; je veillerai sur lui, je l'aimerai, je lui sacrifierai ma vie. Je n'aurai pas d'âme immortelle ; cependant je ne regrette pas de ne m'être point laissé arrêter par les avis de la sorcière. »

Voilà que le bruit se répand que le prince doit bientôt se marier, qu'il doit épouser une belle princesse, la fille du roi d'un pays voisin. On appareille un superbe navire, doré de part en part, sur lequel le prince va se rendre dans ce pays, en apparence pour en visiter les beaux sites, en réalité pour voir celle qu'on lui destine. Une suite fastueuse l'accompagnera.

La petite sirène secoua la tête d'un air incrédule et sourit à ces discours ; elle connaissait mieux que tous les autres le cœur et les pensées du prince. « Il me faut partir, lui avait-il dit, obéir aux ordres du roi mon père, et aller rendre visite au roi voisin, dont ils désirent que j'épouse la fille ; mais ils ne sauraient m'y forcer. Je ne puis l'aimer ; elle ne peut ressembler à la jeune fille du temple, dont tu me rappelles les traits. Si jamais je dois me marier, c'est toi plutôt que je choisirai. Tu es muette, mais tes yeux parlent un si doux langage ! »

Elle partit avec lui sur le beau navire. « Tu ne crains pas la mer, n'est-ce pas, mon enfant ? » lui dit-il ; et il lui parla des tempêtes, de la bonasse, des poissons étranges et des autres êtres singuliers qui habitent l'océan ; elle souriait à ces paroles. Ne connaissait-elle pas mieux que personne ce qui se trouve au fond de la mer ?

La nuit, par un beau clair de lune, pendant que tous dormaient, sauf le pilote, elle vint se pencher au bord du navire, et elle chercha à percer des yeux les eaux bleues et transparentes. Elle crut voir le palais de son père, et, sur la terrasse, sa vieille grand'mère à la couronne d'argent, qui, de son côté, avait les yeux fixés vers la carène du navire. A ce moment, ses sœurs sortirent de l'onde, et, la regardant tristement, elles tordaient leurs mains de désespoir. Elle leur fit signe et sourit, voulant faire entendre combien elle était heureuse. Elles allaient approcher ; mais survint un matelot ; elles s'enfuirent et plongèrent, et l'homme crut qu'il n'avait vu là que des flocons d'écume blanche.

Le matin, le navire aborda au port de la magnifique capitale du roi voisin. Toutes les cloches sonnèrent ; du haut des tours retentissaient des fanfares, et, devant la porte de la ville, les soldats étaient rangés sous leurs drapeaux pour rendre honneur au noble hôte de leur maître. Ce fut, chaque soir, une succession de fêtes, de bals, d'illuminations et de spectacles ; mais la princesse n'y assistait pas. Elle se trouvait, apprit le prince, loin de ces lieux, dans un temple où on l'élevait sévèrement, pour qu'elle y acquît toutes les vertus royales.



Enfin elle arriva. La petite sirène était bien curieuse de juger de sa beauté ; elle dut reconnaître qu'elle n'avait jamais vu une aussi délicieuse apparition, une figure si fine, si agréable, au teint transparent, et, sous de longs cils noirs, deux yeux d'un bleu foncé, qui souriaient avec tant de bonté et de grâce.

Le prince, en la voyant, jeta un cri : « Tu es celle, dit-il, qui m'as sauvé lorsque je gisais comme mort sur la plage ! » La jeune princesse, rougissante, le reconnut aussitôt.

Tout était donc pour le mieux, et, selon le vœu des deux rois, les fiançailles furent annoncées en grande pompe.

« Vraiment, je suis trop heureux, dit le prince à sa petite confidente. Ce que je n'osais espérer, tant cela paraissait impossible, s'est pourtant accompli. Tu partages ma félicité, je le sais ; car personne ne m'est attaché comme toi. »

Et la petite sirène lui baisa la main en signe d'assentiment ; mais son cœur était brisé. C'en était donc fait ; le lendemain de leurs noces, elle allait périr, et il ne resterait plus d'elle qu'un peu d'écume.

Les cloches sonnèrent à toute volée ; les hérauts parcoururent la ville, annonçant les fiançailles. Dans toutes les églises, sur les autels, furent

allumées des lampes d'argent brûlant des huiles parfumées. Dans le grand temple, au milieu de la cour la plus brillante, le prince et la princesse mirent la main dans la main, le prêtre bénit leurs fiançailles. Des enfants revêtus de blanc agitaient des encensoirs d'or ; les accents d'une musique céleste résonnaient sous les voûtes. Mais la petite sirène, qui, habillée de soie et d'or, se tenait près de la princesse, à la première place d'honneur, n'entendait rien, ne voyait rien de toute cette pompe. Elle pensait qu'elle allait mourir et qu'elle avait tout perdu en ce monde.

Le soir même, le prince et la princesse se rendirent à bord du navire. Le canon retentissait ; on ne voyait partout que drapeaux et bannières de fête. Sur le pont du navire était une tente, toute d'or et de pourpre ; le prince et la princesse, et toute leur cour, devaient y passer la nuit au frais. Le vent gonfla les voiles, et le vaisseau glissa légèrement et doucement sur la mer limpide.

Lorsque la nuit fut venue, on alluma les lanternes de couleur, et les marins dansèrent joyeusement sur le pont. La petite sirène se souvint de la première fois qu'elle était sortie du fond de l'Océan : elle avait vu alors la même magnificence, la même gaieté. Elle se mêla aux danses ; elle tourbillonna, voltigea comme l'hirondelle quand elle est poursuivie ; jamais elle n'avait dansé aussi divinement. Tous suivaient en admiration ses mouvements de fée. Ses pieds mignons souffraient le martyre ; elle ne le sentait pas, mais elle sentait la douleur qui lui déchirait le cœur.

Elle savait qu'était arrivée la dernière heure où elle pourrait voir celui pour lequel elle avait quitté son père, ses sœurs, sa patrie, sacrifié sa voix merveilleuse et enduré chaque jour des tourments inouïs, sans qu'il s'en doutât un instant. La mer profonde, le ciel étoilé, tout allait disparaître devant elle, et elle allait être plongée dans une nuit éternelle, sans pensée, sans rêve même ; car elle n'avait pas d'âme immortelle, elle n'en aurait jamais.

Et la fête bruyante continuait toujours. Elle paraissait y prendre part, dansait, riait, malgré la désolation qui lui étreignait le cœur. Elle ne voulait attrister personne par la vue de son chagrin.

Enfin la musique cessa, et peu à peu tout devint silencieux. Il n'y avait plus que le pilote qui veillait et la petite sirène qui, appuyant ses bras blancs sur le bord du navire, regardait vers le levant, attendant le lever de l'aurore ; elle savait qu'au premier rayon du soleil elle devait mourir. Tout à coup ses sœurs surgirent à la surface de l'onde ; elles étaient pâles comme elle ; leurs

belles et longues chevelures ne flottaient plus au vent ; elles étaient coupées.

« Nous les avons vendues à la sorcière, dirent-elles, pour qu'elle te vienne en aide et t'empêche de mourir tout à l'heure. Voici un couteau qu'elle nous a donné. Regarde, comme il est bien affilé ! Avant que le soleil paraisse, il faudra que tu en perces le cœur du prince, et, lorsque les gouttes de son sang tout chaud tomberont sur tes pieds, ils se rejoindront et redeviendront une queue de poisson. Tu descendras auprès de nous, tu seras de nouveau une sirène et tu vivras trois cents ans. Mais, hâte-toi ! Lui ou toi, l'un de vous doit périr avant le lever du soleil. Notre vieille grand'mère est si désolée à cause de toi, que sa chevelure blanche est tombée. Va tuer le prince, auteur de tout notre chagrin, et reviens auprès de nous. Dépêche-toi ! Ne vois-tu pas à l'horizon une bande rouge ? Dans quelques instants le soleil apparaîtra, et il sera trop tard. »

Et, poussant un soupir profond, où s'exprimait tout leur amour pour leur sœur chérie, elles disparurent sous les vagues.

La petite sirène leva le rideau de pourpre de la tente. Elle s'approcha doucement, et déposa un baiser sur le beau front du prince ; elle regarda vers le ciel, qui se colorait de plus en plus des teintes rouges de l'aurore ; elle considéra son couteau, puis elle fixa de nouveau les yeux sur le prince qui, en dormant, se mit à prononcer en rêve le nom de sa fiancée. Il l'aimait donc bien ! Elle seule régnait sur toutes ses pensées. Un instant la main de la petite sirène qui tenait le couteau frémit convulsivement ; mais aussitôt elle le lança au loin dans la mer. Il y traça un sillon rouge écarlate ; les gouttes d'eau qu'il fit jaillir en tombant étaient comme du sang. Une dernière fois elle jeta un dernier regard désespéré sur le prince, et elle se précipita dans les flots.



Elle sentit son corps se dissoudre. Le soleil venait d'émerger au-dessus des vagues ; ses rayons faisaient pénétrer une chaleur douce dans la froide écume, et la petite sirène n'éprouvait rien des angoisses de la mort. Elle voyait flotter dans l'air des centaines de créatures transparentes, merveilleuses, à travers lesquelles elle apercevait les voiles blanches du navire qui fuyait au loin, et les nuages pourpres du ciel. Ces êtres parlaient une langue qui sonnait comme la plus délicieuse musique ; mais aucune oreille humaine ne pouvait l'entendre, pas plus qu'un œil humain ne pouvait voir leur corps éthéré. Sans ailes, ils se tenaient dans les airs par leur seule légèreté.

La petite sirène sentit qu'elle se dégageait de l'écume avec un corps tout pareil. « Où vais-je ? » demanda-t-elle d'une voix aussi subtile que celles qu'elle entendait autour d'elle, et dont même les gazouillements d'oiseau les plus doux ne peuvent donner une idée.

« Tu viens parmi nous, les filles de l'air, fut la réponse. La sirène n'a point d'âme immortelle et ne peut en acquérir que si elle se fait aimer par un enfant des hommes ; sa vie éternelle dépend d'un être étranger. La fille de l'air non plus n'a pas d'âme immortelle ; mais elle peut en obtenir une en récompense de ses bonnes actions. C'est à quoi tendent nos efforts. Nous volons en ce moment vers les plages de l'extrême sud, où la chaleur produit la peste qui tue l'homme ; nous lui apportons la fraîcheur et répandons dans l'atmosphère les parfums des fleurs ; nous la purifions, et chassons la maladie.

« Quand, pendant trois cents ans, nous aurons ainsi de notre mieux rendu des services utiles aux hommes, nous recevrons une âme immortelle. Toi, pauvre enfant de la mer, tu as de tout ton cœur poursuivi le même but que nous ; tu as souffert affreusement. En récompense, te voilà élevée au même rang que nous, et tu peux, par de bonnes actions, conquérir après trois cents ans une âme immortelle. »

Et la petite sirène en extase, levant le regard vers le ciel, sentit pour la première fois ses yeux se remplir de douces larmes.

Sur le navire régnait de nouveau l'animation et la vie ; on cherchait partout la petite sirène. Le prince et sa fiancée, penchés sur la balustrade, regardaient d'un air désolé les vagues, pensant bien qu'elle s'y était précipitée. Elle s'approcha, invisible à eux, déposa un baiser sur le front de la fiancée, et souffla sur eux une brise fraîche et bienfaisante ; puis, avec les autres filles de l'air, elle prit place sur un nuage rose que le vent poussait vers le sud.

« Dans trois cents ans, nous voguerons ainsi vers le royaume de Dieu, » dit une de ses nouvelles compagnes.

« Nous pouvons même y parvenir plus tôt, ajouta une autre. Quand, invisibles, nous entrons dans les demeures des humains, et que nous y trouvons un enfant qu'assiègent de mauvaises pensées, si, par notre souffle, nous pouvons les écarter et si l'enfant, au lieu de devenir méchant, reste bon et continue d'être la joie de ses parents, alors notre temps d'épreuve est abrégé d'un an ; mais il est augmenté d'un jour si notre effort n'est pas suffisant pour chasser les idées mauvaises de l'esprit de l'enfant. »



LA SOUPE A LA BROCHETTE

I

« Écoutez quel festin exquis nous avons fait hier ! » dit une vieille souris à une de ses commères qui n'avait pas assisté au repas. « Je me trouvais la vingtième à gauche de notre vieux roi ; j'espère que c'était là une place honorable. Cela doit vous intéresser de connaître le menu. Les entrées se suivaient dans un ordre parfait : du pain moisi, de la couenne, du suif, et, pour le dessert, des saucisses entières ; et puis cela recommença une seconde fois. C'est comme si nous avions eu deux repas. On était tous de

joyeuse humeur ; on disait de ces bonnes niaiseries comme on en débite en famille.

« Tout fut dévoré ; il ne resta que les brochettes des saucisses. On se mit à en parler. Une de mes voisines rappela la locution proverbiale : Soupe à la brochette, qu'on appelle aussi soupe au caillou dans d'autres pays. Tout le monde avait entendu parler de ce mets ; personne n'en avait goûté, et encore moins ne savait le préparer.

« On porta un toast fort spirituellement tourné à l'inventeur de cette soupe ; il y était dit qu'il avait résolu la question sociale. N'est-ce pas que c'était bien trouvé ?

« Le vieux roi se leva alors, et déclara que celle des jeunes souris qui saurait faire cette soupe de la façon la plus appétissante deviendrait son épouse, serait reine : il donna un délai d'un an et un jour pour se préparer à l'épreuve.

— L'idée n'est vraiment pas mauvaise, dit la commère. Mais comment peut-on préparer cette bienheureuse soupe ?

— Oui-da, comment s'y prendre ? C'est ce que se demandent toutes nos jeunes demoiselles de la gent souricière, et les vieilles aussi, qui espèrent qu'on les laissera concourir. Toutes voudraient bien être reine ; mais ce qui les effraye, c'est que, pour trouver la fameuse recette, il faut quitter père et mère et se lancer, à l'aventure, à travers le vaste monde. Il n'est pas donné à tous de laisser là sa famille et les bons vieux trous, pour s'exposer à maints hasards. Qui sait si, à l'étranger, on trouve tous les jours son content de croûtes de fromage ou de couennes ? Il est probable qu'on y doit souffrir la faim ; puis l'on risque fort d'être croqué par le chat. »

Et, en effet, cette vilaine perspective refroidit vite l'ardeur des jeunes souricelles ; il n'y en eut que quatre qui se présentèrent pour tenter l'expérience, et aller à travers le monde querir la recette de la soupe. Elles étaient jeunes, gentilles et alertes, mais pauvres ; c'est ce qui leur donna du courage. Chacune se dirigea vers un des points cardinaux ; on leur souhaita à toutes bonne chance. Elles prirent chacune une brochette en guise de bâton de voyage, et aussi pour se souvenir du but qu'elles avaient à poursuivre.

Elles partirent au commencement de mai ; elles ne revinrent que juste un an après, mais trois seulement ; la quatrième manquait ; elle n'avait pas non plus donné de ses nouvelles.

Le jour fixé était arrivé. « Tout plaisir est mêlé de quelque peine, dit le roi ; la pauvre petite aura péri. » Puis il donna l'ordre de convoquer, dans une vaste cuisine, toutes les souris à bien des lieues à la ronde. Les trois souricelles étaient placées à part, sur le même rang ; à côté d'elles, une brochette recouverte d'un voile noir, en souvenir de la quatrième, qui n'avait pas reparu. Il fut ordonné que personne ne pourrait émettre un avis sur ce qui allait se dire, avant que le roi eût exprimé son opinion.



Voyons maintenant ce qui se passa.

II

CE QUE LA PREMIÈRE SOURICELLE AVAIT VU ET APPRIS DANS SES VOYAGES.

Lorsque je partis pour parcourir le monde, dit la petite souris, je pensais, comme presque toutes les souris de mon âge, que j'avais déjà dévoré toute la science. Quelle illusion ! Il faut, pour cela, compter bien des fois un an et un jour, et peut-être n'y parviendrait-on jamais. Je commençai par m'embarquer sur un navire qui vogua vers le nord. Je m'étais laissé dire que le maître queux était un habile homme, qui savait se tirer d'affaire, et que sur mer, en effet, il fallait pouvoir faire la cuisine avec peu de chose. « Peut-être, m'étais-je dit, sera-t-il obligé de faire la soupe avec une brochette ; nous verrons alors comme il s'y prendra. »

Mais, pas du tout ; il y avait là quantité de tranches de lard, de gros tonneaux de viande salée et de belle farine. Ma foi, Je vécus dans l'abondance ; il ne fut pas question de faire de la soupe à la brochette.



Nous naviguâmes bien des nuits et des jours ; le navire dansait effroyablement. Parfois j'attrapais quelque éclaboussure des vagues, et j'en étais toute mouillée. Enfin nous arrivâmes à destination, tout à l'extrême nord. Je quittai le navire et m'élançai à terre.

C'est une sensation bien étrange qui vous saisit, allez, quand, sortie du trou où vous avez passé toute votre jeunesse, pour s'embarquer sur un

navire, qui est encore comme une espèce de trou, tout à coup on se trouve en pleine campagne, à l'étranger, à plus de cent lieues de chez soi.

Je vis devant moi de grandes et épaisses forêts de sapins et de bouleaux ; une forte odeur de résine s'en dégageait. D'abord je crus que cela sentait le saucisson ; je me précipitai vers le bois ; mais tout ce que j'y gagnai, ce fut un rude éternement.

En m'avancant, je trouvai de grands lacs. De loin, on croyait que c'était une immense mare d'encre ; mais, de près, l'eau en était claire et limpide. Une troupe de cygnes s'y tenait immobile. D'abord je pensai que c'était un amas d'écume ; mais ils sortirent de l'eau, et je les reconnus ; ils se mirent à marcher, en se dandinant comme des oies. Ils sont en effet de la même famille, quelque fiers qu'ils soient ; personne ne peut entièrement cacher son origine.

Moi, je me tins aux bêtes de mon espèce. Je me liai avec des souris des champs et des bois ; mais elles ne savent pas grand'chose, surtout en matière d'art culinaire ; elles ne pouvaient donc m'aider dans la recherche qui était le but de mon voyage. Lorsque je leur parlai de la soupe à la brochette, il leur parut si extraordinaire que quelqu'un eût pu avoir l'idée d'un pareil mets, qu'elles se la communiquèrent l'une à l'autre à travers toute la forêt. Ce fut un sifflement d'étonnement universel. Elles déclarèrent que la chose était une pure impossibilité ; je vis bien qu'elles ne connaissaient pas le secret que je poursuivais. Mais elles m'apprirent pourquoi l'odeur était si forte dans la forêt, pourquoi plantes et fleurs étaient si aromatiques. Nous étions au mois de mai, ce que je ne savais pas, ayant oublié de calculer le temps pendant les tempêtes que j'avais éprouvées en mer. Nous étions en plein printemps. C'est pourquoi, m'expliqua-t-on, arbres et plantes sentaient si bon et si fort et les lacs brillaient ainsi à travers l'air pur.

Près de la lisière de la forêt, sur une place entourée de quelques chalets, s'élevait une grande perche, haute comme le mât d'un navire ; tout en haut, des couronnes de fleurs, des rubans de couleur étaient attachés : c'était l'arbre de mai. Les garçons de ferme et les servantes dansaient autour, au son d'un violon qu'ils accompagnaient en chantant à tue-tête. Ils étaient d'une gaieté folle. Le soleil se coucha, la lune se leva dans le ciel, et ils continuaient toujours à sauter.

Cela ne m'intéressait guère ; ce que je pouvais gagner à me mêler à la fête, c'était d'être écrasée par les danseurs. J'allai me blottir à l'écart, dans

une touffe de belle mousse bien douce ; la lune donnait en plein sur ce tapis de mousse, aussi fine, aussi agréable au toucher que la peau de notre vénéré roi. En outre, elle était verte, couleur qui repose les yeux quand on les a fatigués comme je les avais après tout ce qu'il m'avait fallu examiner en si peu de temps.

Tout à coup je vis surgir autour de moi toute une troupe de charmantes petites créatures ; à peine si elles m'arrivaient jusqu'au genou ; elles étaient conformées comme des hommes, mais mieux proportionnées. C'étaient des elfes : ils portaient de magnifiques habits, taillés dans les feuilles des plus belles fleurs, garnis avec les ailes des plus brillants scarabées ; c'était une délicieuse variété de couleurs.

Ils avaient tous l'air de chercher quelque chose dans l'herbe ; quelques-uns s'approchèrent de moi. « Voilà juste ce qu'il nous faut, » dit un des plus gentils de ces elfes, en montrant ma brochette, que je tenais dans ma patte. Et, plus il regardait mon bâton de voyage, plus il en paraissait enchanté. « Je veux bien le prêter, dis-je, mais il faudra me le rendre. — Rendre ! rendre ! » s'écrièrent-ils en chœur ; et ils saisirent la brochette, que je leur abandonnai ; j'avais pleine confiance en des gens si bien habillés.

Ils s'en allèrent en dansant vers un endroit où la mousse n'était pas trop touffue. Là ils fichèrent en terre ma brochette, qui était justement pointue du bout et qui se tint plantée solidement. Maintenant je compris ce qu'ils voulaient : c'était d'avoir aussi leur arbre de mai. Ils se mirent à le décorer ; jamais je ne vis pareille magnificence.

Des petites araignées vinrent couvrir le petit bâton de fils d'or, et y suspendirent des bannières finement tissées, qui volaient au vent ; au clair de la lune, la blancheur en était si resplendissante, que j'en eus les yeux éblouis. Puis ces industrieuses bestioles allèrent prendre les couleurs les plus éclatantes aux ailes des papillons endormis, et vinrent en barioler leurs charmants tissus.

Quelques pétales de fleurs, quelques gouttes de rosée qui brillaient comme des diamants, furent placés çà et là avec goût. Je ne reconnaissais plus ma brochette ; jamais il n'y eut sur cette terre d'arbre de mai comparable à celui-là.

On alla querir les elfes pour qui on avait préparé toutes ces merveilles, les seigneurs et les belles dames ; ceux que j'avais d'abord vus n'étaient que des serviteurs. On m'invita à m'approcher pour jouir de la fête, mais

pas trop près, car, en remuant, j'aurais pu écraser de mon poids quelqu' un de la société.

Les danses commencèrent. Quelle délicieuse musique j'entendis alors ! A travers tout le bois résonnaient des chants d'oiseau ; le coucou, le rossignol, le merle, les cygnes aussi, je crois, firent leur partie. C'était un son plein et harmonieux, et fort comme celui d'un millier de cloches de verre. Le tout était accompagné du doux susurrement des branches d'arbre ; je distinguai aussi le tintement des clochettes bleues qui étaient suspendues à ma brochette, qui, elle-même, frappée avec une tige de fleur par un des elfes, rendait le son le plus mélodieux, Jamais je n'aurais cru la chose possible. Ce petit bâton devenait un instrument de musique : tout dépend de la façon dont on s'y prend. J'étais transportée, toucher jusqu'aux larmes ; quoique je ne sois qu'une petite souris, j'ai la sensibilité vive, et je pleurai de joie.

Que la nuit me parut courte ! Mais en cette saison, il n'y a pas à dire, le soleil se lève de bon matin.

A l'aurore vint un coup de vent, qui emporta dans les airs les bannières et les rubans, les belles guirlandes, toute cette splendide décoration de l'arbre de mai ; encore un instant, et tout cela disparut.

Six elfes vinrent poliment me rapporter ma brochette, me remerciant beaucoup, et ils demandèrent si, en retour du service que je leur avais rendu, je ne voulais pas exprimer un vœu ; que, s'il était en leur pouvoir de l'accomplir, ils le feraient bien volontiers.

Je saisis la balle au bond, et je les priai de me dire comment se prépare la soupe à la brochette.

« Mais tu viens de le voir, répondit le chef de la bande. Tu ne reconnaissais plus ton petit bâton ; tu as bien vu tout le parti que nous en avons tiré.

— Mais je ne parle pas au figuré, répliquai-je. C'est d'une véritable soupe qu'il s'agit. »

Et je leur contai toute l'histoire et le but de mon voyage, et tout ce que nous espérions de la découverte de la recette.

« Vous voyez bien, ajoutai-je, que le roi des souris ni son puissant empire ne sauraient tirer aucun profit de toutes les belles choses dont vous avez orné ma brochette, même si je pouvais les reproduire ; ce serait un charmant spectacle, mais bon seulement pour le dessert, quand on n'a plus faim. »

Alors le petit elfe plongea son petit doigt dans le calice d'une violette et le promena ensuite sur la brochette : « Fais attention, dit-il. Quand tu seras

de retour auprès de ton roi, touche son museau de ton bâton, sur lequel tu verras éclore, même au plus froid de l'hiver, les plus belles violettes. Comme cela je t'aurai au moins fait un petit don en récompense de ta complaisance, et même j'y ajouterai encore quelque chose. »

A ces mots, la souricelle approcha la brochette de l'auguste museau de son souverain, et, en effet, le petit bâton se trouva entouré du plus joli bouquet de violettes ; c'était une odeur délicieuse ; mais elle n'était pas du goût de la gent souricière, et le roi ordonna aux souris qui étaient près du foyer de mettre leurs queues sur les restes du feu, pour remplacer cette fade senteur, bonne, dit-il, pour les hommes tout au plus, par une agréable odeur de roussi.

« Mais, dit alors le roi, le petit elfe n'avait-il pas promis encore autre chose ?

— Oui, répondit la souris, il a tenu parole. C'est encore une jolie surprise du plus bel effet : « Les violettes, dit-il, c'est pour la vue et l'odorat, je vais maintenant t'accorder quelque chose pour l'ouïe. »

Et la souris retourna sa brochette. Les fleurs avaient disparu ; il ne restait plus que le petit morceau de bois. Elle se mit à le mouvoir comme un bâton de chef d'orchestre et à battre la mesure. Dieu ! quelle drôle de musique on entendit ! Ce n'étaient plus les sons divins qui avaient retenti dans la forêt pour le bal des elfes ; c'étaient tous les bruits imaginables qui peuvent se produire dans une cuisine. Les souris étaient tout oreille.

On entendait le petillement des sarments, le ronflement du four, le bouillonnement de la soupe, le crépitement de la graisse, le bruit continu d'une pièce de viande qui rôtit et se rissole. Soudain on aurait dit qu'un coup de vent venait d'activer le feu, de façon que pots et casseroles débordèrent, et ce qui en tomba sur les charbons fit un grand tintamarre. Puis plus rien, silence complet. Peu à peu commença un léger bruit, comme un chant doux et plaintif ; c'est la bouilloire qui s'échauffe : le son devient plus fort, l'eau entre en ébullition. C'est de nouveau un bacchanal produit par une douzaine de casseroles, les unes en majeur, les autres en mineur. La petite souris brandit son bâton avec une rapidité de plus en plus grande : les pots écument, jettent de gros bouillons qui produisent un gargouillement bruyant ; tout déborde, tout se sauve, c'est comme un sifflement infernal. Puis un nouveau coup de vent passe par la cheminée. Hou ! hah ! quel fracas ! La petite souris, effrayée, laisse tomber son bâton.

On n'entend plus rien.

« En voilà une fameuse cuisson ! dit le roi. Allons, qu'on serve la soupe ; elle doit être excellente !

— Mais c'est là tout, répondit la souris ; la soupe est partie tout entière dans le feu. »

Et elle s'inclina respectueusement.

« C'est une mauvaise plaisanterie, dit le roi. Allons, à la suivante ; qu'elle nous donne sa recette. »



III

CE QUE RACONTA LA SECONDE SOURICELLE.

Je suis née dans la bibliothèque du château, dit la seconde petite souris. Il y a comme un sort sur notre famille : presque aucune de nous n'a le bonheur de pénétrer jusqu'à la salle à manger ou jusqu'à l'office, objet de tous nos désirs. C'est aujourd'hui pour la première fois que j'entre dans cette cuisine. Cependant je m'y reconnais ; pendant mon voyage, j'ai fréquenté plusieurs de ces lieux de délices.

Dans cette fameuse bibliothèque qui fut mon berceau, nous eûmes souvent à souffrir de la faim ; mais nous y acquîmes une belle instruction. La nouvelle du concours ouvert par ordre du roi, pour la découverte de la recette de la soupe à la brochette, arriva jusqu'à nous. Ma vieille grand'mère se souvint qu'un jour elle avait entendu un des serviteurs de la bibliothèque lire tout haut, dans un des livres, ce passage : « Le poète est un magicien ; il peut faire de la soupe rien qu'avec une brochette. » Ma grand'mère me demanda si je me sentais poète ; je ne savais même pas ce que cela pouvait être. « Allons, me dit-elle, il te faut voyager, et tâcher d'apprendre comment l'on devient poète. — C'est au-dessus de mes moyens, » répliquai-je.



Mais ma grand'mère, qui avait été curieuse dans sa jeunesse et avait souvent écouté ce qu'on lisait dans la bibliothèque, me dit que, d'après les plus savantes autorités, il y avait trois ingrédients pour faire un poète : de l'intelligence, de l'imagination et du sentiment. « Si tu te procures ces trois choses, dit-elle, tu seras poète, et alors il te sera facile de préparer cette fameuse soupe. »

Je partis donc en voyage, à la quête de ces trois qualités ; je me dirigeai vers l'ouest.

L'intelligence, m'étais-je dit, est la principale des trois ; les deux autres sont bien moins estimées dans ce monde : donc je m'attachai à acquérir d'abord l'intelligence. Mais où la trouver ?



« Regarde la fourmi, et tu apprendras la sagesse, » a dit un certain roi des Israélites, comme ma grand'mère l'avait encore entendu lire. Donc je marchai sans m'arrêter, jusqu'à ce que j'eusse rencontré la première grande fourmilière. Là, je me mis aux aguets, pour saisir la sagesse au gîte.

Les fourmis sont un petit peuple bien respectable ; elles ne sont qu'intelligence d'outre en outre. Tout, chez elles, se passe comme un problème de mathématique qui se résout bien méthodiquement. Travailler, travailler sans cesse et pondre des œufs, c'est là, disent-elles, remplir ses devoirs vis-à-vis du présent et de l'avenir, et elles ne font pas autre chose.

Elles se divisent en supérieures et en inférieures ; le rang est marqué par un numéro d'ordre ; la reine porte le numéro un. Son opinion est la seule vraie ; elle possède infuse la quintessence de la sagesse : c'est ce que j'appris bientôt. C'était de la plus haute importance pour moi ; il ne s'agissait plus que de reconnaître la reine au milieu de ces milliers de petites bêtes.

J'entendis rapporter plusieurs propos d'elle qui témoignaient en effet d'une raison supérieure ; car ils parurent absurdes à ma pauvre cervelle. Elle prétendait que sa fourmilière était ce qu'il y avait de plus élevé dans ce

monde, qu'elle était plus haute que les plus hautes montagnes. Cependant, tout à côté se trouvait un arbre qui dépassait la fourmilière d'une centaine de pieds ; mais on n'en parlait jamais, et, comme les fourmis sont aveugles, le dire de la reine passait pour la vérité même,

Un soir, une fourmi égarée se mit à grimper sur l'arbre, et, sans monter jusqu'à la cime, parvint cependant plus haut qu'aucune de ses sœurs n'était jamais montée. Lorsqu'elle fut de retour, elle parla de son ascension, et déclara que l'arbre lui semblait bien plus élevé que la fourmilière ; cela fut regardé comme une offense à l'honneur de la communauté, et la pauvre fourmi se vit condamnée aux travaux les plus pénibles, tels que charrier les insectes morts, etc.

Mais quelque temps après, une autre fourmi se fourvoya également sur l'arbre. Rentrée au bercail, elle parla de son excursion avec prudence et amphibologie, laissant cependant deviner, à qui voulait comprendre, que l'arbre était plus haut que la fourmilière. Comme elle était très-considérée, qu'elle était une des dignitaires de la cour, loin de la persécuter comme la première, on plaça sur sa tombe, lorsqu'elle mourut, une coquille d'œuf en guise de monument, pour éterniser le souvenir de son courage et de sa science.

Avec tout cela, je n'avais pu encore découvrir la reine, et j'étais toujours en observation. Je remarquai que les fourmis portaient de temps en temps leurs œufs à l'air pour les mettre au soleil. Un jour j'en vis une qui ne pouvait plus ramasser son œuf pour le rentrer. Deux autres accoururent pour l'aider ; mais elles étaient elles-mêmes chargées chacune d'un œuf ; en secourant leur compagne, elles faillirent laisser tomber leur fardeau. Aussitôt elles s'en furent, laissant la pauvrete dans l'embarras. « Voilà qui est bien agi, c'est la sagesse même, entendis-je une voix s'écrier ; chacun est son plus proche prochain. Nous autres fourmis, nous ne nous y trompons jamais ; nous naissons toutes raisonnables. Cependant, parmi nous toutes, c'est moi qui ai la plus haute raison. » A ces mots je vis, au milieu de la foule qui grouillait, une fourmi se dresser orgueilleusement sur ses pattes de derrière. Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était la reine. Je la happai d'un coup de langue et je l'avalai. Je possédais donc la sagesse et l'intelligence. Ce n'était pas assez.

Je me mis à mon tour à grimper sur l'arbre qui ombrageait la fourmilière : c'était un beau chêne, déjà plus que séculaire ; il avait à sa cime une magnifique couronne. Je savais par ma grand'mère que les arbres

sont habités par des êtres particuliers, des dryades, une nymphe qui naît avec l'arbre et qui meurt avec lui. En effet, au sommet, dans un creux de l'arbre, se trouvait une jeune fille d'une beauté surhumaine, ce qui ne l'empêcha pas de pousser un cri d'effroi en m'apercevant. Comme toutes les femmes, elle avait peur des souris ; de plus, elle savait que j'aurais pu ronger l'écorce de l'arbre auquel son existence était attachée.



Je lui dis de bonnes paroles et la rassurai sur mes intentions ; elle me prit dans la main et me caressa doucement. Je lui contai pourquoi je m'étais hasardée à courir le monde. Elle me promit que le soir même, peut-être, je posséderais une des deux choses qui me manquaient pour devenir poète.

« Le beau Phantasus, dit-elle, le dieu de l'imagination, vient souvent se reposer sur ce chêne, dont il aime le tronc noueux et puissant, les fortes racines, la majestueuse couronne qui, en hiver, brave la tempête et les neiges, et, en été, forme ce magnifique dôme de verdure d'où l'on domine le vaste paysage que tu vois devant toi. Les oiseaux, qui y abondent, chantent leurs aventures dans les contrées lointaines ; la cigogne dont le nid est accroché là-bas, à la seule branche morte, nous raconte même les merveilles du pays des Pyramides.

« Tout cela plaît à Phantasus ; il aime aussi à m'entendre faire le récit de ma vie, depuis le temps où le chêne n'était qu'un petit arbrisseau enfoui sous les fougères ; tout ce que j'ai vu, ce que j'ai ressenti pendant ces trois siècles, cela l'intéresse et le charme. Tout à l'heure il doit venir me voir. Cache-toi en bas, sous cette touffe de muguet ; je trouverai bien moyen, pendant qu'il sera perdu dans ses rêveries, de lui arracher une petite plume de son aile ; jamais poète n'en aura eu de pareille. »

Et, en effet, le brillant Phantasus arriva ; la bonne dryade lui enleva une plume de ses ailes aux mille couleurs, et me la donna. Je la mis dans l'eau pour la rendre moins coriace ; puis, avec assez de peine encore, je la rongai. Quand j'en eus avalé le dernier débris, je me trouvai donc posséder intelligence et imagination ; restait le sentiment.

Je retournai à la bibliothèque ; je savais qu'elle contenait beaucoup de ces bons romans qui sont destinés à délivrer les humains de leur trop-plein de larmes, et qui sont comme des éponges pour pomper les sentiments.



Je me souvenais qu'on les reconnaissait à l'air appétissant du papier ; à force d'être lues par les maîtres comme par les valets, les pages étaient devenues d'un beau noir luisant et gras, excellentes tartines pour le palais d'une souris.

J'en attaquai un, puis un second ; je commençai à ressentir dans tout mon être des tressaillements étranges. J'en dévorai un troisième : j'étais poète ; il n'y avait plus à en douter. J'avais des maux de tête, des maux de ventre, des douleurs partout ; j'étais dans une agitation continuelle.

Et, maintenant, comment faire la soupe à la brochette ? Mon imagination me fournit force situations, histoires, anecdotes, proverbes où se trouve une brochette, ou ce qui y ressemble, un bâtonnet, un petit morceau de bois. Rien de plus amusant et de plus récréatif ; c'est bien mieux qu'une vraie soupe qu'on mange réellement.

Ainsi, je vais commencer par narrer à Votre Majesté le conte où, d'un coup d'une petite baguette, la bonne fée transforma Cendrillon et tous les objets de la cuisine ; demain ce sera une autre histoire, et ainsi de suite.

« Assez de toutes ces fadaises, ce sont viandes creuses ! s'écria le roi. A la suivante !

— Psch, psch ! » entendit-on tout à coup.

Une petite souris, la quatrième de la bande, celle qu'on avait crue morte, venait d'entrer dans la cuisine. Elle se précipita comme une flèche au milieu de l'assemblée, renversant la brochette couverte d'un crêpe, qui avait été placée là en son souvenir.

Elle avait couru nuit et jour pour arriver à temps au rendez-vous ; elle avait eu le courage de se risquer dans un wagon d'un train de marchandises. Elle n'avait plus sa brochette ; il lui manquait pas mal de poils, car elle avait reçu maint horion dans ses aventures ; mais elle n'avait pas perdu la voix. Elle prit aussitôt la parole, sans attendre son tour, comme si l'existence même de la gent souricière dépendait de ce qu'elle allait dire. Et elle parla, parla avec une assurance suprême. Tout cela était si inattendu, que le roi ne songea pas à l'interrompre pour la tancer de son manque de respect.

Écoutons donc ce qu'elle raconta.



IV

CE QUE DIT LA QUATRIÈME SOURIS LORSQU'ELLE PRIT LA PAROLE AVANT LA TROISIÈME.

Je me suis tout d'abord rendue dans la capitale d'un vaste pays, pensant que dans une grande ville je trouverais plus facilement des renseignements utiles. Comme je n'ai pas la mémoire des noms, j'ai oublié celui de cette ville. J'avais fait le voyage dans la charrette d'un contrebandier ; elle fut saisie et conduite au palais de justice. Je me glissai en bas et me faufilai dans la loge du portier.

Je l'entendis causer d'un homme qu'on venait d'amener en prison pour quelques propos inconsidérés contre l'autorité. Ses paroles avaient été rapportées, amplifiées, commentées ; puis, ainsi altérées, elles avaient été couchées sur le papier, et de nouveau exagérées.

« Il n'y a pas là de quoi fouetter un chat, dit le portier. C'est de l'eau claire comme la soupe à la brochette ; mais cela peut lui coûter la tête. »

A ces mots je dressai les oreilles ; je me dis que j'étais peut-être sur la bonne piste pour apprendre la recette. Du reste, le pauvre prisonnier m'inspirait de l'intérêt, et je me mis en quête de sa cellule. Je la trouvai et j'y pénétrai par un trou de souris qui était près de la porte.



Le prisonnier était pâle ; il avait une longue barbe et de grands yeux brillants. La lampe qui éclairait ce sombre lieu jetait une flamme vacillante et fumante ; cela ne noircissait pas les murailles : depuis longtemps elles étaient toutes couvertes de suie. Le prisonnier y gravait des vers et des dessins ; il avait l'air de bien s'ennuyer, et je fus la bienvenue auprès de lui. Il me jeta des miettes de pain, me donna de douces paroles et sifflota pour me faire approcher ; mes gentillesse le distraient ; je pris peu à peu entière confiance en lui, et nous devînmes une paire d'amis.

Il partageait son pain avec moi, et de son fromage il me donnait mieux que la croûte ; nous avions aussi quelquefois du saucisson : bref, je faisais bombance.

Mais ce n'était pas tout cela qui me faisait plaisir ; j'étais fière et heureuse de l'attachement de cet excellent homme. Il me prenait dans sa main, je jouais dans sa barbe ; quand j'avais froid, je m'abritais dans sa manche. Il me caressait et me choyait ; il avait une vraie affection pour moi, et je le lui rendais bien. J'en oubliai le but de mon grand voyage ; je ne fis

plus attention à ma brochette qui, un beau jour, glissa dans la fente du plancher, où elle est encore.

Je restai donc, me disant que, moi partie, le pauvre prisonnier n'aurait plus personne avec qui partager son pain et son fromage, ce qui paraissait lui faire tant de plaisir. Ce fut lui qui s'en alla. La dernière fois que je le vis, tout triste qu'il avait l'air, il me cajola avec tendresse et me donna toute une tranche de pain et la plus grosse moitié de son fromage. En sortant de sa cellule, il regarda en arrière et m'envoya un baiser de la main. Il ne revint plus ; je n'ai jamais su ce qu'il est devenu. « Soupe à la brochette, » disait le concierge quand il était question de lui. Ces mots me rappelèrent l'objet de mon voyage, et je retournai dans la loge. Habitée aux bontés du prisonnier, je ne me méfiais plus assez des hommes, je me montrais imprudemment. Le concierge m'attrapa, me caressa aussi, mais pour ensuite me fourrer dans une cage.

Quelle horrible prison ! On a beau courir, courir, on ne fait que tourner sans avancer, et l'on rit de vous aux éclats.

Le vilain portier m'avait enfermée pour servir d'amusement à sa petite fille, une mignonne enfant aux cheveux d'or bouclés, à la bouche toujours souriante, aux grands yeux clairs et brillants de joie. Un jour, me voyant toute désolée et essoufflée après une galopade désespérée que j'avais faite dans la roue de ma cage : « Pauvre petite créature, » dit-elle, et, tirant le verrou, elle me laissa sortir. D'un bond, toute fatiguée que j'étais, je sautai sur le rebord de la fenêtre qui était ouverte, et de là je m'enfuis par la gouttière. « Libre, libre ! » m'écriai-je, ne pensant plus qu'à me garer de ceux qui voudraient m'emprisonner de nouveau, et plus du tout à la soupe.

J'attendis que la nuit fût devenue bien sombre ; alors, par les toits du palais de justice, je gagnai une vieille tour qui y était attenante ; elle n'était habitée que par un veilleur de nuit et un hibou. Comme j'y vis beaucoup de trous et de recoins, je m'y installai, bien que je ne me fiasse ni à l'homme ni à l'oiseau, à ce dernier le moins : il ressemble à un chat, et, en effet, il fait la guerre à notre race.

Mais on peut se tromper : c'est ce qui m'arriva. Le hibou valait mieux que sa mine ; il était vieux, il avait beaucoup d'expérience et d'entregent. Il croyait descendre du fameux hibou, oiseau favori de Minerve, la déesse de la sagesse ; le fait est qu'il connaissait l'envers et l'endroit des choses. Quand ses petits émettaient quelque opinion inconsidérée : « Allons donc !

disait-il ; ne faites donc pas de soupe à la brochette. » Quand ils entendaient cela, les jeunes savaient qu'ils avaient dit une sottise.

Du reste, il ne leur faisait jamais de plus graves reproches, et les traitait avec beaucoup de tendresse. Cette douceur finit par m'inspirer de la confiance, et de mon trou je lui adressai un jour quelque psch, psch en guise de bonjour.



Le hibou me donna la bienvenue et me promit de me protéger contre tous les animaux malfaisants ; mais il me prévint que, si l'hiver était dur, il me croquerait lui-même.

Comme je vous ai dit, c'était un animal très-avisé, et rien ne lui en imposait. « Tenez, me dit-il une fois, le veilleur de nuit s' imagine être un personnage parce que, quand il y a un incendie, il réveille toute la ville avec les fanfares qu'il tire de son cor ; mais il ne sait absolument rien faire au monde que de sonner de la trompe. Tout cela, c'est de la soupe à la brochette. »

Je l'interrompis pour le prier de me donner la recette de ce mets :
« Comment ! dit-il, vous ne savez pas que c'est une façon de parler inventée

par les hommes ? Chacun la prend plus ou moins dans son sens ; mais au fond ce n'est que l'équivalent de rien du tout.

— Bien ! m'écriai-je frappée de cette explication. Ce que vous dites là anéantit toutes mes illusions sur cette fameuse soupe ; mais, après tout, c'est bien la vérité, et la vérité est ce qu'il y a de plus précieux au monde. »

Et je quittai la tour et je me hâtai de revenir parmi vous, vous apportant non pas la soupe, mais quelque chose de Lien plus estimable, la vérité. Les souris, me disais-je, passent avec raison pour une race éclairée ; et notre roi, renommé pour son esprit, sera enchanté de posséder la vérité, et il me fera reine.

« Ta vérité n'est que mensonge ! s'écria la troisième souris qui n'avait pas eu son tour de parole. Je sais préparer la soupe, vous allez le voir de vos yeux. »

V

LA MERVEILLEUSE RECETTE.

Moi, continua la troisième souris, je ne suis pas allée chercher des renseignements à l'étranger ; je suis restée dans notre pays, qui en vaut bien un autre et où l'on trouve tout ce qu'on veut. Je n'ai pas été consulter des êtres surnaturels, je n'ai pas avalé ceci, cela, pour m'infuser la science, je n'ai pas demandé d'avis aux hiboux. J'ai tout tiré de mon propre fonds, de mes longues réflexions. Voici ce que j'ai trouvé :

Placez une marmite sur le feu ; bien. Versez-y de l'eau, encore plus, tout plein jusqu'au bord. Voyons maintenant, activez bien le feu. Du bois, du charbon : il faut que cela cuise à gros bouillons. C'est cela ! Le moment est venu. Jetez-y la brochette. Dans cinq minutes ce sera prêt. Il ne manque plus qu'une chose.

Que notre gracieux souverain daigne remuer le liquide bouillant avec son auguste queue, pendant deux minutes au moins ; mais, pour que le régal soit parfait, il faut bien tourner une minute de plus.

« Faut-il que ce soit justement ma queue ? demanda le roi.



— Oui, sire ! répondit la souris. Les queues de vos sujets n'ont pas cette vertu unique dont est douée celle de Votre Majesté »

L'eau continuait à bouillonner bruyamment. Le roi s'approcha de la marmite avec l'air le plus digne et le plus courageux qu'il put prendre, et étendit sa queue en rond, comme quand les souris écrément un pot à lait, pour ensuite lécher leur queue. Mais à peine eut-il senti la chaleur et la vapeur, qu'il sauta en bas du foyer et s'écria :

« Oui, c'est bien cela ! c'est la vraie recette. Tu seras la reine. Quant à la soupe, nous la préparerons une autre fois, quand nous célébrerons nos noces d'or. Alors, en l'honneur de ce beau jour, nous en régalerons à gogo tous nos pauvres pendant une semaine. »

Et le mariage fut aussitôt célébré en grande pompe.

Lorsque tout fut mangé et bu, et que chacun s'en retourna chez soi, plusieurs souris, entre autres les amies et parentes des trois évincées, marmottaient entre elles : « Ce n'est pas là du tout de la soupe à la brochette ; c'est de la soupe à la queue de souris. »

Quant aux récits qu'elles avaient entendus, elles trouvaient telle aventure intéressante, telle autre insipide et mal racontée.

De même, lorsque l'histoire se répandit dans le monde, les avis furent très-partagés ; les uns la déclaraient amusante, d'autres n'y voyaient que des fadaises.

Enfin la voilà telle quelle : la critique, en général, n'est que de la soupe à la brochette.



CINQ DANS UNE COSSE

Il y avait cinq pois dans une cosse ; ils étaient verts, la cosse verte ; ils croyaient donc que le monde entier était vert : c'était dans l'ordre.

La cosse grandit, les pois grandirent ; ils se plièrent à la circonstance et vinrent se ranger l'un à la suite de l'autre en ligne droite. Le soleil chauffait la cosse, la pluie la rendait transparente ; c'était un bon temps, et les pois grossissaient toujours, et ils réfléchissaient de plus en plus ; il leur fallait bien faire quelque chose.

« Est-il donc dans le dessein de la Providence que nous restions éternellement immobiles ? demanda l'un. Pourvu que nous ne devenions point ankylosés et durs, faute d'exercice ! Il me semble pourtant que, dehors de cette cosse, il doit y avoir quelque autre chose. »

Et les semaines se passèrent ; les pois devinrent jaunes, et la cosse aussi. « Le monde est tout jaune, » disaient-ils ; et ils n'avaient pas tout à fait tort.

Soudain, ils sentirent une secousse ; une main d'homme avait arraché la cosse et l'avait fourrée avec d'autres dans un grand sac. « Ah ! ah ! on va ouvrir, » dirent les pois, et ils étaient dans une joyeuse attente.

« Je voudrais bien savoir, dit le plus petit d'entre eux, lequel de nous fera le mieux son chemin dans le monde. Nous verrons bien.

— Arrivera ce qui doit arriver, » ajouta le plus gros.

Crac, la cosse creva, et les cinq pois roulèrent dehors ; ils étaient en plein soleil dans la main d'un enfant, un petit garçon.

« Quels jolis pois pour ma canonnière ! » dit-il, et aussitôt il y en glissa un et tira.

« Me voilà lancé dans le monde ! s'écria le pois. Voyez si vous me rattraperez ! » et il était déjà loin.

« Moi, dit le second, au moment où l'enfant le fit voler tout droit en l'air, moi je vais jusqu'au soleil ; cela me paraît une belle cosse, comme il m'en faut une.

— Nous dormirons un brin là où nous retomberons, dirent les deux suivants. Que de bruit dans ce monde ! nous en avons la tête rompue. » Et ils tombèrent de la main de l'enfant ; mais il les ramassa et les lança tous deux ensemble.

« C'est parfait, dirent-ils ; nous nous entr'aiderons, et c'est nous qui prospérerons mieux que les autres.

— Arrivera ce qui doit arriver, » dit le dernier, le plus gros, le plus sage, et il vola vers le toit de la maison voisine, il glissa juste dans une fente d'une vieille planche placée sous la fenêtre d'une mansarde ; là se trouvait un peu de mousse, un peu de terre. Et le brave pois était caché sous la mousse ; personne ne le voyait plus, excepté le bon Dieu, qui ne l'oublia pas.

« Arrivera ce qui doit arriver, » dit-il encore une fois.

Dans la petite mansarde demeurait une pauvre femme ; elle allait en journée, nettoyait les poêles, coupait du bois, et faisait d'autres ouvrages pénibles ; elle était forte et laborieuse. Mais elle restait toujours pauvre ; et dans la mansarde gisait sur le lit sa fille, déjà grandelette, gentille et délicate ; malade depuis un an, elle semblait ne pouvoir ni vivre ni mourir.

« Elle ira retrouver sa petite sœur, pensait la mère. Je n'avais que ces deux enfants ; ce fut une lourde charge pour moi de les élever. Le bon Dieu partagea le fardeau avec moi, et en prit une. Que je voudrais donc garder celle qu'il m'a laissée !-Mais il veut sans doute les réunir l'une à l'autre, et ma pauvre fille va me quitter. »

L'enfant restait cependant ; elle souffrait en patience, sans murmurer, et était bien sage pendant que la mère allait travailler en journée.

Le printemps revint, et un beau matin, au moment où la brave femme était prête à sortir, le soleil jeta ses rayons doux et joyeux à travers la petite fenêtre jusqu'auprès du lit où était l'enfant malade. Elle dirigea ses regards vers le carreau d'en bas et dit : « Qu'est-ce donc que cette chose verte que j'aperçois là-bas, et qui se balance au gré du vent ? »

La mère ouvrit la fenêtre à demi : « Tiens ! dit-elle, c'est un petit pois qui a germé ici et qui pousse déjà de petites feuilles vertes. Comment a-t-il pu venir se nicher dans cette fente ? Cela te fera comme un petit jardin pour t'amuser. »

Elle roula tout près de la fenêtre le lit de l'enfant pour qu'elle pût voir grandir le pois, et elle s'en alla à son travail.



Le soir à son retour : « Maman, lui dit la fille, je reviens à la santé. Le soleil avec sa bonne chaleur m'a toute ranimé. Le petit pois vient parfaitement, moi aussi j'irai bien comme lui, je me lèverai et je remercierai ce bon soleil.

— Dieu le veuille, » répondit la mère, qui n'osait croire à tant de bonheur. Elle fut cependant reconnaissante à la petite pousse verte d'avoir donné à l'enfant des idées plus gaies, et elle lui mit un étai pour que le vent ne la brisât pas ; de plus, elle attacha un morceau de fil à la fenêtre afin que

le pois pût grimper autour. Et le petit pois profitait à merveille de ces bons soins.

« En vérité, voilà qu'il pousse des boutons, » dit un matin la brave femme, et elle commença à espérer que sa fille guérirait. Elle réfléchit que l'enfant avait dans ces derniers jours causé bien plus qu'auparavant, qu'elle s'était sans aide dressée dans son lit, pour contempler joyeusement la croissance du petit pois.

Une semaine après, l'enfant se leva pour la première fois et resta une heure entière hors du lit ; elle était là tout heureuse au soleil, la fenêtre ouverte. On apercevait une jolie fleur de pois, blanche et rose, épanouie. L'enfant s'avança et effleura d'un doux baiser la fleur si délicate. C'était pour elle un vrai jour de fête.

A plus forte raison en était-ce un pour la mère. « Le bon Dieu lui-même, disait-elle, a planté ce pois-là pour toi, et l'a fait pousser pour toi, enfant béni, et aussi pour remplir de joie le cœur de ta mère. »

Et elle souriait à la gentille fleur, comme si c'était un ange du bon Dieu.

Mais les autres pois, demanderez-vous, qu'étaient-ils devenus ? Eh bien, le premier qui s'élança dans le monde si plein de confiance, en s'écriant : « Rattrapez-moi donc ! » celui-là tomba sur le toit, un pigeon l'avalait, et il se trouva dans l'estomac de la bête plus mal encore que Jonas dans la baleine.



Les deux paresseux, qui ne songeaient qu'à dormir, eurent le même sort. Au moins furent-ils bons à quelque chose.

Le second, celui qui pensait aller jusqu'au soleil, retomba dans la gouttière ; il y resta dans l'eau sale pendant des semaines et des mois, et il gonfla de plus en plus.

« Comme je deviens gros ! disait-il, que je suis donc rond ! Il me semble que je vais crever. Non, jamais aucun pois n'a fait un aussi beau chemin dans le monde que moi. Décidément c'était moi qui avais le plus d'esprit de nous cinq. » La gouttière qui l'écoutait lui donnait pleinement raison.

Pendant ce temps la jeune fille était à la fenêtre. avec des yeux brillants de joie, les joues roses de santé, et elle joignait ses petites mains au-dessus de la fleur du pois et remerciait Dieu de la lui avoir envoyée.

« Quant à moi, dit la gouttière, c'est mon pois que je préfère. »





L'HISTOIRE D'UNE MÈRE

Une mère était assise près de son petit enfant ; elle était remplie d'affliction, elle craignait qu'il ne mourût. Le petit visage de l'enfant était bien pâle : ses petits yeux étaient fermés. Il respirait difficilement et quelquefois si profondément qu'on aurait dit qu'il gémissait ; mais la mère faisait encore plus pitié que le petit être moribond.

Voilà qu'on frappe, et il entre un pauvre homme, tout vieux, enveloppé dans une grande couverture de cheval ; elle tenait chaud ; c'est ce qu'il fallait ; il faisait un hiver très-froid. Dehors tout était couvert de neige et de glace, et le vent souillait si fort qu'il vous coupait le visage.

Le pauvre homme tremblait de froid ; comme l'enfant venait de s'endormir pour quelques instants, la mère se leva et plaça sur le poêle un petit pot avec de la bière ; c'était pour réchauffer le vieux. Il s'assit et se mit à bercer l'enfant. La mère prit une vieille chaise et se plaça à côté de lui. Elle contemplait son enfant malade, qui respirait avec plus de bruit ; elle avait saisi sa petite main.

« N'est-ce pas, demanda-t-elle, tu crois aussi que je le garderai ? Le bon Dieu ne me le prendra pas. »

Et le vieux brave homme, c'était la Mort, fit un singulier signe de tête qui pouvait signifier aussi bien oui que non. La mère baissa les yeux vers la terre, de grosses larmes coulaient sur ses joues. Elle se sentit la tête lourde ; il y avait trois jours et trois nuits qu'elle n'avait fermé l'œil. Elle s'assoupit, pendant une minute seulement. Puis elle s'éveilla en sursaut, toute tremblante de froid.

« Qu'est cela ? » s'écria-t-elle, jetant autour d'elle des regards éperdus. Le vieillard était parti, le petit enfant n'était plus dans son berceau, le vieux l'avait emporté. Dans le coin, l'antique horloge faisait un grand brouhaha, ses rouages grinçaient et grondaient, le lourd poids de plomb tomba à terre : paf ! et rien ne remua plus, la pendule était arrêtée.

La pauvre mère se précipita hors de la maison, criant après son enfant.

Dehors, au milieu de la neige, était assise une femme, habillée de longs vêtements noirs. « La Mort est entrée chez toi, dit-elle. Je l'ai vue sortir en courant, emportant ton enfant. Elle va plus vite que le vent, et ne rend jamais ce qu'elle a pris.

— Dis-moi seulement dans quelle direction elle est partie ? dit la mère. Je t'en supplie, dis-le-moi, et je la retrouverai !

— Je sais le chemin par où elle est passée, répondit la femme en noir. Mais avant que je te l'enseigne, il faut que tu me fasses entendre toutes les chansons que tu chantaes à ton enfant. Je les aime, j'aime ta voix. Je suis la Nuit, je t'ai maintes fois entendue et j'ai vu tes larmes lorsque tu chantaes.

— Oh ! je les chanterai toutes, toutes, mais plus tard, dit la mère. En ce moment ne me retiens pas, pour que je puisse la rattraper et retrouver mon enfant. »

La Nuit resta silencieuse. La mère alors, se tordant les mains, pleurant à chaudes larmes, se mit à chanter. Il y avait beaucoup de chansons ; mais il y eut encore bien plus de larmes que de paroles.



A la fin la Nuit dit : « Va à droite, dans la sombre forêt de sapins. C'est par là que la Mort s'est enfuie avec ton enfant. »

La mère courut vers la forêt ; au milieu la route se bifurquait ; elle ne savait quelle direction prendre. Devant elle, se trouvait un buisson d'épines, il n'avait ni feuilles, ni fleurs : c'était l'hiver, de grands glaçons pendaient le long de ses branches.

« N'as-tu pas aperçu la Mort emportant mon enfant ? » lui demanda la mère.

« Oui, répondit le buisson. Mais je ne t'indiquerai le chemin qu'elle a pris qu'à une condition, c'est qu'auparavant tu me réchaufferas sur ton sein. Je gèle à périr, je deviens tout de glace. »

Et elle pressa le buisson contre son cœur, pour le faire dégeler ; les épines pénétrèrent dans sa chair ; son sang coula par grosses gouttes. Mais le buisson poussa des feuilles fraîches et vertes, et il se couvrit de fleurs, dans cette froide nuit d'hiver, tant il y a de fiévreuse chaleur dans le sein d'une mère affligée.

Et le buisson lui dit la route qu'elle devait prendre. Elle arriva au bord d'un grand lac, où il n'y avait ni navire ni barque. Il n'était pas assez gelé pour qu'on pût y passer à pied sans enfoncer, il était trop profond pour le traverser à gué. Et cependant il lui fallait passer outre, si elle voulait retrouver son enfant. Dans le délire de son amour, elle se jeta à terre, pour essayer si elle ne pourrait boire toute l'eau du lac. C'était bien impossible, mais elle pensait qu'en compassion d'elle Dieu ferait peut-être un miracle.



« Non, cela ne réussira jamais, dit le lac. Sois raisonnable, et voyons si nous ne pouvons pas nous entendre à l'amiable. J'aime à avoir au fond de mes eaux des perles, et tes yeux sont d'un plus bel éclat que les plus précieuses perles que j'aie jamais possédées. Si tu veux qu'à force de pleurer ils se détachent de ton visage, je te porterai vers la grande serre qui est sur mon autre bord : cette serre est la demeure de la Mort, elle en cultive les fleurs et les arbres ; chacun est la vie d'un être humain.

— Oh ! que ne donnerais-je pas pour ravoir mon enfant ! » dit la mère. Qui aurait cru qu'elle pourrait encore verser des larmes ? Mais elle pleura plus amèrement que jamais, et ses yeux glissèrent de leurs orbites et coulèrent au fond du lac ; ils devinrent deux perles comme jamais reine n'en posséda.

Le lac alors la souleva, comme si elle avait été sur une balançoire, et d'un seul mouvement d'ondulation, il la porta à son autre bord où se trouvait un merveilleux édifice, long de plus d'une lieue. Ou ne savait de loin si c'était une montagne avec des grottes et des forêts, ou si c'était une construction d'art. Mais la pauvre mère ne pouvait rien y voir ; ses yeux, elle les avait donnés.

« Comment reconnaîtrai-je maintenant la Mort qui m'a enlevé mon enfant ? » dit elle tout haut dans son désespoir.

« Elle n'est pas encore arrivée, » lui répondit une vieille bonne femme, qui allait çà et là, surveillant la serre et soignant les plantes. « Comment as-tu trouvé ton chemin jusqu'ici ? Qui a bien pu t'aider ? »

— Le bon Dieu m'a secourue, répondit-elle. Il est miséricordieux. Toi aussi tu auras pitié de moi. Dis-moi où je pourrai trouver mon enfant chéri.

— Je ne le connais pas, dit la vieille, et toi tu es aveugle. Il y a bien ici des fleurs, des plantes et des arbres qui se sont fanés cette nuit ; la Mort va venir tout à l'heure pour les retirer de la serre. Car tu sais sans doute que tout être humain a dans ce lieu un arbre, une fleur qui représente sa vie, son caractère, et qui meurt avec lui. A les voir on dirait des végétaux ordinaires, mais quand on les touche on sent les pulsations d'un cœur. Guide-toi là-dessus, peut-être reconnaîtras-tu les battements du cœur de ton enfant. Et que me donneras-tu, si je t'enseigne ce qu'il te faut encore faire ?



— Je n'ai plus rien à te donner, dit tristement la pauvre mère. Mais j'irai te chercher jusqu'au bout du monde ce qui pourra te faire plaisir. — Je n'ai besoin de rien hors d'ici, répondit la vieille. Donne-moi tes longs cheveux

noirs ; tu sais bien qu'ils sont beaux, ils me plaisent. Je les changerai contre mes cheveux blancs. — Tu ne demandes pas plus ? dit la mère. Tiens, je te les donne bien volontiers. » Et elle enleva sa magnifique chevelure, autrefois son orgueil de jeune fille, et elle reçut en place les cheveux courts et tout blancs de la vieille femme.

Celle-ci la prit par la main et elles entrèrent dans la grande serre, où croissait à pleines touffes la végétation la plus merveilleuse. Un voyait sous des cloches de cristal les plus délicates hyacinthes, et à côté de grosses pivoines vulgaires et bouffies. Il y avait aussi des plantes aquatiques, les unes pleines de sève, d'autres à moitié flétries, et dont les racines étaient entourées de vilaines couleuvres. Plus loin s'élevaient de magnifiques palmiers, des chênes, des platanes ; puis dans une autre région à l'écart se trouvaient des parcs de persil, de thym et les autres plantes potagères, emblèmes du genre d'utilité de ceux dont elles symbolisaient la vie. Il y avait encore de grands arbustes dans des pots trop étroits qui paraissaient prêts d'éclater ; mais un voyait aussi de méchantes petites fleurettes dans des vases de porcelaine, dans le meilleur terreau, entourées de mousse, et soignées on ne peut mieux. Tout cela représentait la vie des hommes qui dans ce moment existaient sur la terre, depuis la Chine jusqu'au Groënland.

La vieille voulait expliquer tout cet arrangement mystérieux, mais la mère ne l'écouta pas et demanda à être conduite auprès des toutes petites plantes ; elle les tâtait et palpait pour sentir les pulsations du cœur ; après en avoir touché des milliers, elle reconnut les battements du cœur de son enfant.

« C'est lui ! » s'écria-t-elle, en étendant sa main sur un petit crocus qui, penché sur le côté, paraissait tout flétri.

« Ne le touche pas, dit la vieille. Reste ici à cette place, et quand la Mort va venir, elle ne saurait tarder, défends-lui d'arracher cette plante ; menace-la de déraciner toutes les fleurs alentour. Elle aura peur ; elle est responsable et en rend compte au bon Dieu. Aucune plante ne doit être enlevée avant qu'il l'ait permis. »

A ce moment on sentit un vent glacial, la mère devina que c'était la Mort qui approchait.

« Comment as-tu pu trouver le chemin jusqu'ici ? demanda en effet la Mort. Arriver encore plus vite que moi ? Comment as-tu fait ? — Je suis une mère, » répondit-elle.

Et la Mort étendit sa longue main crochue vers le petit crocus.

Mais la mère le tenait entouré de ses deux mains bien serrées ; elle avait grand soin de ne pas endommager ni froisser aucun des petits pétales. La Mort alors souffla sur les mains de la mère, qui les sentit tomber sans force. Cette haleine était plus froide que les vents du plus rigoureux hiver.



« Tu ne peux rien contre moi, » dit la Mort. — « Mais le bon Dieu est plus fort que tui, » répondit-elle. — « Oui, mais je ne fais que ce qu'il veut. Je suis son jardinier. Toutes ces plantes, ces arbres et arbustes, quand ils ne prospèrent plus ici, je les transplante dans d'autres jardins, dont l'un est le grand jardin du paradis. Ce sont des contrées inconnues ; ce qu'il en advient là, je ne puis te le dire.

— Pitié ! pitié ! s'écria la mère. Ne m'enlève pas mon enfant, maintenant que je l'ai retrouvé. » Elle suppliait et gémissait. La Mort ne l'écoutait pas ; alors tout à coup elle saisit deux charmantes fleurs et dit à la Mort : « Vois, je vais les arracher, et toutes celles alentour, je vais tout dévaster ; tu me pousses au désespoir.

— Ne tire pas, ne les abîme pas ! s'écria la Mort. Tu dis que tu es si malheureuse, et tu voudrais briser le cœur d'une autre mère ! — Une autre mère ! » dit la pauvre femme, et elle lâcha les fleurs aussitôt. — « Tiens, voilà tes yeux, dit la Mort. Ils brillaient d'un éclat si pur et si doux, que je les ai retirés du lac. Je ne savais pas qu'ils fussent à toi. Reprends-les et regarde au fond de ce puits ; tu verras ce que tu aurais détruit si tu avais arraché ces fleurs. Dans les reflets de l'eau tu verras passer comme un mirage le sort destiné à chacune de ces deux fleurs et aussi celui qui aurait été réservé à ton enfant, s'il avait vécu. »

Elle se pencha sur le puits et elle vit passer des images de bonheur et de joie, les tableaux les plus riants ; puis vinrent des scènes affreuses de misère, de chagrin et de désolation.

« L'un et l'autre, c'est la volonté de Dieu, » dit la Mort.

« Dans ce que je vois, reprit la mère pleine d'angoisses, je ne distingue pas ce qui était destiné à mon enfant.

— Je ne te le dirai point, répondit la Mort. Mais je te le répète, parmi tout ce qui vient de t'apparaître tu as vu ce qui attend ton enfant sur terre. »

La mère, éperdue, se jeta à genoux et s'écria : « Je t'en supplie, dis-moi, était-ce ce sort horrible qui lui était réservé ? Non, n'est-ce pas ? Parle ! Tu ne veux pas répondre ? Oh ! dans le doute, emporte-le ; qu'il ne risque pas de souffrir de tels malheurs. Je l'aime plus que moi-même, ce cher enfant innocent. Que le chagrin suit pour moi. Emporte-le dans le royaume des cieux. Oublie mes larmes, mes prières, oublie tout ce que j'ai dit et ce que j'ai fait.

— Je ne te comprends pas, dit la Mort. Veux-tu, oui ou non, ravoir ton enfant, ou dois-je le conduire dans ce lieu inconnu dont je ne puis te parler ? »

Alors la mère, tordant ses mains, se jeta à genoux, et s'adressant au bon Dieu : « Ne m'écoutez pas, s'écria-t-elle, si je réclame au fond du cœur contre votre volonté, qui est toujours pour le mieux. Ne m'écoutez pas, ne m'exaucez pas ! »

Et elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine, abîmée dans son angoisse.

Et la Mort arracha le petit crocus et alla le transplanter dans le jardin inconnu.





LE VILAIN PETIT CANARD

La campagne était magnifique. On était en plein été ; les champs de blé étaient d'un jaune doré, l'avoine encore verte ; sur les prés d'un vert plus foncé s'élevaient des tas de foin qui embaumaient l'air. On voyait circuler un groupe de cigognes, juchées sur leurs longues jambes rouges ; elles marmottaient entre elles dans le vieux langage de l'Égypte des Pharaons, qu'elles sont seules à parler purement. Champs et prairies étaient entourés de grands bois ; çà et là un vaste étang brillait au soleil.

Au milieu de cette nature splendide se dressait un vieux château, entouré de fossés profonds remplis d'eau, et dont les murs étaient couverts d'un fouillis sauvage de lierre et de plantes grimpantes, qui venaient rejoindre les roseaux et les nénufars aux larges feuilles s'étendant sur l'eau.

Dans une embrasure de ces murailles se tenait une cane ; elle y avait établi son nid, et elle couvait ses œufs. Il lui tardait qu'ils vinssent à éclore ;

la solitude l'ennuyait ; les autres canes, ses commères, venaient rarement lui rendre visite ; les égoïstes, elles restaient à barboter dans la vase.

Enfin pourtant un œuf s'ouvrit ; la coquille se cassa, on entendit : « Pip, pip ! » et une petite tête de canard vint au jour. Le lendemain il en arriva une autre, puis une troisième. Les petites bêtes se démenaient fort ; elles poussaient déjà très-distinctement de joyeux rapp, rapp ; elles avançaient curieusement la tête à travers les feuilles vertes qui couvraient l'emplacement de leur nid.

La première chose qu'ils dirent tous, ces petits canards, ce fut : « Que le monde est donc grand ! » En effet, ils se trouvaient plus à l'aise que dans l'étroit espace d'un œuf.

« Vous croyez peut-être, dit la mère, que ce que vous voyez là c'est tout l'univers ? Détrompez-vous ; il s'étend bien au delà du jardin, jusqu'à l'église dont j'ai vu une fois le clocher ; mais je n'ai jamais été plus loin.

« Voyons, continua-t-elle, en se levant de son nid, vous êtes bien tous éclos ? Mais non, le plus grand des œufs est intact. Combien de temps cela va-t-il durer encore ? Je commence à en avoir assez. »

Et elle s'accroupit de nouveau. « Eh bien, comment allez-vous ? » lui dit une vieille cane qui venait lui rendre visite.

« Oh ! j'ai bien des ennuis avec un de mes œufs, répondit-elle, il ne veut pas s'ouvrir. Eu revanche, regardez-moi mes petits canards ! A-t-on jamais vu de plus gentilles créatures ? Comme ils ressemblent à leur père ! Le scélérat, il ne vient même pas nous dire un petit bonjour.

— Faites-moi donc voir ce fameux œuf, dit la commère. Croyez-moi, c'est un œuf de dindon. Moi j'ai aussi été une fois attrapée comme cela ; quand ces maudits petits dindonneaux qu'on m'avait donnés à couvrir sont venus au monde, j'ai eu une peine incroyable avec eux ; je me suis exténuée pour les faire aller à l'eau ; je n'ai jamais pu y parvenir. Voyons cet œuf. C'est cela : c'est un œuf de dindon. A votre place je le laisserais là, et je m'occuperais tout de suite à apprendre à mes petits à nager.

— Oh ! j'ai couvé si longtemps maintenant, dit la cane, que je peux bien encore le faire pendant quelques jours.

— Bien du plaisir ! » dit la commère, et elle s'en fut.

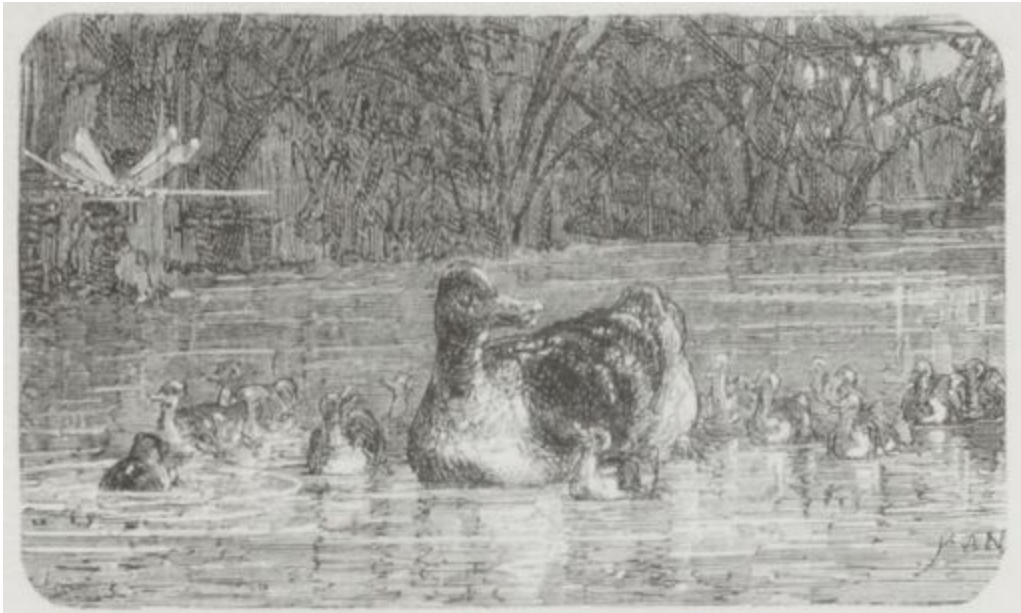
Enfin le gros œuf s'ouvrit : pip, pip, entendit-on, et il en sortit un jeune, très-grand, très-laid et mal bâti.

« Dieu, quel monstre ! dit la mère ; il ne ressemble pas du tout aux autres ; serait-ce vraiment un dindonneau ? Nous allons bien voir ; il faut

qu'il aille à l'eau ; je l'y jetterai, s'il n'y va pas de plein gré. »

Le lendemain, il faisait un temps magnifique ; la cane fit sa première sortie avec toute sa petite famille, elle descendit au bord du fossé rempli d'eau. Pladsh, la voilà qui y saute. Rapp, rapp, dit-elle, et chaque caneton l'un après l'autre se laissait tomber dans l'eau ; ils y enfonçaient jusque par-dessus la tête, mais ils reparaissaient aussitôt, et ils nageaient admirablement ; leurs pattes se mouvaient d'elles-mêmes selon les règles. Ils étaient tous là, même l'affreux gris, éclos du grand œuf.

« Non, ce n'est pas un dindonneau, dit la mère. Voyez comme il sait bien se servir de ses pattes, comme il se tient droit. C'est bien mon enfant à moi ! Au fond, quand on le considère bien, il est très-joli. »



« Rapp, rapp ! Allons, mes petits, suivez-moi, nous nous rendons dans le grand bassin, je vais vous présenter aux autres canards. Tenez-vous toujours tout contre moi, et gardez-vous du chat. »

Dans le bassin, il y avait un tapage, un tumulte, un remue-ménage extraordinaire. Deux bandes de canards se disputaient à grands coups de bec la tête d'une anguille. Au plus fort de la bataille le chat, qui, sur le bord, semblait dormir, fit avec sa patte sauter à terre la fameuse tête et se mit à la dévorer.

« Vous voyez là, mes enfants, dit la cane, le cours de ce monde ; il est plein de surprises et d'embûches. C'est pourquoi il faut que de bonne heure vous appreniez à vous y conduire selon les règles de la sagesse. Ainsi

courbez tous le cou et saluez profondément ce vieux gros canard là-bas ; il est de race espagnole ; voyez la bande rouge qu'il a autour de la patte. C'est une marque de haute distinction ; on la lui a mise pour que la cuisinière le reconnaisse parmi les autres et n'aille pas le mettre à la broche.

« Apprenez à faire Rapp, rapp, bien en mesure. Ne mettez pas les pattes en dedans ; c'est très-mauvais genre ; écarter-les bien en dehors comme moi. »

Les petits faisaient docilement ce que commandait la mère. Mais ils avaient beau se comporter sagement et gentiment, les autres canards les regardèrent d'un mauvais œil et dirent tout haut : « Comment, encore une nouvelle couvée ! Comme si déjà nous n'étions pas assez nombreux pour ce qu'on nous donne à manger ! — Oh ! par ma foi, dit un jeune caneton, ceci est trop fort !... Fi donc ! Voyez, quelle mine a l'un de ces petits canards. Non, nous ne pouvons pas le garder parmi nous. » Et il se précipita vers le pauvre gris, lui tira des plumes et le maltraita. « Allons, méchant, dit la mère, laisse-le ; il ne fait de mal à personne. — C'est vrai, répondit l'autre, mais il n'est pas permis à son âge d'être si gros que cela. Comme il est mal bâti ! il déshonore notre espèce. »



Le gros canard espagnol s'était approché ; il loua fort l'air et les manières des nouveaux petits canards : « C'est dommage, dit-il, qu'il y ait parmi eux cette espèce de monstre ; que son plumage est d'une vilaine couleur !

— C'est vrai, dit la cane, il ne paye pas de mine ; mais il est bon enfant, il a le caractère le plus doux. Et il nage supérieurement, mieux que tous les

autres. Avec le temps, il se dégrossira peut-être. Il est resté beaucoup trop longtemps dans l'œuf, c'est ce qui l'a sans doute déformé.

« Et puis, continua-t-elle, après lui avoir égalisé avec son bec les plumes un peu hérissées par les rebuffades qu'il avait reçues, c'est un mâle ; dès lors, qu'il soit bien ou mal de figure, cela importe beaucoup moins.

— Si vous vous consolez, tant mieux, dit le canard espagnol. En tout cas, vos autres petits sont charmants. Qu'ils soient les bienvenus parmi nous ; seulement, s'ils trouvent quelque friandise, comme une tête d'anguille, qu'ils n'oublient pas de me l'apporter. Je suis le chef ici dans le bassin et je veux qu'on me respecte. »

La nouvelle couvée fut fort bien accueillie par les anciens, sauf le vilain petit canard, qui ne cessa d'être mordu, bousculé, berné, pourchassé. Les poules mêmes se moquaient de lui, le trouvaient difforme. Il y avait dans la basse-cour un dindon qui se promenait ordinairement en se rengorgeant comme s'il était le maître de l'univers. A la vue du petit canard, il se gonfla comme la voile d'un navire que le vent remplirait, et il s'élança furieux sur la pauvre créature ; arrivé sur le bord du bassin, voyant qu'il ne pouvait atteindre l'objet de sa colère, il devint tout rouge et poussa des glou-glou de fureur. Le petit canard n'avait pas un instant de bon temps ; toujours battu et honni. La nuit, le souvenir des avanies qu'il avait reçues dans la journée ne le laissait pas dormir.



Ses peines augmentèrent de juur en jour. Même ses frères et sœurs de couvée su raillaient de lui et disaient : « Si le chat pouvait donc l'attraper, le vilain qui nous fait honte ! » La mère, qui d'abord avait pris sa défense, finit par dire : « Je voudrais bien que la male mort t'enlève ! » Et puis les autres recommençaient à l'accabler de coups de bec, à le bousculer ; la servante qui venait apporter aux bêtes leur pitance le repoussait du pied quand il s'approchait pour attraper quelque débris de cuisine.

A la fin, ce fut plus qu'il n'en put supporter ; il prit son vol et passa par-dessus les haies, les jardins, les champs ; les petits oiseaux qui nichaient dans les bosquets s'enfuirent tout effarés en entendant le bruit de ses ailes, encore lourdes et inexpérimentées.

« Je les effraye par ma laideur, » pensa-t-il ; et il ferma les yeux pour ne pas voir ces gentilles petites bêtes se sauver à son approche. Il vola toujours plus loin et arriva à un grand marais habité par des canards sauvages. Il s'y arrêta, et se blottit la nuit dans les joncs ; il était fatigué et accablé de chagrin.

Vers le matin survinrent de tous côtés les canards sauvages et ils considérèrent avec curiosité le nouveau venu. « D'où sors-tu ? De quelle race peux-tu être ? » lui dirent-ils. Le petit canard faisait des saluts qui étaient assez gauches, comme en fait une créature honteuse de sa mauvaise mine.

« Tu peux te flatter d'être affreusement laid, ajoutèrent les autres. Mais que nous importe, pourvu que tu ne t'avises pas de vouloir épouser une de nos filles ? » Le pauvre ! Il ne pensait certainement pas à se marier ; et il fut tout heureux qu'on voulût bien le tolérer, lui permettre de chercher sa nourriture dans les marais et de s'abriter dans les roseaux.

Il y resta quelques jours. Tout à coup arrivèrent deux oisons sauvages ; ils venaient d'assez loin, des pays du Nord ; mais ils étaient jeunes et dans la jeunesse on ne craint pas de s'aventurer.

« Hé ! l'ami, dirent-ils au petit canard. Tu as une tournure si grotesque, que cela nous amuse de te voir. Viens avec nous, tu seras, comme nous, oiseau de passage. Pas loin d'ici, dans un autre marais, il y a quelques jeunes oies sauvages, fort agréables ; comme elles ne voient pas beaucoup de monde, elles ne se connaissent guère en beauté ; peut-être, malgré ta laideur, plairas-tu à l'une d'elles. »

Piff, paff ! entendit-on, et les deux oisons tombèrent morts dans l'eau. Piff, paff ! de nouveau. Des troupes entières d'oies et de canards sauvages sortirent des roseaux et s'enfuirent dans tous les sens. Les coups de fusil retentirent de plus belle ; c'était une grande chasse. Les hommes étaient les uns sur les bords du marais, les autres dans les branches des saules et des peupliers qui avançaient sur l'eau. La fumée bleue de la poudre formait tout un nuage. Les chiens accoururent et s'élancèrent dans l'eau, faisant : Pladsk, pladsk ; ils pliaient roseaux et joncs et approchaient de la cachette du petit canard. Quelles transes pour lui ! Il allait se cacher la tête sous l'aile pour ne plus rien voir de toutes ces horreurs, lorsqu'il aperçut devant lui un énorme chien, aux yeux brillants d'une fureur féroce, la gueule tout ouverte et garnie de crocs formidables ; il les fit grincer un instant en considérant le petit canard ; puis pladsk, pladsk, il s'enfuit sans le toucher, à la recherche d'une proie moins indigne.

« Enfin, dit le petit canard quand il eut repris ses esprits, ma laideur m'aura servi une fois à quelque chose ; j'ai dégoûté même ce chien vorace. »

Il se fourra au plus épais des joncs, pendant que les chevrotines sifflaient à travers les airs et que les détonations se suivaient sans cesse. Cela dura toute la journée. Puis les chasseurs s'en allèrent. Mais le canard resta encore plusieurs heures sans bouger. Enfin, après bien des précautions, il sortit de l'eau et il s'enfuit aussi vite qu'il put, traversant prés et champs au milieu d'une tempête qui l'empêchait d'avancer aussi rapidement qu'il aurait voulu. Il ne chercha pas d'abri, marchant, volant toujours pour s'éloigner de ce maudit marais.

Vers le soir, il atteignit une petite et misérable cabane de paysan ; elle était si délabrée qu'on pouvait réellement dire que ce qui la maintenait debout c'était qu'elle ne savait pas de quel côté tomber. Le vent devenait encore plus fort, et le petit canard dut s'appuyer contre la cabane pour ne pas être renversé. Il s'aperçut que la porte ne tenait pas bien dans ses gonds ; il y avait une ouverture par laquelle il se glissa à l'intérieur. Là demeurait une bonne femme avec son chat et sa poule. Le matou, qu'elle appelait mon fils, savait faire le gros dos et entonner un ron-ron ; il jetait même des étincelles, mais pour cela il fallait le caresser à rebrousse-poil dans l'obscurité. La poule avait des pattes ridiculement courtes ; mais elle pondait de bons œufs, et la femme la chérissait comme son enfant.

Le matin on s'aperçut de la présence du nouveau venu ; le chat commença son ron-ron, la poule son glou-glou.

« Qu'est-ce qui se passe ? » dit la femme ; après avoir bien regardé, elle vit dans un coin le fugitif. Elle le prit pour une cane : « Quelle chance ! dit-elle ; je vais avoir des œufs de canard ; nous les ferons couver. »

Et elle prit grand soin du petit canard, et le nourrit bien. Ce furent les premiers moments heureux de sa vie. Mais après trois semaines, quand on s'aperçut qu'il ne pondait pas, ses tribulations recommencèrent.

La poule était à peu près maîtresse à la maison ; elle disait toujours : Nous et les autres. Ce nous, qui comprenait elle, la femme et le chat, elle le plaçait bien au-dessus du reste de l'univers. Le petit canard osa émettre une opinion différente.

Tout en colère, elle s'écria : « Sais-tu pondre des œufs ? — Non. — Eh bien, aie la bonté de te taire ; tu ne comptes pas dans le monde. — Peux-tu faire le gros dos, dit le chat, phraser un ron-ron, lancer des étincelles ? — Non. — Alors, tu n'as pas le droit d'avoir un avis à toi. Contente-toi d'écouter les gens raisonnables. »

Le petit canard se tut et retourna dans son coin ; il se sentait de nouveau malheureux. Le soleil et l'air frais pénétrèrent dans la cabane ; il éprouva une extrême envie de nager ; il en parla à la poule : « Voilà ce que c'est, dit-elle, que de rester comme toi à ne rien faire. Il vous vient alors les idées les plus saugrenues. Ponds des œufs ou fais ron-ron, et elles passeront tout de suite.

— Mais c'est si agréable de se prélasser sur l'eau, d'y enfoncer la tête et de plonger jusqu'au fond ! — Tu perds entièrement le sens, répondit-elle. Demande au chat, c'est l'être le plus sage que je connaisse, si c'est un plaisir que de se mettre à l'eau. Je ne parle pas de ce que j'en pense. Interroge aussi notre maîtresse, la bonne femme ; personne n'a plus d'expérience qu'elle. Nous verrons si elle aime à barboter dans l'eau. — Vous ne pouvez pas me comprendre, osa répliquer le petit canard. — Pas te comprendre ! Ah ça ! tu crois donc avoir plus d'esprit que n'en ont la bonne femme et le chat ? Je ne parle pas de moi. Allons, mon pauvre enfant, rentre en toi-même et redeviens modeste. Sans cela, le bon Dieu pourrait se lasser de te prodiguer ses bienfaits. Il t'a fait trouver cette maison où il règne une si agréable chaleur ; tu as notre société ; tu pourrais en profiter pour ton instruction. Moi je ne demande qu'à t'ouvrir l'intelligence. Je te veux du bien, et si je te dis des vérités un peu dures, c'est par pure amitié. Vois-tu, il n'y a que deux choses en ce monde : pondre des œufs ou faire ron-ron. Tâche d'apprendre l'un ou l'autre. — Peut-être qu'en voyageant, dit le petit canard, je me dérouillerais un peu. — Oui, je crois que cela ne peut te faire que du bien, dit la poule ; car tu es encore bien pataud. »

Et le petit canard s'en fut ; il gagna un étang solitaire où il s'adonna à la natation tout à son aise ; il plongea et replongea, et il oublia les sottises de la poule.

L'automne arriva. Les feuilles des arbres jaunirent et se desséchèrent, le vent les emporta et les fit tourbillonner dans les airs. Survint le froid ; des nuages lourds formés de neige masquaient le soleil. On entendait les bandes de corbeaux crier : Aoûh, aoûh ! c'est qu'ils souffraient de la gelée.

Les tribulations du petit canard recommencèrent. Cependant, un soir, il eut un moment de bonheur. Il avait fait beau dans la journée ; le soleil se couchait au milieu de nuages d'un rouge superbe. Tout à coup passa une troupe de grands et magnifiques oiseaux ; jamais le canard n'en avait vu de pareils. Ils étaient d'une blancheur éclatante ; ils avaient de longs cous, qu'ils courbaient avec un mouvement plein de grâce : c'étaient des cygnes.

Ils poussaient un cri tout particulier ; leurs larges ailes toutes déployées, ils volaient vers les pays du Sud pour retrouver la chaleur. Ils montaient, montaient toujours ; le petit canard, à leur vue, éprouvait une sensation inconnue. Il se tourna et retourna dans l'eau, il tendit le cou vers eux et, involontairement, il poussa un cri perçant si singulier, qu'il en eut peur lui-même.

Oh ! qu'il aimait ces beaux oiseaux sans les connaître, sans savoir où ils allaient ! Lorsqu'ils disparurent, dans son agitation, il plongea jusqu'au fond de l'eau ; revenu à la surface, il se sentit remué et ému comme il ne l'avait jamais été. Comme il admirait ces splendides oiseaux ! Il n'éprouvait aucun sentiment d'envie. Le pauvre, qui aurait été si heureux si les canards l'avaient souffert parmi eux, ne pensait certes pas qu'il pût jamais être autre chose qu'une créature repoussante.



L'hiver fut extrêmement rigoureux ; les étangs gelèrent, et le petit canard fut obligé de nager sans cesse, de remuer ses pattes, même la nuit, pour empêcher que la glace ne se formât autour de lui. Mais il avait beau travailler, le cercle où il se trouvait enfermé se resserrait de plus en plus ; enfin, une nuit, il ne put supporter la fatigue ; il ne bougea plus, il se vit pris dans la glace et il s'engourdit tout à fait.

Le matin, un paysan passant par là l'aperçut, vint casser la glace avec ses sabots, et apporta à sa femme le petit canard, qui se ranima à la chaleur. Les enfants voulurent jouer avec lui ; mais, devenu craintif par toutes les avanies qu'il avait reçues, il crut qu'ils voulaient le maltraiter. Il se sauva éperdu et tomba dans un grand pot à lait qu'il renversa ; la paysanne furieuse saisit les pincettes ; le canard, voltigeant de tous côtés, se précipita au beau milieu d'un tonneau rempli de farine ; en se débattant, il lança dans la chambre des nuages de cette poudre blanche ; la femme de le poursuivre. Les enfants étaient aux anges et s'amusaient divinement ; ils criaient et riaient, ils se bouscullaient pour attraper le petit canard : c'était un vrai sabbat. Par bonheur un coup de vent ouvrit la porte, et la malheureuse bête put s'enfuir au dehors ; il courut se cacher dans un tas de fagots.



Il serait trop triste de raconter toutes les misères et toutes les peines qu'il eut à supporter pendant ce dur hiver. Enfin le soleil reparut ; on entendit de nouveau le chant de l'alouette. Le printemps était aussi beau que l'hiver avait été affreux.

Le canard avait beaucoup grandi ; ses ailes avaient gagné en force. Sans y penser, il s'éleva dans les airs, bien plus haut qu'il n'eût espéré atteindre. Après avoir plané longtemps tout à son aise, il redescendit à terre, et il se

trouva transporté dans un grand parc ; les sureaux, l'aubépine étaient en pleine fleur. A travers les massifs et les bouquets d'arbres serpentait une rivière limpide qui aboutissait à un grand lac entouré d'une verte pelouse. Dieu ! que c'était beau ! qu'il faisait frais et agréable sous ces ombrages ! Tout à coup le canard vit déboucher dans le lac trois magnifiques cygnes. Comme ils glissaient sur l'eau avec légèreté ! le zéphyr gonflait leurs ailes, tendues comme les voiles d'une barque.



A leur aspect, le canard se sentit ému d'une douce mélancolie. « Je les reconnais, se dit-il, ces oiseaux royaux ; je veux aller les admirer de près ; ils me tueront, ils auront raison : un laidéron comme moi n'a pas le droit de s'approcher d'eux. Mais cela m'est égal : il me sera plus doux de périr sous leurs coups que d'être maltraité par les canards mes frères, d'être honni par les poules, d'être repoussé du monde entier. »

Et il nagea vers les beaux oiseaux ; ils l'aperçurent et s'élancèrent vers lui ; ils fendaient l'air, et leurs ailes en bruissaient.

« Oui, je le sais, vous allez me tuer, » dit le pauvre animal, et il baissa sa tête vers la surface de l'eau, attendant la mort. Mais que vit-il dans le cristal du lac : sa propre image ; ce n'était plus une créature lourde, disgracieuse, d'un gris sale : c'était un cygne.

Peu importe d'avoir été couvé par une cane, au milieu de canards, pourvu qu'on soit éclos d'un œuf de cygne ; finalement la race se fait connaître.

Le jeune cygne ne regrettait déjà plus ses peines et ses infortunes passées, elles lui faisaient goûter toute la douceur de son bonheur actuel. Les grands cygnes l'entouraient et le caressaient tendrement de leurs becs.



Plusieurs enfants arrivèrent sur le bord du lac et y jetèrent du pain et de la verdure ; le plus jeune s'écria : « Mais il y en a un nouveau. »

« Un nouveau, un nouveau ! » s'exclamèrent avec jubilation les autres, et ils frappèrent des mains, et dansèrent en rond, et coururent tout joyeux prévenir papa et maman. Ils revinrent avec des gâteaux et des friandises qu'ils jetèrent dans l'eau pour le nouveau : « Il est le plus beau de tous, disaient-ils. Quelle noblesse, quelle grâce ! »

Lui se sentait tout confus, il ne savait plus ce qu'il faisait, tant son ravissement était grand. Au lieu de se rengorger avec superbe comme tant de parvenus, il était plutôt honteux et cachait sa tête sous son aile. Il pensait à toutes les cruelles persécutions qu'il avait subies, et maintenant on l'appelait le plus beau de ces magnifiques oiseaux. Il allait régner avec eux sur ce lac enchanteur entouré des plus délicieux bosquets ! Il releva alors son cou gracieux et flexible, il courba ses ailes, que la brise remplit et fit

bruire, et il se laissa glisser avec l'abandon le plus élégant sur la surface des eaux. Plein de joie intérieure, il se dirait : « Jamais, quand j'étais le vilain petit canard, je n'ai, même en rêve, imaginé une pareille félicité. »



Le Camarade de voyage. Sous le saule. Les Aventures du chardon. La Fille du roi de la vase. Le Schillingh d'argent. Le Vilain petit canard. La Petite Sirène. La Soupe à la brochette, etc... Par Andersen. Traduction de MM. ...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6566911t>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou

OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr